



BOOT *Camps*



LEANA SOAL

Table of Contents

Informations utiles :

3REI : 3ème régiment étranger d'infanterie.

CHAPITRE 1 - Olivia -

CHAPITRE 2 - Seth -

CHAPITRE 3 - Olivia -

CHAPITRE 4 - Olivia -

CHAPITRE 5 - Seth -

CHAPITRE 6 - Olivia -

CHAPITRE 7 - Seth -

CHAPITRE 8 - Olivia -

CHAPITRE 9 - Olivia -

CHAPITRE 10 - Seth -

CHAPITRE 11 - Olivia -

CHAPITRE 12 - Olivia -

CHAPITRE 13 - Seth -

CHAPITRE 14 - Olivia -

CHAPITRE 15 - Olivia -

CHAPITRE 16 - Olivia -

CHAPITRE 17 - Seth -

CHAPITRE 18 - Olivia -

CHAPITRE 19 - Olivia -

CHAPITRE 20 - Seth -

CHAPITRE 21 - Olivia -

CHAPITRE 22 - Seth -

CHAPITRE 23 - Olivia -

CHAPITRE 24 - Olivia -

CHAPITRE 25 - Olivia -

CHAPITRE 26 - Seth -

EPILOGUE

FIN

Remerciements

Suivez-moi sur les réseaux sociaux !

Page Facebook : Leana Soal - Auteur

Instagram : leana.soal

TikTok : leanasoal

Site internet : <https://leanasoal.wixsite.com/my-site>

Design couverture : Unyck Communication

Crédit photo Shutterstock

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Informations utiles :

3REI : 3^{ème} régiment étranger d'infanterie.

Régiment le plus décoré de la Légion étrangère ayant combattu à deux reprises pour la libération du territoire national, engagé sur 4 continents, le 3^e régiment étranger d'infanterie est stationné à Kourou, en Guyane française, depuis 1973.

Dans la continuité de son histoire, en particulier son histoire indochinoise et malgache, le régiment est le référent du milieu équatorial pour les Armées françaises ; il entretient et développe cette expertise grâce au Centre d'Entraînement en Forêt Équatoriale (CEFE). Il dispose ici d'un outil de préparation unique aux opérations, d'un outil d'aguerrissement et de formation au commandement, à la vie, la survie et au combat en milieu équatorial. Outil de rayonnement au profit de la Légion étrangère et des Armées, le CEFE voit passer sur ses pistes et sa zone d'instruction les unités des Forces Armées en Guyane, les écoles d'officiers, les médecins et les infirmiers, mais aussi les forces spéciales et les armées étrangères d'Amérique du Sud et d'ailleurs.

École d'aguerrissement, de rigueur et de commandement, le 3^e REI est engagé en permanence dans des opérations exigeantes et rustiques, tant pour ses hommes que pour ses matériels.

Source : <https://www.legion-etrangere.com>

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Pour les besoins de l'histoire, certains détails descriptifs, notamment en ce qui concerne les locaux du régiment, ont été arrangés et sont différents de la réalité.

Donc, si tu es légionnaire ou femme de légionnaire, par pitié ne viens pas m'étrangler dans mon sommeil !

OceanofPDF.com

Léana Soal

BOOT *Camp*

OceanofPDF.com

« Soyez vous-même, tous les autres sont déjà pris. »

– Oscar Wilde –

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1 - Olivia -

Calée dans mon siège, la tête appuyée contre la vitre du car qui nous ballotte à travers la jungle depuis presque deux heures, j'observe avec jalousie le visage abandonné de Paula. Je ne sais comment elle y arrive, mais ma collègue dort depuis que nous avons quitté l'aéroport. Ce n'est certainement pas grâce au confort du carrosse qui nous trimballe, vu comme les ressorts me perforent le postérieur sous la mousse fortement fatiguée, ni à la conduite délicate de notre chauffeur. Clairement aguerri aux trajets sur des routes qui n'en sont pas, il avale les kilomètres sans aucun égard pour nos corps, ni pour nos estomacs. Je n'exclus d'ailleurs pas l'éventualité de réveiller Paula en lui vomissant mon déjeuner sur les genoux.

Depuis les carreaux sales et rayés, je tente de distinguer la beauté du paysage qu'on nous a vendue avant notre départ. Des arbres, des arbres, des arbres. Rien d'autre qu'un mur vert qui défile sous mes yeux. Ni plage, ni ciel. Soyons honnête, je ne connais absolument pas la Guyane, mais me verrais étonnée si on me disait qu'elle vit du tourisme...

Un énième choc sous les roues du car me fait rebondir violemment sur mon siège, pour le plus grand bonheur de mon fessier. Eh ben, pour le moment, la semaine d'aguerrissement censée me mettre du plomb dans la tête me colle surtout des bleus au cul !

Cette riche idée est l'œuvre de mon patron, persuadé qu'une semaine au cœur d'un stage proposé par ce centre de formation de la légion étrangère nous remettrait, à mes collègues et moi, les idées en place. Il faut dire que depuis plusieurs mois, l'ambiance est loin d'être au beau fixe parmi l'équipe, et les résultats au journal s'en ressentent. Des sujets moyennement approfondis, des articles se discréditant les uns les autres, le tout dans une atmosphère particulièrement tendue. Plusieurs tentatives pour rétablir les liens ont été menées, sans aucun succès.

Cette parenthèse de stage au bout du monde représente notre dernière chance avant restructuration, et à cela, notre rédacteur en chef a ajouté un challenge : revenir avec un document rédactionnel qui tienne la route sur la formation de légionnaire.

Secouée par les rebondissements du car, qui semble vouloir absolument rouler dans tous les nids de poule qu'il croisera, je laisse promener mon regard sur les sièges devant moi. À quelques rangées sur la gauche, je bute sur une nuque qui me révolte au plus haut point. Bruno, secrétaire de rédaction. Cette ordure qui persécute fièrement Paula depuis que la pauvre a eu le malheur de céder à ses avances, lors de l'une de nos dernières soirées entre collègues voilà maintenant trois mois. Ce connard est un pur condensé de machisme, aussi misogyne qu'il est vilain. Merde, Paula avait forcément trop bu pour se taper un fond de panier pareil. Depuis ce petit écart, mon amie encaisse les enchaînements de remarques et gestes déplacés, de ceux qui, s'il s'agissait de moi, auraient valu plus d'une fois à cette enflure mon poing dans la figure. Mais elle est bien trop douce, bien trop fragile pour oser répliquer, et se contente de subir, espérant naïvement que le temps jouera en sa faveur. Erreur.

Si je n'ai aucune certitude sur la capacité de ce stage à rétablir les liens de l'équipe, j'espère au moins que Bruno va en chier à fond et redescendre de quelques étages. Je l'imagine avec bonheur cracher ses poumons dans les épreuves d'endurance, ou hurler sa peur et sa faiblesse sur les exercices qui nous demanderont un mental solide. Je sais qu'il est du genre à flancher, et m'en réjouis d'avance. De mon côté, aucune certitude, mais j'ose croire que les quelques années d'athlétisme pratiquées durant mon adolescence sauront me préserver d'un échec cuisant.

Le ralentissement du car me tire de mes rêveries. Par la fenêtre, j'aperçois enfin quelques éléments m'indiquant que la fin de ce trajet interminable est peut-être imminente. Comme pour confirmer mon impression, le véhicule s'arrête et libère son trop plein d'air dans un *pschitt* dont l'écho réveille tous les collègues assoupis.

- Mhhmmmm, on est arrivés ? articule Paula encore à moitié endormie.
- Je suppose, oui, réponds-je en fixant les portes qui s'ouvrent.

Sans attendre, un homme en uniforme se hisse dans le car et balaie le rang d'un regard assassin. Gabarit solide, œil acéré, crâne rasé à la

perfection surmonté d'un béret vert incliné sur le côté. Ce mec nous colle déjà des frissons.

– Tout le monde debout, tout le monde dehors ! rugit-il avec un fort accent russe. Vous avez dix secondes pour débarquer !

Paula saute de son siège comme la plupart de nos compagnons de voyage, tandis que je réalise où on m'a fait mettre les pieds. Moi qui déteste l'autorité, je crois bien que les huit jours qui m'attendent risquent d'être les plus longs de ma vie.

Tous au pied du véhicule, les regards incertains se croisent et s'interrogent, personne ne sachant exactement ce qu'on attend de nous. Quand mes yeux rencontrent ceux de Bruno, je n'hésite pas à lui tendre discrètement mon majeur, consciente du fait que je ne pourrais réitérer cette démonstration d'humeur de sitôt. Que les choses soient claires, si je suis d'accord pour jouer le jeu et faire tout ce qu'on me demandera ici, hors de question que j'offre le moindre cadeau à l'enfoiré qui malmène mon amie.

– Vous vous croyez où, bande de petites merdes ?! vocifère le soldat qui nous a ordonné de descendre. Tous en ligne !

Confus, mes collègues se précipitent pour s'exécuter tandis que je me place tranquillement en bout de file, aux côtés de Paula. Face à nous, quatre autres militaires nous observent, pieds ancrés dans le sol, bras sagement joints dans le dos et regard impassible. Aucun doute que ces types soient taillés pour le combat, armés ou non, tant la détermination se lit dans leur attitude.

– La belle vie c'est fini ! reprend le soldat de son accent à couper au couteau. Vingt pompes pour apprendre à vous mettre en ligne ! EN POSITION !

Comme des moutons, tout le monde coopère. Il n'a pas l'air commode, le slave. Regard polaire, ton autoritaire, mais surtout une carrure à vous exploser le crâne d'un simple coup d'épaule.

– Je suis le Capitaine Vitaïev, aboie-t-il en longeant nos mains posées au sol, ici c'est moi qui dis quand tu peux bouger, parler, manger, dormir ou pisser ! Quand je dis, tu fais de suite, sinon, tu pompes !

Eh ben, le séjour s'annonce glamour...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2 - Seth -

Six mois.

Six mois que je suis rentré de Côte d'Ivoire, et que j'attends impatiemment mon prochain déploiement sur l'opération Harpie, raison pour laquelle j'ai rallié le 3REI. Le sentiment d'utilité me manque, tout comme l'adrénaline qui ne nous quitte pas lorsque nous partons en opération. La légion, c'est toute ma vie, la seule famille susceptible de me donner ma chance lorsque j'ai brutalement quitté la mienne.

Après le décès de mon père, le défilé des nombreuses conquêtes de ma mère a bercé mon quotidien. À seulement douze ans, je rangeais derrière elle les bouteilles d'alcool vides et les restes d'héroïne qui traînaient chaque matin. Si j'ai tenté au départ de la soutenir et de l'aider à décrocher, tout s'est arrêté le jour où elle a regardé en riant son dernier mec me coller une branlée, qui aurait pu me coûter la vie si je n'avais réussi à l'assommer avec une chaise de cuisine. Ainsi, à dix-neuf ans, j'ai quitté le Minnesota pour la France sans aucun remord, un simple sac sur le dos rempli de quelques fringues et le peu d'économies que j'avais réussi à amasser en livrant des pizzas.

La légion, c'est le refuge des oubliés, des reclus, des âmes perdues. Ici, le jugement n'existe pour personne et chacun a droit à sa chance. Mieux encore, les services de renseignements se chargent d'effacer notre vie civile, et de nous créer une nouvelle identité de légionnaire pour au moins cinq ans, voire toute notre vie si nous le souhaitons. Pour ma part, je suis devenu canadien durant ces quelques années. C'était sympa, et j'aurais tout à fait pu conserver cette identité d'emprunt, mais le besoin de me raccrocher à la seule chose qu'il me restait de mon père a été le plus fort. Même si le passé ne compte plus, ce nom est tout ce que je possède aujourd'hui.

À quelques mètres de nous, le groupe de civils qui vient de débarquer peine à enchaîner les pompes ordonnées par le capitaine. Je les regarde,

sans compassion, sans entrain. Ces abrutis sont envoyés par le directeur de publication d'un journal parisien, qui espère faire naître un esprit de cohésion dans les cervelles de cette équipe de bras cassés. S'il est rigoureusement exclu pour moi de contester un ordre ou une mission, je dois avouer que celle-ci me gonfle à un point phénoménal. Merde, je cumule onze années de légion, ce n'est pas pour perdre mon temps avec cette nouvelle lubie qu'a eu le commandement d'ouvrir exceptionnellement notre camp à des civils en quête de sensations fortes ! Paraît-il qu'à l'issue de leur petite expérience, un article sera publié pour expliquer nos conditions de formation, ce qui, d'après le général, pourrait relancer des recrutements dans la foulée. En attendant, voilà les quinze baltringues qu'il va falloir se coltiner pendant une longue semaine.

– Allez, bande de fainéants ! les invective le capitaine. Tout le monde debout !

Ils se relèvent un à un. Les visages sont rouges, les respirations saccadées et les yeux exorbités. Ils ne s'attendaient pas à se faire accueillir aussi durement, les pauvres petits. S'ils savaient...

– Si vous croyez que vous êtes ici en vacances, vous vous êtes gourés ! reprend mon supérieur de sa voix autoritaire, à laquelle son accent russe donne encore plus d'intensité. Si vous croyez qu'ici on forme des soldats, vous vous êtes gourés aussi ! Ici, on forme des légionnaires ! Vous venez de débarquer pour huit jours parmi nous, ne croyez pas qu'on va prendre soin de vos petits culs ! Vous allez vivre les mêmes épreuves que nos recrues, et vous aurez droit au même traitement !

Les regards sont braqués sur lui. Certains sont inquiets, d'autres semblent en prendre et en laisser. Ceux-là vont tomber de haut.

– Les instructeurs que vous voyez ici, continue-t-il en tendant un bras vers nous, vont vous former pendant toute cette semaine. À coups de pieds au cul s'il le faut.

Balayant la fine équipe du regard, je ris intérieurement en devinant d'entrée de jeu lesquels flancheront les premiers. La petite brune hispanique, dont la silhouette déjà tremblante d'appréhension ne tiendra même pas le choc de la première épreuve. Le dodu qui se tient debout à ses côtés, idem. Aucun cardio, il crachera ses poumons rien qu'en arrivant à l'appel du matin. Un peu plus loin sur la droite, un grand brun à l'air un peu trop confiant attire mon attention. Mains dans le dos, épaules à peu près

droites, il semble vouloir donner le change, pourtant je n'y crois pas. Ce mec pue la fierté déplacée, l'arrogance et l'égoïsme. Celui-là, tu sais dès le départ qu'il laisserait ses camarades prendre les balles pour lui. À ses côtés, une blondinette qui semble gênée de la proximité qu'il lui impose en collant régulièrement son bras au sien. Le regard au sol, la tête vissée dans les épaules, elle paraît complètement écrasée par la prestance de son voisin. Est-ce habituel ? Est-ce que c'est pour ce genre de conneries qu'on nous les a envoyés ? Aucune idée.

De l'autre côté de la blonde timide, une petite silhouette m'interpelle. À peine un mètre soixante si ma vue est bonne, des cheveux châtons négligemment tressés en arrière, mais surtout un regard renfrogné qui présage d'un caractère bien trempé. D'un coup d'œil appuyé, elle considère le grand prétentieux comme une hyène prête à mordre. Puis, saisissant sa voisine par les épaules, elle la tire sur le côté pour échanger leurs positions, écrasant allègrement les orteils du type au moment où elle se met en place.

J'hallucine.

Et je ne suis pas le seul...

– Hey, petit machin ! hèle le capitaine en venant se poster devant elle, tu te crois où ?

Elle relève courageusement les yeux dans les siens, probablement inconsciente qu'il s'agit là d'une marque de défi intolérable dans nos rangs.

– Il...

– Ta gueule ! la coupe mon supérieur. Un pas en avant, dix pompes pour toi, petit machin ! Ici, reprend-il à l'attention de tous, personne ne bouge tant qu'on ne vous ordonne pas de le faire !

Elle s'avance d'un pas puis se met en position, le regard noir et les lèvres pincées de colère.

– Mais je sais même pas faire les pompes, bougonne-t-elle.

– Tu vas vite apprendre si tu continues d'ouvrir ta gueule, crache le capitaine en lui tournant le dos.

En effet, la petite insolente s'écroule au bout de quatre mouvements, puis se remet en position, exécute deux autres répétitions en gémissant avant de tomber à nouveau.

– Retourne dans le rang ! ordonne mon supérieur. Et la prochaine fois, tu feras bien vingt pompes, quitte à bouffer la poussière.

Mains dans le dos, il parcourt de nouveau le rang désordonné, savourant la crainte qui émane maintenant de leurs attitudes résignées. Ils viennent de comprendre où ils ont mis les pieds.

– Bien, maintenant que vous savez qui je suis, dites-vous bien que je me fous de qui vous êtes. Vos petits noms, ici, on ne les utilisera pas. Les cinq premiers seront sous les ordres du sergent Dumont. Les cinq suivants, pour le sergent-chef Silva, et les cinq derniers, avec le sergent-chef Connor.

Génial, je me récupère donc l’hispanique trouillarde, le dodu asthmatique, l’arrogant, la grande blonde timide et le petit machin insolent.

– À disposition des instructeurs, rompez ! vocifère le capitaine avant de rejoindre le bâtiment de commandement.

Dorénavant, c’est à nous de jouer. Comme mes camarades, je m’avance vers mon groupe et les toise du regard. Si j’ai bien envie de me faire rapidement le grand abruti dont l’air suffisant me hérise le poil, je dois d’abord m’assurer que la petite hyène comprenne où est sa place. Me dressant face à elle, suffisamment proche pour qu’elle saisisse bien que les limites de l’intégrité physique, ici, n’ont rien à voir avec celles de la vie civile, j’incline légèrement la tête pour capturer son attention.

– Au moindre regard de travers, au moindre geste qu’on ne t’aura pas demandé, au moindre son qui sort de ta bouche sans autorisation, je te ferai personnellement regretter d’être arrivée ici.

– J’ai pas demandé à être ici, grommelle-t-elle.

Je ne saurais décrire ce qui m’irrite le plus à cet instant, si c’est son insolence ou bien la réaction inattendue de mes muscles face à ce regard noisette particulièrement courageux. Quoi qu’il en soit, ma réponse est immédiate.

– Un pas en avant, lui ordonné-je avec autorité.

Elle s’exécute en levant les yeux au ciel avec impertinence, puis se baisse pour se remettre en position de pompes.

– Non, la coupé-je dans son élan. Mains derrière la tête, jambes fléchies en angle droit.

– Hein ?

– Silence. Exécution.

Elle obéit et se place en posture de la chaise. D’un pied sévère, j’accentue l’angle de ses genoux, histoire qu’elle sente bien la morsure du muscle qui se contracte douloureusement.

– Comme ça, indiqué-je. Maintenant, tu suivras tes camarades dans cette position, jusqu’à ce que je t’autorise à marcher normalement.

– Sans déconner, vous êtes sérieux ? s’exclame-t-elle en se redressant sur ses jambes par réflexe.

– Et si tu continues à me faire chier, j’augmente la difficulté avec des poids, claqué-je d’un ton sec.

L’effet est instantané, petite hyène se replace en position et serre les dents.

– Bien, maintenant que les choses sont claires, on va pouvoir aller à l’habillement. À la légion, aucun vêtement civil ni effet personnel. Vous déposerez tous ce que vous possédez dans le vestiaire qui vous sera attribué, que vous ne pourrez rouvrir qu’à la fin de ce programme, au moment de repartir.

CHAPITRE 3 - Olivia -

Va vraiment falloir que j'apprenne à fermer ma gueule si je veux qu'il me reste des muscles à la fin de ce foutu stage ! J'ai bien l'air fine maintenant, à suivre le groupe en marchant en canard... Il n'en fallait pas plus à Bruno pour se foutre allègrement de ma tronche, discrètement pour ne pas se faire prendre, mais suffisamment pour que je n'en perde pas une miette.

Connard.

Les uns derrière les autres, nous suivons l'instructeur Sourire jusqu'à une salle, au milieu de laquelle sont alignées plusieurs tables supportant des piles de vêtements pliés et classés par taille. Au sol, une floppée de paires de baskets, et, terminant d'équiper nos collègues, des officiers en uniforme. Bien évidemment, tous les regards me tombent dessus lorsque j'apparais, particulièrement élégante dans mes déplacements accroupis... J'ai mal aux cuisses, je suis la risée de tout le camp, voilà une journée particulièrement réussie.

– Petit Machin, tu peux te redresser le temps de ta dotation, me lance le sergent-chef Connor.

Sérieux, ils vont me faire chier longtemps à m'appeler comme ça ?

Je garde cette pensée pour moi-même, n'ayant aucune envie de me remettre à imiter la volaille, et suis mes camarades sans broncher. En quelques dizaines de minutes, nous nous trouvons tous délestés de nos vêtements civils, affublés d'un treillis complet et de Rangers, gratifiés d'un survêtement rouge et noir à porter hors épreuves, ainsi que d'une paire de baskets, puis dotés du paquetage que nous devrons trimbaler durant la totalité du stage. Enfin, ils appellent ça paquetage, mais soyons clair, c'est juste fait pour en perdre un en route, ce truc ! À la seule idée de passer huit jours avec vingt kilos sur le dos, je sens déjà chacun de mes muscles protester vigoureusement.

– Bien ! tonne le sergent-chef lorsque nous quittons le bâtiment et reformons un rang face à lui. Maintenant que vous êtes officiellement des apprentis légionnaires, on va pouvoir passer à la première épreuve de votre stage.

Hein ? Quoi, maintenant ? Pas d'installation dans nos chambres ? On part directement patauger dans la boue ?

Vu les têtes de mes acolytes, je ne suis pas la seule à accuser le coup.

– Petit Machin, je te laisse le choix entre fermer ta gueule ou reprendre ton gage, ajoute-t-il en me fixant du regard.

Comprenant que la moindre réponse de ma part me vaudra des courbatures pour un mois, je me contente de le fixer avec courage et fierté. Juste histoire qu'il intègre bien que, si je suis parfaitement capable de me contenir, je n'en pense pas moins et qu'il vient de s'inscrire sur ma liste de gens à étrangler dans leur sommeil.

– Bon choix, acquiesce-t-il avec un petit sourire en coin que je me jure de lui faire ravalier avant mon départ. Allez, vous avez exactement cinq secondes pour monter à bord du car qui vous attend à l'entrée de la cour.
MAINTENANT !

Alors que mes camarades s'élancent sans même réfléchir, je continue de le fixer du regard, toujours aussi rebutée par le simple fait de recevoir des ordres. Il soutient mon défi en levant un sourcil.

– Tu veux de l'élan ?

Mon majeur me démange à un point inimaginable au creux du poing, et je dois me concentrer sur une profonde respiration pour ne pas le laisser prendre l'air. J'ai le choix entre l'intégrité de mon honneur ou celle de mes muscles, et clairement, seule la seconde me permettra de survivre à cette expédition de merde. Je m'élance donc à mon tour pour rejoindre mes camarades, puis prends place à côté de Paula.

– Quel connard, grommelé-je en me laissant tomber sur le siège.

– Ne te fais pas remarquer, Olivia. Il va te broyer sans même avoir besoin de te toucher.

– Paula, tu sais très bien qu'il n'est pas né, celui qui saura m'obliger à fermer ma gueule.

Mon amie se racle la gorge en se tassant bien contre son dossier.

– Je crois au contraire qu'il vient de monter à bord du car... murmure-t-elle.

En effet, sergent Bonne Humeur apparaît entre les deux rangées de sièges, qu'il parcourt des yeux rapidement, toujours aussi souriant, avant de prendre place avec les gradés à l'avant.

Une nouvelle fois, un trajet merveilleusement chaotique, duquel mon fessier se souviendra. Après plus d'une heure de secousses dans tous les sens et de toute intensité, le véhicule s'arrête enfin, puis le bruit des portes qui s'ouvrent nous signale notre libération. Ça, ainsi que les aboiements du capitaine Bidule.

– Apprentis légionnaires, vous avez trente secondes pour descendre, récupérer votre paquetage et former le rang devant votre instructeur ! braille-t-il juste avant de quitter le car, suivi de ses sous-fifres.

Immédiatement, mes camarades d'infortune se précipitent comme des moutons bien élevés, paniqués à l'idée de faire des pompes. Mais évidemment, aucun de ces abrutis n'a songé à l'éventualité qu'ils ne passeraient pas tous en même temps dans l'allée du car... Laissant s'évacuer la vague, je sors la dernière et récupère mon foutu sac de trois tonnes avant de rejoindre mon groupe. Le regard du sergent Connard... euh... Connor... me suit jusqu'à ma place, faisant peser sur moi la menace d'un nouveau gage sympa.

– Bien, vous allez donc effectuer la première épreuve de votre stage, claque le capitaine Vitaïev d'une voix ferme. Nous sommes sur les rives du fleuve Approuague. Vous embarquerez sur les pirogues qui vous attendent sur la berge. Un groupe, une embarcation. C'est parti !

Une nouvelle fois, tout le monde obéit docilement, chaque équipe se dirigeant au petit trot vers les barques posées sur la terre ferme. Les instructeurs nous suivent, aident à la mise à l'eau et prennent place à bord aux côtés d'un officier en charge du moteur, avant de nous donner l'ordre de monter. Et bien évidemment, c'est dans ce genre d'instant que l'on peut aisément évaluer le degré de galanterie d'un homme. Si Cédric attend sur le côté de la barge pour tenter de nous aider à monter, Bruno lui, se hisse à bord d'un geste souple et feint de ne pas voir Lucile peiner à l'imiter. Consciente de posséder quelques capacités sportives légèrement plus développées que mes camarades, j'aide Cédric à seconder Paula, puis Lucile, et accepte sa courte échelle avant de l'attraper par son gilet de sauvetage afin de lui faciliter à mon tour la tâche. Le tout, devant

l'indifférence totale de ce connard égoïste et sous le regard concentré du sergent.

Une fois que toutes les pirogues sont prêtes à prendre le large, les moteurs se mettent en route, mais seulement le temps de placer tous les bateaux dans le sens du courant, avant de s'éteindre aussi sec.

– Apprentis légionnaires, sortez les rames ! braillent les trois sergents en chœur.

Tout le monde regarde à ses pieds, puis chacun se saisit d'une pagaie en bois dans une jolie pagaille. Personne ne sait se servir de ce truc, si bien qu'un joyeux bordel démarre entre les outils qui s'entrechoquent, les rameurs qui perdent l'équilibre en se replaçant et font dangereusement tanguer l'embarcation, ou encore ceux qui sont toujours meilleurs que les autres et râlent sur plus faibles qu'eux.

Suivez mon regard...

– Ça suffit ! tonne le sergent dans notre dos, déterminez le côté de votre pagaie en fonction du premier ! Un sur deux ! Exécution !

Aussitôt, tout le monde se cale sur Lucile, qui tremble déjà à l'idée que son rôle soit déterminant, et l'ordre revient à peu près.

– Plus fort que ça ! hurle notre instructeur, en écho aux deux autres qui font subir le même traitement à leurs équipes.

Le sentiment qu'on ne va vraiment pas être épargnés durant cette expérience grandit de plus en plus dans mon esprit. Franchement, je commence à me demander ce que je fous là, le cul sur la planche mouillée d'une pirogue de fortune, au beau milieu d'un fleuve probablement infesté de caïmans, à me faire brailler dessus par des types que je ne reverrai certainement jamais de ma vie. Non, sérieux, j'aimerais bien que quelqu'un m'explique ce qui a pu me conduire dans ce pur cauchemar.

Après une grosse demi-heure d'efforts, aidés, heureusement, par un courant efficace, on nous ordonne de ranger les rames. Je saisis difficilement le but de la manœuvre, puisque nos embarcations n'ont encore rejoint aucune berge. Peut-être qu'ils vont enfin rallumer les moteurs pour la fin de l'expédition ?

– Paquetages en main, à l'eau ! déclare le sergent sans aucune once d'hésitation.

Incrédules, le même réflexe nous anime. Chaque tête se tourne vers lui, pour découvrir une attitude parfaitement impassible. Non, ce connard ne blague absolument pas.

– J’ai dit à l’eau ! gronde-t-il, et magnez-vous ou bien je viens vous balancer moi-même un par un !

– Mais, tente Cédric d’une voix désolée, et s’il y avait des...

– Crois-moi, Dodu, la pire bestiole que tu peux avoir au cul ici, c’est moi ! Alors SAUTE !

Je vois mon ami déglutir de peur, ainsi que chacun de mes collègues. Comme eux, je m’attarde une seconde sur cette eau opaque, impressionnante, non seulement parce qu’on n’en voit ni le fond, ni les occupants, mais aussi en raison du courant, pas excessivement fort mais suffisant pour contrecarrer nos efforts. Laissant mon regard courir jusqu’à Bruno, qui paraît brusquement bien moins sûr de lui, j’arque un sourcil de défi lorsque ses yeux apeurés croisent les miens, prends une profonde respiration et saute sans réfléchir une seconde de plus.

La fierté d’avoir doublé cet enfoiré sur l’échelle du courage s’évapore à l’instant où la température de l’eau me saisit brutalement. J’entends les splashes de mes camarades se jetant à mes côtés, et une fois revenue à la surface, aperçois le sergent se mettre à l’eau à son tour. Merde, moi qui pensais pouvoir le maudire de rester bien au sec...

– Allez, maintenant, nagez ! nous lance-t-il. Dans l’autre sens, bande de nazes !

Hein ? Non mais il est sérieux ? Nous faire risquer la noyade n’est pas suffisant, il faut en plus y mettre un max de chances en nous plaçant à contre-courant ? Ces types sont complètement cinglés !

Alors que je rassemble mes forces et me concentre pour ignorer le poids inhumain de mes vêtements mouillés, devancée par mon énorme sac à dos, les gémissements paniqués de Paula m’interpellent. Je tourne la tête tout en continuant de brasser le courant, et l’aperçois à quelques mètres de moi, en proie à un début de crise d’angoisse. C’est à cet instant précis que me revient à l’esprit sa phobie de l’eau, que je me fustige toute seule d’avoir oublié.

– Paula ? Hey, Paula, tenté-je de capter son attention en nageant vers elle.

– Olivia, sanglote-t-elle tout en luttant contre ce fleuve qui l’aspire déjà, Olivia j’ai trop peur...

Ses geignements se confondent avec les toussotements typiques de quelqu'un qui boit la tasse, et je m'active au maximum pour la rejoindre le plus vite possible.

– Je suis là, je suis là... la rassuré-je entre deux respirations déjà épuisées.

– Je peux pas, je peux pas faire ça... sanglote-t-elle en continuant de paniquer.

– Ne la touche pas ! hurle le sergent Mes Burnes derrière-nous.

Opérant tant bien que mal un demi-tour sur moi-même, pathétiquement ralentie par ce foutu sac à dos qui flotte sous mon nez, je le fusille du regard.

– Hein ? Non mais vous déconnez ? Elle va se noyer !

– C'est toi qu'elle va noyer, Petit Machin ignorant ! Alors ferme ta gueule, laisse-la reprendre le contrôle et nage !

– Olivia... supplie mon amie en se débattant de manière de plus en plus saccadée.

Me remettant dans le même sens qu'elle, je tente de trouver la meilleure solution. Il n'est pas faux qu'avec le poids que je supporte déjà à cause de mon uniforme gorgé d'eau comme de mes Rangers transformées en véritables enclumes, et la difficulté que j'ai moi-même à simplement rester à la surface, je me verrais incapable de résister au sien si elle se raccrochait à moi dans un mouvement d'affolement. Pourtant, il est absolument hors de question que je la laisse tomber.

– Paula, ça va aller, tenté-je de la rassurer, accroche-toi à ton paquetage.

– Non, je ne vais pas y arriver... articule-t-elle entre deux étranglements noyés sous la surface.

– Si, tu en es capable, ma belle. Respire, je t'en prie essaie de te calmer. On va y arriver, toi et moi.

– Olivia, par pitié... Dis leur...

– Nagez, bordel ! hurle l'autre abruti dans notre dos.

C'en est trop. Cette situation ubuesque, ce stage de merde, la façon qu'ils ont de nous aboyer dessus pour un oui ou pour un non, et surtout l'état de mon amie, m'amènent à exploser sans détour.

– OH, LA FERME ! m'emporté-je sans plus penser le moins du monde aux conséquences de mon insolence. Vous vouliez qu'on saute, on a sauté ! Vous voulez qu'on nage, c'est ce qu'on essaie de faire ! Mais elle a peur de

l'eau ! Alors au lieu de gueuler comme un veau qui vient de perdre sa mère, VENEZ L'AIDER, MERDE !

Seuls le bruit du fleuve et les gémissements de Paula sont audibles, à présent. Et c'est à cet instant que je réalise que d'ici quelques heures, je ne pourrai probablement plus marcher tant mes muscles brûleront sous les gages à la con qu'ils vont m'infliger. Mais il fallait que ça sorte. Même Paula semble s'être calmée, du moins en partie.

– Voilà, la félicité-je, nage, ma belle. Tu peux y arriver, ce fleuve c'est rien de plus que la piscine municipale.

– Reste à côté de moi, pleure-t-elle en commençant à amorcer des mouvements dans le bon sens.

– Bien sûr, acquiescé-je, essoufflée. Je suis là, avec toi. On compte, si tu veux. Un... Deux... Trois... Quatre...

Peu à peu, ses gestes se calent sur ce rythme régulier, et sa respiration commence à redevenir à peu près normale. Du moins, normale pour un tel exercice. Elle reste épuisée, mais ne semble plus s'étouffer. Alors que je jette un nouveau coup d'œil sur le côté pour voir comment elle s'en sort, le regard assassin du sergent me capture. Il nous a rattrapées et nage maintenant sur l'autre flanc de mon amie, supervisant ses mouvements sans oublier de m'affubler de quelques coups d'œil prometteurs.

Tu vas en chier, Olivia Millard...

Je brasse de manière aussi détachée que possible, feignant d'ignorer la puissance de ces œillades qui passent régulièrement de Paula à moi. Je me maudis toute seule de cette incapacité à savoir tenir ma langue, mais je maudis encore plus mon patron d'avoir choisi la légion étrangère plutôt qu'une bonne partie de paintball ou même une retraite de yoga. Des stages de cohésion, il en existe des tonnes, en métropole et bien plus funs que cette escapade au milieu de reptiles, de mygales et de tarés en uniforme, merde !

– Je... J'y arrive, hein Olivia ? couine la voix émue de mon amie.

– Oui, c'est super Paula, réponds-je en tenant de plus en plus difficilement la cadence.

Contrée par le courant, gênée par mes Rangers ainsi que par le poids de mon sac à dos qui vient me percuter régulièrement, je nage avec autant de volonté que j'en suis capable, bien plus tenue par son besoin de se sentir épaulée que par mon propre courage, il faut l'avouer.

– Continue, Blondie, lui adresse le sergent en flottant près d'elle comme s'il s'agissait d'une baignade de santé.

D'un geste assuré, il récupère le sac de Paula pour la soulager et lui permettre de poursuivre l'épreuve. Aussitôt, elle gagne en amplitude comme en capacité respiratoire, prenant même de l'avance sur nous. Si je suis ravie de voir mon amie combattre ainsi une phobie si paralysante, j'avoue éprouver moi aussi envie de larguer mon bagage au fond du fleuve, de nager jusqu'à la rive et d'attendre que mon assurance vienne me chercher pour me rapatrier bien au chaud dans mon petit appartement douillet.

Rêve toujours... Je suis à peu près sûre qu'on n'est même pas repérables.

– Petit Machin ! Ne ralentis pas ! NAGE ! aboie l'instructeur Sourire.

Bon, foutue pour foutue, autant lâcher la colère qui me ronge.

– Je nage, merde ! beuglé-je à mon tour en frappant l'eau du plat de mes deux mains.

L'effet est immédiat. Il jette le sac de Paula dans la pirogue, opère un demi-tour et laisse le courant le ramener à moi. Son torse venant buter sans retenue contre ma poitrine, je me retrouve subitement écrasée par le poids de son regard furieux. Sous l'eau, ses deux larges mains saisissent alors ma taille, déclenchant aussitôt une chair de poule brûlante malgré la température du fleuve. Ses yeux pénètrent les miens avec une intensité fulgurante, sa proximité me grise de manière totalement inattendue.

Non mais c'est quoi, ça ?

Puis, après un quart de seconde de perdition totale durant lequel je suis quasiment certaine d'avoir pu déceler un éclair de désir trahi par ses pupilles, ses poignes se resserrent et je suis soulevée avec une aisance qui me déconcerte, pour finir projetée dans ces eaux immondes qui m'engloutissent à quelques mètres de lui.

L'enfoiré !

Je me débats contre le courant et remonte à la surface avec difficulté, handicapée par ce foutu attirail qui me rend folle. Passant une main sur mon visage dégoulinant, je le vois afficher un visage impassible.

– Maintenant, tu nages ou bien je recommence, crache-t-il avant de reprendre son avancée vers le groupe qui s'apprête à rejoindre les pirogues.

Éclair de désir, tu parles !

– Putain mais vous êtes taré ! hurlé-je, hors de moi.

Nouveau défi que je regrette aussitôt lorsque je le vois stopper de nouveau la nage pour me rejoindre.

– Non, j’ai rien dit, j’ai rien dit !

Trop tard. Il est déjà contre moi et ses mains s’emparent de mes hanches, qu’il ramène à lui pour prendre plus de force. Geste qui déclenche une puissante vague incendiaire dans tout mon corps, sans que je n’y comprenne quoi que ce soit. Ce type n’est pas du tout mon genre ! Je les aime polis, respectueux, galants, cultivés... Rien à voir avec la brute épaisse qui resserre ses doigts dans mes chairs sans aucun égard pour mes sens.

– Tu veux jouer, Petit Machin ? murmure-t-il contre mon visage déjà angoissé par l’épreuve qui l’attend de nouveau.

Un instant plus tard, je retrouve le fond du fleuve, le silence du néant sous les flots, et pour seule musique mon cœur affolé qui bat dans mes tempes. J’agite mes jambes aussi fort que possible pour retrouver la surface, l’air qui manque à mes poumons, la vie qui menace de m’abandonner ici si je ne reprends pas le contrôle. Une fois la tête hors de l’eau, j’ouvre la bouche au maximum pour reprendre l’oxygène qui me fait défaut, récupérant au passage une vague provoquée par mes remous apeurés. J’avale de travers, tousse, m’étrangle. Trop occupée à tenter de reprendre mon souffle et mes esprits, je ne me concentre plus sur les mouvements essentiels pour me maintenir à la surface, ne prête plus attention au poids de cet uniforme qui me tire de nouveau vers le fond. Aspirée par le fleuve, je bats des bras lamentablement, tentant d’appeler à l’aide, mais voyant chaque effort disparaître dans mes coulées répétitives.

Alors que je ne distingue plus le ciel de la couleur de l’eau, que je ne sais plus dans quel ordre je bouge les pieds ou les bras, on me ceinture fermement avant de me tirer en arrière. Je suis trop faible pour le baptiser de tous les noms d’oiseau qui me viennent à l’esprit, et crains trop d’être relâchée dans cette flotte menaçante pour me rebiffer comme il le mérite. Alors je me tais, laisse ma tête prendre appui sur ce torse qui s’active sous mon corps, et me contente de reprendre ma respiration.

Lorsque le bout de notre pirogue se montre enfin dans le coin de ma vision, et que les mains de Cédric et Lucile se tendent vers moi pour m’aider à me hisser à bord, j’ai tout juste la force de les attraper. D’un mouvement assuré, le sergent me repousse pour me placer face à

l'embarcation, puis se positionne derrière-moi tout en s'accrochant au rebord d'une main. Plaquée entre la barge et son torse, je n'ai aucune idée de ce que je dois faire pour parvenir à monter. Toutes mes forces m'ont abandonnée, aucun de mes muscles ne m'obéit.

Alors que mes amis se saisissent chacun d'un de mes bras, il passe sa main libre sous mes fesses et pousse fermement vers le haut, m'extirpant ainsi sans effort de ce fleuve que je maudirai toute ma vie.

Sous le regard moqueur de Bruno, qui n'a bien évidemment pas bougé le petit doigt depuis l'autre bout de la barque, je m'effondre sur le plancher trempé. Paula m'aide à me redresser pour m'asseoir, tandis que le sergent Connor monte à bord sans le moindre problème. Aucun regard, aucune émotion, il reste impassible et rejoint l'officier qui vient de lancer le moteur. À croire que rien ne s'est passé, que je n'ai pas failli me noyer, que ce stage n'est pas un pur fiasco. Ruminant ma mauvaise humeur et mon ressentiment, je me fais la promesse d'expliquer tout ce que j'en pense à mon patron dès notre retour en métropole.

Si je suis toujours vivante à ce moment-là...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4 - Olivia -

Nous venons de rejoindre la rive sur laquelle nos pieds foulent enfin la terre ferme, trempés comme des soupes et toujours affublés de notre sac de vingt-cinq kilos, qui doit en peser pas loin du double imbibé de toute cette eau. Les jambes lourdes, l'égo au fond de mes Rangers, je me range dans la file qui attend pour déposer son sac dans le coffre du car avant de pouvoir monter s'y installer. C'est sans aucun regret que je balance mon bagage avec ses potes dans le ventre sombre du véhicule qui nous ramènera à la caserne, puis, enfin délestée de ce poids insupportable, je rejoins la file qui me donnera accès à un siège et un peu de repos.

Mais alors que vient mon tour, une main me saisit par le col pour me tirer en arrière. Soufflant d'exaspération, de fatigue et de résignation, je laisse cette force gagner sans même lutter. Mon dos rejoint un corps tout aussi trempé que moi, mais dont la chaleur m'enveloppe étrangement.

– Je te laisse récupérer pour l'instant, Petit Machin, souffle-t-il contre mon oreille. Mais ne te crois pas tirée d'affaire. Je te réserve un gage à la hauteur de ton insolence.

Je suis seule à entendre ce timbre rauque, à sentir ce souffle parcourir ma nuque, puis cette main prendre position dans le creux de mes reins pour m'obliger à pivoter sèchement, me bloquant contre la paroi du car. Surplombée par cette carrure solide et imposante, je lève les yeux dans ce regard énigmatique, vide de toute émotion, comme si cet homme ne détenait aucun passé ayant pu lui enseigner l'empathie, la patience ou la pitié. Il me toise avec une intensité qui brûle mes chairs jusqu'au fond de mon ventre, plaquant ses deux mains de chaque côté de ma tête en réponse au défi que constitue ce contact visuel. Il veut me voir flancher, cela ne fait aucun doute. Pourtant, même si je suis épuisée, même si je ne sens déjà plus mes jambes, et même si je sais que l'enfer m'attend doublement à partir de maintenant, il est hors de question que je baisse les yeux. Sa respiration s'accroît légèrement, il me déteste probablement tout autant que moi et

s'agace de mon impertinence. C'est loin d'être le premier, ce ne sera certainement pas le dernier. En revanche, cette langue qui passe furtivement sur ses lèvres alors qu'il s'apprête à parler me prend par surprise en déclenchant un frissonnement qui me désoriente l'espace d'un instant.

– Tu vas en chier, crois-moi... murmure-t-il d'une voix légèrement éraillée dans un rapprochement qui me laisse penser qu'il a parfaitement perçu mon trouble.

T'es bien dans la merde, Millard...

Il claque une main sur la paroi du véhicule, me faisant volontairement sursauter, puis me libère en exécutant un pas en arrière sans me quitter des yeux. Perdue dans un tumulte sensoriel incompréhensible, j'opère un demi-tour puis grimpe les trois petites marches pour rejoindre mon amie qui me regarde arriver comme si j'avais changé de visage.

– Olivia ? Tu te sens bien ? s'inquiète-t-elle avant de m'indiquer la place libre à ses côtés.

M'affalant sur le siège qui me tend les bras, je hausse des épaules et tords mes lèvres blafardes.

– Je rêve d'une bonne douche, d'un chocolat chaud à la chantilly, de mon canapé et d'un plaid douillet, marmonné-je les paupières closes.

– Merci, de m'avoir aidée tout à l'heure, sourit-elle en prenant ma main dans les siennes. Tu es une véritable amie.

– Ouais, ben faut croire que ça me porte pas bonheur...

– Je suis tellement désolée que tu aies fini par te trouver toi-même en difficulté, gémit-elle en essayant de réchauffer mes doigts.

– Tu n'y es pour rien, la rassuré-je, et je ne regrette pas de t'avoir aidée. Je regrette seulement qu'on se retrouve dans ce merdier sans nom, où la vie des gens semble avoir si peu de valeur.

Elle incline la tête sur le côté, comme pour atténuer la dureté de mes paroles.

– Tu sais, note-t-elle, leur mission consiste à nous endurcir... Et ça a marché pour moi, regarde. Si le sergent ne s'était pas montré aussi autoritaire, j'aurais abandonné. Ça a été horriblement difficile, mais je me sens tellement fière d'avoir fini par rejoindre la pirogue.

– Je ne ressens pas le besoin de m'endurcir, me renfrogné-je, et j'aimerais rentrer chez moi vivante.

– Pour sûr, toi, tu possèdes déjà une force de caractère incroyable. Mais tu vas peut-être trouver justement la bonne manière de tempérer tout ça, avec ce stage.

Haussant des épaules sans répondre pour éviter de paraître désagréable, je laisse la fatigue envelopper mon corps dans ma couverture imaginaire, et la somnolence me transporter dans mon petit appartement cosy, à Cassis, là où la vie est douce et où les eaux demeurent paisibles.

Ce sont les braillements du capitaine Vitaïev qui me tirent du sommeil, alors que le bus vient de se garer dans la cour de la caserne.

– Allez, bande de fainéants ! La journée n'est pas finie ! Tout le monde dehors !

À grands coups de Rangers dans les banquettes, il nous aide à émerger de manière plutôt efficace. Soulagée de m'être réveillée avant qu'il n'atteigne la mienne, je jubile lorsque je vois Bruno sursauter de peur à quelques rangées de là, brutalement secoué par les douceurs du grand chef.

Bien fait pour ta gueule, ducon.

Nous descendons et nous rangeons en respectant les consignes tout juste apprises, après avoir récupéré notre sac dans le coffre. Enfin, plutôt attrapé au vol, puisque balancé sans ménagement par l'officier qui braille notre nom à mesure qu'il les récupère. Bien en ordre devant nos instructeurs, trempés et surtout exténués par cette sympathique entrée en matière, nous attendons la suite. À mes côtés, Bruno m'envoie quelques œillades moqueuses. Je sais qu'il ne se privera pas de me débiter des remarques bien graveleuses sur ma presque noyade, la supériorité physique de l'homme sur la femme, tout ça tout ça, alors je m'y prépare intérieurement. En attendant, hors de question de me récolter un gage supplémentaire en répondant à ses grimaces provocatrices, raison pour laquelle je l'ignore royalement et fixe un point droit devant moi.

Un qui n'a visiblement rien loupé de ce petit jeu, en revanche, c'est notre sergent Sourire. Trop occupé à me fixer du regard en espérant décrocher une réaction de ma part, cet abruti de Bruno ne s'aperçoit pas que le gradé a quitté sa place devant notre groupe pour contourner Lucile. Mains jointes dans le dos, le béret vert vient se placer d'une démarche calme et assurée juste devant le nez du grand couillon, qui change soudainement de couleur.

Ce n'est qu'à cet instant, que je daigne tourner le regard pour savourer l'image qui s'offre à moi. Si mon infect collègue paraît déjà plutôt grand, le

voici royalement écrasé par la stature imposante et imperturbable du légionnaire. Face à l'aura puissante que dégage l'homme en uniforme, Bruno perd l'entière de sa superbe et ne ressemble plus qu'à une pauvre brindille sèche sans aucune robustesse.

– Tu veux quoi, le maigrichon ? siffle l'instructeur entre ses mâchoires serrées.

– Je...

– Ta gueule.

L'envie de pouffer de rire en brandissant mes deux bras en l'air me démange à un point phénoménal. Pour la première fois depuis notre arrivée, je suis heureuse d'être ici. Bordel, enfin quelqu'un qui va pouvoir remettre à sa place cet espèce de connard misogyne !

– Je t'observe depuis le départ, reprend le sergent sans avoir besoin de hausser le ton pour asseoir une autorité indéfectible, et tu me reviens pas.

Je jubile intérieurement, tout comme Paula, qui sent enfin la vapeur s'inverser en sa faveur après des mois de harcèlement de la part de cet enfoiré.

– Elles sont destinées à qui, tes grimaces de gros abruti ? continue-t-il en inclinant la tête pour récupérer le regard fuyant de Bruno-le-blaireau. Tu comptes vraiment te foutre de la gueule d'une femme qui a eu plus de couilles que toi ?

Prise d'une frénésie électrique, ma bouche forme un O duquel je me retiens comme je le peux de laisser sortir le moindre son. Voici un clash en règle, qui me reconforte quelques secondes avec le sergent Connard... euhhh... Connor.

– T'as fait demi-tour, toi, pour aller aider ta collègue ? reprend le soldat sur ce même ton calme et posé.

– Non... articule Bruno dans un mélange de honte et de vexation.

– NON, SERGENT-CHEF ! hurle le gradé face à lui.

– Non, Sergent-Chef...

– PLUS FORT ! T'avais des burnes, y a trois secondes pour faire chier ta copine, alors PORTE-LES !

Ta quoi ? Eh, oh, on va s'calmer là, j'suis pas sa...

– NON, SERGENT-CHEF ! coopère Bruno comme un bon petit toutou.

– Bien ! Maintenant, tu pompes !

Sans rechigner là où je ne me serais pas privée de le faire, mon collègue dépose son sac au sol et se met en position.

– Tu te fous de ma gueule ? hurle le sergent. Sac sur le dos, feignasse !

Incrédule, Bruno s'exécute néanmoins, et se replace pour commencer les premiers mouvements. Sans égard pour son corps fatigué ou son amour propre, l'instructeur s'approche et lui resserre les jambes à coups de Rangers dans les semelles.

– De vraies pompes ! rugit-il, on n'est pas dans une salle de sport de bobos, ici ! Les vrais hommes savent exécuter de vraies pompes, Maigrichon !

D'accord, donc lui, ce sera Maigrichon. J'aurais plutôt vu Ducon, m'enfin, c'est pas moi qui décide. Revenant face au groupe, le sergent s'adresse maintenant à nous tous, pendant que Bruno continue sa punition.

– La légion, c'est une famille ! On ne laisse pas un frère derrière, jamais ! Petit Machin s'est comportée avec une insolence qu'elle va regretter amèrement, précise-t-il en me fixant maintenant du regard, mais elle a agi comme l'aurait fait un légionnaire !

Waouh... Un compliment ? Je rêve ?

– Bien, maintenant, vous allez rejoindre vos chambrées. On vous donnera quinze minutes pour vous y installer. Quand je viendrai vérifier, je veux voir des lits faits à la perfection et des placards desquels rien ne dépasse. Le caporal Drako va vous conduire pour vous expliquer tout ça.

Effectivement, un soldat approche en nous saluant avant de récupérer le porte papier que lui donne le sergent. Épuisé, Bruno se redresse sur ses genoux et s'apprête à se relever pour nous suivre.

– Tu fais quoi ? l'interrompt Connor, qui t'a dit que tu pouvais t'arrêter ? POMPE !

Paula et moi échangeons un sourire satisfait avant de nous mettre en rang pour suivre notre nouveau guide. Souvenir à graver à jamais dans nos mémoires, en prévision des prochaines provocations du blaireau !

Notre enthousiasme disparaît à l'instant où nous découvrons la chambre qui nous a été attribuée. Enfin, le dortoir. Une dizaine de lits, séparés en deux rangées face à face et entre lesquels de simples étagères ouvertes attendent nos affaires. Bon, étant donné qu'on nous a retiré tous nos effets personnels à l'arrivée, on ne va pas prétendre qu'on avait spécialement

besoin d'intimité. M'enfin, j'aimerais tout de même pouvoir éviter de montrer mes petites culottes à tout le monde, encore plus si l'autre vient *vérifier* comme il l'a évoqué ! Comme nous partagerons la pièce avec les quelques autres collègues féminines du journal, Lucile, Paula et moi restons bien ensemble afin de pouvoir nous placer côte à côte.

– Chacune un lit et un placard, annonce le caporal en nous balayant du regard. Les vêtements doivent TOUS être rangés dans le même ordre : sweats en dessous, puis tee-shirts, puis pantalon. À côté de la pile, vos sous-vêtements. Sac accroché sur le côté, treillis suspendu, Rangers, baskets et claquettes pour la douche, dessous ! Rien ne dépasse, rien ne traîne ! Vous avez quinze minutes, pas une de plus !

Il quitte la chambrée sur ces ordres, et nous nous empressons de choisir nos lits. Tout au fond, le plus loin possible de la porte, histoire de ne pas être les premières sur qui les instructeurs viendront brailler au petit matin. Je n'ai rien contre Martine, notre chargée de communication numérique, ni même Alexandra, de la rubrique politique, mais à partir de maintenant, j'ai bien compris que nous serons mis en compétition entre groupes, alors seul le mien compte.

– Bordel, tu parles d'un stage de cohésion... bougonné-je en retirant mes chaussures puis mes chaussettes, que j'essore entre mes mains.

Lucile commence à défaire son sac, duquel elle retire la poche étanche qui a sauvé tous ses vêtements de rechange. Heureusement que nous étions au moins dotés de ce système bien pensé, car s'il avait fallu tout faire sécher ce soir, vu l'humidité ambiante à la tombée du jour, je n'ose pas imaginer l'odeur des fringues que nous aurions dû enfiler demain.

– Quel que soit le stage, intervient Paula tout en commençant à replier et empiler ses sweats, le but étant de nous pousser vers nos propres limites, il t'aurait forcément fallu sortir de ta zone de confort à un moment donné.

Je lève un sourcil, pieds nus sur le carrelage froid, mon sac toujours bien ficelé.

– Euh, de quelle zone de confort on parle, là ?

– Moi, ça me fait peur... murmure Lucile.

– Ah, tu vois ! relevé-je en désignant ma collègue d'un bras tendu, je ne suis pas la seule !

– Non, rectifie Paula, Lucile a peur, c'est différent.

– Différent de quoi ?

– Elle va devoir affronter des choses qui la mettent mal à l’aise, tout comme moi. Et c’est ce qui la trouble. Donc, lorsqu’elle se sera confrontée à ces situations, elle en ressortira bien plus forte. Toi, en revanche...

Mon second sourcil resté sage rejoint son pote en haut de mon front.

– Moi quoi ?

– Toi, je pense que la seule chose qui te pose problème, c’est de te trouver en présence de quelqu’un qui soit en mesure de te tenir tête, pouffette-elle de rire.

J’hallucine.

Piquée au vif, peut-être bien parce qu’elle n’a pas tort, je m’attaque à mon sac en marmonnant.

– J’aurais mieux fait de te laisser papoter avec le fleuve... grogné-je sans en penser le moindre mot.

– Jamais tu n’aurais fait ça, sourit mon amie en m’adressant un clin d’œil.

Toute la chambrée se concentre sur les consignes de rangement, et, quelques minutes plus tard, l’entrée bruyante du capitaine Vitaïev nous fait toutes sursauter.

– Apprentis légionnaires, en ordre !

Comme si nous avions déjà toutes appris ces trucs-là par cœur, chacune vient se positionner au bout de son lit pour former une rangée au milieu de laquelle le slave vient parader, suivi des trois instructeurs. Bien droites, regard loin devant, mains dans le dos, mes compagnes d’infortune semblent bien plus à l’aise que moi pour jouer à ce petit jeu.

Merde, j’suis pas un légionnaire et j’ai aucune envie d’en devenir un, foutez-moi la paix...

Quoi qu’il en soit, je ne dispose pas vraiment d’un choix énorme en termes d’options et me prête à la manœuvre, ignorant du mieux que je le peux le regard lourd du capitaine qui cherche très certainement à vérifier que j’aie parfaitement retenu les premières leçons.

– Bien, reprend-il toujours sur ce ton autoritaire qui me hérise le poil, vos instructeurs vont vérifier que vos affaires sont rangées dans les règles ! Si l’une de vous a mal plié ou mal classé, tout son groupe recommence !

Génial... Ils ont que ça à foutre en fait, les militaires ? Jouer à ranger leurs armoires ?

Je serre les dents et me mords les joues pour ne surtout pas penser à haute voix, sachant qu'un gage de la mort qui tue m'attend déjà quelque part et va me tomber sur la gueule je ne sais quand, autant éviter d'en rajouter à ma liste.

– Après ça, reprend le capitaine, vous irez prendre votre douche.

Eh ben c'est pas trop tôt ! Je savoure déjà la sensation de l'eau chaude dégoulinant sur mes trapèzes endoloris, revigorant mon corps moite et tout flétri...

– Mais c'est pas parce que vous êtes des femmes qu'on va vous laisser un traitement de faveur ! Comme les hommes, vous vous mettez en serviette et attendrez qu'on vous envoie, par quatre ! Vous aurez trois minutes pour la douche, vous reviendrez en serviette et vous habillerez ici ! Estimez-vous heureuses, le légionnaire en formation chez nous n'a qu'une seule minute pour se laver !

La stupeur est unanime. Adieu le réconfort, adieu l'après-shampooing, et puis alors, adieu l'intimité ! Se balader en serviette au milieu de ces rustres, merci bien !

– Apprenties légionnaires, GARDE À VOUS !

Je ne sais même pas quelle main il faut lever, mais comme les autres, je sursaute en claquant des talons. Bien évidemment, étant la seule à avoir retiré mes pompes et donc à me retrouver pieds nus, une douleur fulgurante me traverse les chevilles et il me faut faire un effort surhumain pour ne pas brailler le tas de jurons qui se pressent au bord de mes lèvres.

– À disposition des instructeurs, repos ! termine-t-il avant de quitter la pièce.

Aussitôt, les trois sergents prennent le relais. Le nôtre approche calmement, mains dans le dos, passe devant Lucile, puis Paula... Lorsqu'il s'arrête devant moi, je ne sais si je dois intercepter ou ignorer le regard qu'il me décoche. Parfaitement consciente qu'une profonde antipathie s'est installée entre nous depuis ce dérapage au milieu de l'Approuague, et que je vais clairement en chier pendant tout le reste de mon séjour ici.

– Tu avais chaud aux pieds, Petit Machin ? demande-t-il d'une voix calme.

Trop calme... Ne pas répondre, surtout pas.

Gardant les yeux rivés sur le mur d'en face, je reste muette. Aucune envie de filer des billes à celui qui va se faire un malin plaisir de me les

envoyer en pleine figure. Alors que le silence règne au sein de notre petit groupe, le sergent et moi toujours engagés dans ce duel insonore, l'un des deux autres instructeurs beugle en virant toutes les affaires d'une étagère.

– Pas le bon ordre ! vocifère-t-il avant de réitérer son geste pour ses deux autres recrues, à refaire !

Connor venant de pivoter légèrement, interloqué par la scène, je m'accorde une œillade furtive sur son cou puissant tendu sur le côté. Immédiatement, la sensation de son bras ceinturant ma taille pour me ramener à la pirogue déclenche un frisson le long de ma colonne vertébrale, tandis qu'une odeur masculine étonnamment musquée malgré l'eau sale et l'effort physique me revient en mémoire.

Merde, Olivia, qu'est-ce qui t'arrive ?

Je détourne le regard à l'instant même où il ramène le sien sur nous trois. C'était moins une ! Encore un peu et il me surprenait en train de le reluquer, il ne manquerait plus que ça !

– Préparez-vous pour la douche, on commence dans cinq minutes.

Sa voix rauque ne m'aide pas à reprendre mes esprits, et il me faut quelques secondes pour réagir alors qu'il a déjà effectué son demi-tour.

– Hey, Olivia ! me hèle Lucile, qu'est-ce que tu attends ?

Les filles sont déjà en train d'ôter leurs vêtements pour se mettre en serviette. Je m'ébroue furtivement avant de les imiter, rangeant dans un coin de ma tête cette réaction puérile et totalement incompréhensible. Va falloir que je réexplique deux ou trois trucs à mon cerveau, et au plus vite.

Grelottant malgré la température encore bien lourde, notre amour propre remisé au placard avec le reste de nos effets personnels, nous attendons en file indienne contre le mur attenant aux douches. Seule la position de nos serviettes nous différencie des hommes qui patientent à côté de nous. En alternance, les instructeurs nous font passer par groupe de quatre. Un coup les femmes, un coup les hommes. Le sergent Connor gère notre file, le sergent Silva celle des hommes, tandis que le troisième, Dumont il me semble, tient le chronomètre pour siffler le début et la fin de la douche, virant à coups de pied au cul celles ou ceux qui s'éternisent de trop.

Comme la chance est avec moi, on s'en doute bien, le dernier passage avant le nôtre s'arrête à mon niveau, et c'est d'un posé de doigts fermes contre mon plexus que le sergent me stoppe. Postée devant lui, une simple serviette autour du buste, me voici à attendre les trois minutes les plus longues de ma vie. Conscient de ma vulnérabilité, je m'attends à ce qu'il me charge de blagues bien graveleuses, de regards appuyés ou même de gestes déplacés. Pourtant, malgré un bref coup d'œil que je pourrais presque qualifier de... fuyant, il relève le menton et se contente de patienter, le torse quasiment contre ma serviette, sous laquelle ma poitrine s'affole.

Bordel, mais reprends-toi, Millard !

Je sens mes jambes faiblir, ma respiration s'accélérer, et lorsque le coup de sifflet qui nous concerne retentit enfin, mon corps s'élance tout seul. Erreur, puisque le sergent n'a pas bougé. Je bute contre lui, et dois me concentrer de toutes mes forces pour ne pas réagir au regard qui descend alors jusqu'au fond de mes yeux, tandis qu'il enserme mes bras de ses deux mains pour me replacer correctement. Un éclair de je ne sais quoi, un instant fugace au cours duquel j'ai l'impression qu'il n'est pas ce gros connard dénué d'émotion, que nous ne nous trouvons pas dans un putain de stage commando de mes deux. Un instant balayé aussitôt par la réalité lorsqu'il me relâche.

– File, Petit Machin, souffle-t-il.

CHAPITRE 5 - Seth -

Attablé avec les gradés devant un *chili con carne* fumant, j'écoute d'une seule oreille les blagues vaseuses de mes camarades sur les nouvelles recrues. Les vraies, un groupe de légionnaires fraîchement arrivé hier de Castelnaudary. Les paris sont déjà lancés sur ceux qui iront au bout de leur contrat, et ceux qui flancheront en cours de route.

Ici, au régiment, les loisirs restent relativement limités. Au-delà des mises à l'épreuve entre nous pour maintenir notre esprit compétitif ou des traquenards qu'on s'inflige histoire de rigoler un peu, les paris sont souvent au menu pour nous distraire.

Pourtant, ce soir, les rires de mes pairs me semblent lointains et je ne parviens pas à entrer dans leur euphorie. Non, ce soir, mon esprit est trop embrumé, trop occupé à tenter de reconnecter l'entièreté de ses neurones et à effacer de sa mémoire une paire d'yeux noisette sacrément culottés. Si mon corps de légionnaire est rompu à bon nombre d'exercices éprouvants, autant physiquement que mentalement, il n'était pas préparé à ce genre de pulsions.

Merde, par deux fois aujourd'hui, j'ai manqué de saisir ces lèvres entre mes dents, instinctivement appelé par leur chair pulpeuse, et surtout par le petit être atrocement excitant qui les agitait sous mon nez.

Je crois bien que le pire a été cette putain de sortie de douche. La voir trotter pour passer devant moi à l'appel du sifflet, sa simple serviette humide autour de la poitrine, les cheveux encore dégoulinants et la peau luisante... J'ai dû serrer les dents pour contenir l'afflux sanguin qui menaçait mon futaal.

Comme si c'était la première nana que tu voyais à moitié à poil, abruti !

Ça non, ce n'est pas la première. Mais aucune autre ne peut se targuer de posséder son aplomb, sa volonté, son courage. Aucune autre ne peut revendiquer l'exploit de savoir mettre à mal mon self-control deux fois en

moins d'une journée. Jamais je n'avais encore connu cette espèce de réaction primaire. Pour la plupart des femmes que je rencontre, la prise de contact s'établit toujours à leur initiative et je réalise souvent que dans le cas contraire, je ne me serais pas spécialement retourné pour leur prêter de l'intérêt.

Petit Machin est différente. Après ces quelques heures dans mon périmètre, je commence à me dire que possiblement, si je l'avais rencontrée dans la rue, elle aurait pu m'intriguer.

– Hey, Seth ! me hèle Aldo, frère d'armes et fidèle ami. C'est pas vos stagiaires, qui se ramènent ? J'ai entendu que ton groupe s'était déjà fait remarquer ?

Il ricane, aussitôt suivi de tous les autres, tandis que je lève un œil nonchalant vers l'entrée de la cantine. En effet, les quinze touristes viennent d'entrer. Ils se placent dans la file d'attente, propres et secs. Je repère sans difficulté mon lot de bras cassés, poussant un simple soupir pour toute réponse à mon voisin de table qui me décoche un coup d'épaule fraternel.

– Alors, il paraît que l'une de tes recrues t'en fait déjà voir ? reprend-il, trop heureux de trouver matière à se foutre de ma gueule.

Je lui accorde un sourire discret, histoire d'acquiescer sans en rajouter, puis continue de manger en évitant de m'attarder sur le petit chignon désordonné qui patiente à quelques dizaines de mètres de nous.

– Pour sûr, renchérit Dumont, elle a de la gueule, la petite !

J'ignore royalement les rires gras comme les commentaires de mes frères qui tentent de repérer la teigne dont tout le monde parle déjà. Le nez dans mes haricots rouges, je sais exactement à quel moment ils la distinguent des autres.

– Ah ouais, acquiesce Aldo, joli morceau...

Ma réponse se réduit à un simple grognement, faible tentative destinée à éviter d'entendre toutes les blagues ou mises-au-défi stupides qui vont suivre. Et pourtant, je n'y échapperai bien évidemment pas.

– Allez, combien de jours pour celle-ci, Sergent-Chef ? me provoque Silva dans un ricanement.

– Je dis trois ! s'empresse d'enchérir Aldo.

– Trois ? coupe Dumont, oh non, elle est trop coriace, je pense qu'il lui faudra la semaine...

– Ouais, mais on parle de Seth, les gars. Je reste sur trois.

– Vous me faites chier avec vos conneries, râlé-je en repoussant mon assiette vide.

– Oh, quoi, insiste Aldo, pour une fois qu'on sait que ça va pas être de la tarte, laisse-nous rigoler un peu !

– Ça ne va rien être du tout, réponds-je d'un froncement de sourcils.

– Ah oui ? Alors on peut prendre ton tour ?

Je le fusille du regard.

– Vous foutez tous la paix à mon groupe, il est assez bordélique comme ça, grommelé-je avec humeur.

D'une moue rieuse, il dresse ses deux mains en signe de paix.

– Très bien, ne t'énerve pas, on te la laisse, promis.

Je me retiens de lui coller une pichenette devant tout le monde, soucieux de garder une crédibilité sans faille devant mes apprentis tandis que ces derniers passent devant notre tablee pour aller s'installer.

– Putain, joli petit cul quand-même, insiste Aldo juste avant que je ne lui écrase les orteils d'un coup de Rangers précis.

Son sursaut me confirme l'arrivée du message à bonne destination.

– Ça suffit, grogné-je, il n'y aura rien du tout. Cette fille est capable de m'attirer les pires ennuis. D'ailleurs, elle va en chier d'ici quelques heures...

3h55 du matin, le timing est parfait. Les ronflements vont bon train dans les dortoirs, c'est le meilleur moment pour une punition bien raide.

À pas feutrés, j'avance jusqu'à la chambrée qui m'intéresse, et d'un signe de tête en direction de Silva, j'envoie le premier signal avant d'ouvrir lentement la porte tandis qu'il fait de même juste en face. Je marche jusqu'au fond de la pièce et me plante devant le lit de ma cible.

Alors que la suite du plan devrait me voir donner le second signal, bruyant à souhait cette fois-ci, je me surprends à observer quelques secondes les maigres détails que la pénombre me laisse distinguer. Profondément endormie, les cheveux éparpillés sur son oreiller défraîchi, elle semble bien plus paisible qu'au beau milieu du fleuve. Aussitôt, la sensation de son petit corps collé au mien alors que je la ramena à la

pirogue me revient. Ses mèches mouillées dans mon cou, sa poitrine se soulevant contre mon bras...

Surpris par mes propres pensées, je m'ébroue furtivement avant de prendre ma respiration.

– RECRUES, DEBOUT ! hurlé-je en saisissant son matelas, que je retourne d'un geste assuré à l'instant où Dumont allume les lumières.

Le bruit de son corps, roulé dans sa couverture et tombant au sol comme un sac qu'on aurait jeté avec nonchalance, est suivi d'un grognement peu avenant.

– Bordel de putain de légion de mes deux ! bougonne-t-elle la bouche pâteuse en tentant de se défaire du piège formé par sa couette.

Bien, Petit Machin. Les choses sérieuses vont pouvoir commencer.

Tandis qu'elle parvient tout juste à se mettre à quatre pattes, toujours coincée dans son maigre édredon, les autres recrues se précipitent pour se dresser au garde à vous devant leur lit. D'un geste agacé, ma victime se dégage les cheveux en levant le nez dans ma direction. Son regard fulminant m'arracherait presque un sourire de satisfaction, mais je me contiens. Aucune émotion ne doit transparaître, même pour me foutre d'eux. En revanche, le temps qu'elle met commence déjà à me courir sur les nerfs, alors je l'aide d'un appuyé de Rangers pour l'envoyer sur le côté. Roulant sur elle-même en ronchonnant tous les jurons qui lui viennent à l'esprit, Petit Machin finit néanmoins par trouver la sortie et parvient à se dégager pour se mettre sur ses deux pieds. Son air assassin m'est tout destiné, et je sais que je tiens déjà une grosse partie de ma revanche.

– Un légionnaire doit être prêt à toute heure du jour ou de la nuit ! reprends-je en passant la chambrée en revue les mains dans le dos. Néanmoins, ce réveil n'était pas au programme.

On peut deviner la stupéfaction sur leurs visages, et je signe en adressant un regard victorieux à la petite boule de nerfs qui a déjà compris où je voulais en venir.

– Vous pourrez remercier Petit Machin, qui vous offre un chouette avenant au menu, annoncé-je avec autorité. Maintenant, tout le monde dehors !

Assez perplexes de devoir se trimballer pieds nus en culotte et tee-shirt, les stagiaires féminines rejoignent toutes le couloir où les hommes les attendent en caleçon. Je surprends le regard affamé de Maigrichon à

l'instant où ma hyène furibonde sort à son tour, et au fond de moi, l'envie de réserver à ce pignouf les variations les plus compliquées des prochains exercices me démange.

Toujours les mains dans le dos, je remonte les deux files avec autorité, savourant l'incompréhension qui émane de leurs visages épuisés. Triste réalité que celle-ci. Ils ont à peine passé une journée chez nous que les corps sont déjà au bout du rouleau. Tous sauf un, que je vois bouillir de rage au fond du rang lorsque je me retourne face à eux. Elle détient une bonne dose de ressource, cette chieuse. Tant mieux, elle va en avoir besoin.

– Apprentis légionnaires, direction la cour ! Maintenant !

Sans rechigner, les deux colonnes de pauvres civils déroutés se mettent en marche au petit pas, tandis que je les regarde défiler. Aucun n'ose défier mon regard. Aucun, sauf...

– Baisse les yeux, Petit Machin, soufflé-je discrètement à son passage près de mon épaule, ou bien je te jure que tu ne vas plus les fermer jusqu'à ce qu'ils pleurent de fatigue.

Je perçois sans mal le glorieux effort qu'elle s'impose pour ne pas me répondre par une grimace enfantine censée m'imiter. Mais son avis transpire par tous les pores de sa peau, et ça m'amuserait presque de la pousser à bout. C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, voyons un peu ce qu'elle a dans le ventre.

Une fois tous alignés dehors face à mes collègues, je les rejoins. Nous avons carte blanche de la part du capitaine pour imposer le respect parmi nos recrues, et lorsque l'une d'elle déclenche une punition collective, c'est son instructeur qui mène le châtiment. Je possède donc un large choix pour les faire souffrir et transpirer en pleine nuit, mais mon intention se limite à me concentrer sur la petite lionne qui se donne bien du mal pour ne pas rugir.

– En position pour quarante pompes ! annoncé-je tout en venant me placer près d'elle.

Comme les autres, elle s'agenouille puis pose ses deux mains sur le sol avant de remonter son corps dans une planche à peu près droite. Silva commence le compte, et rapidement, les premiers gémissements de douleur se font entendre. Ils ne disposent d'aucune condition physique, les mouvements sont laborieux. Pourtant, Petit Machin tient bon, continuant sa sentence sans râler, pour une fois. Elle doit être sportive pour tenir le choc

comme elle le fait et parvenir à maintenir un gainage à peu près satisfaisant. Au dixième abaissement de son petit corps énergique, je pose un pied sur son dos pour l'empêcher de remonter. En appui précaire sur ses bras repliés, elle tremble et peine à garder la position.

– Interdiction de flancher, Petit Machin, l'avertis-je alors.

Son souffle s'intensifie pour contenir ses muscles contractés, tandis que les autres à ses côtés continuent leurs pompes catastrophiques. Après quelques longues secondes de supplice, je retire ma chaussure de ses omoplates afin de la laisser remonter. Elle reprend sa respiration et m'envoie un coup d'œil chargé de haine, coup d'œil qui me pique immédiatement là où je ne m'y attendais pas.

Merde.

– Stop ! hurlé-je pour tout le monde.

Ils s'affaissent tous sur le sol comme des phoques au soleil, alors qu'elle se redresse sur ses genoux. Son regard me percute, me provoque.

L'impression de perdre mes moyens face à cette femme vient irriter mon égo, il me faut absolument trouver une manière d'instaurer une distance infranchissable entre elle et moi. Pour commencer, mes yeux doivent absolument cesser de glisser sur le fessier rebondi que laisse entrevoir sa petite tenue.

Fait chier.

Il va falloir qu'elle me déteste, encore plus que maintenant. Aucune place au trouble, aucune option possible pour un désir quelconque. Soit. Être détestable, je sais faire. Je suis même pratiquement programmé pour ça.

– Petit Machin, chaise contre le mur. Les autres te regardent.

Elle tord le nez mais s'exécute, consciente que le seul son de sa voix ne fera qu'accentuer son calvaire. Sous le halo de l'éclairage nocturne, ma cible du jour se place dos à la paroi bétonnée, fléchit les jambes et pose les mains sur ses genoux. Concentrée, son buste bien droit me prouve une nouvelle fois que ce genre d'exercice ne lui est pas nouveau. Vu comme elle gère sa respiration et masque sa douleur avec courage, cela ne fait aucun doute.

Intrigué par sa ténacité, je m'avance vers sa silhouette déterminée en fixant du regard ses yeux braqués droit devant elle, tant pour la déstabiliser que pour tenter d'ignorer le spectacle de sa poitrine pointant sous son tee-shirt, révélée par la lumière du réverbère.

– Pas d’appui sur tes cuisses, précisé-je sur un ton neutre pour combattre mon trouble. Tends les bras devant toi.

Son obéissance me surprend, pourtant je savoure la vision des traits de son visage qui se crispent sous l’effort plus intense.

– Bien. Maintenant, burpees. AU SOL !

Déjà cuite, Petit Machin se replace silencieusement sur ses jambes, puis se positionne en planche à mes pieds.

– Debout, ET SAUTE !

Elle s’exécute, avec bravoure mais de moins en moins d’énergie.

– AU SOL ! Debout, SAUTE ! AU SOL ! Debout, SAUTE ! AU SOL !

Son rythme ralentit de plus en plus, son corps épuisé vacille mais cette tête de mule ne lâche rien. Je serais presque admiratif devant sa combativité, certaines de nos recrues officielles ne sont pas aussi tenaces. À quelques mètres de nous, le reste de la troupe assiste à son supplice sans oser broncher, bien trop fébriles à l’idée de devoir l’imiter.

Après une dernière répétition pour laquelle je la vois vraiment au bout de ses limites, je m’avance vers elle pour stopper la sentence.

– Ça suffit, lâché-je en m’accroupissant pour récupérer son regard alors que ma victime vient de s’écrouler à genoux.

Cette teigne aurait continué par pure fierté même si son corps est littéralement en train de flancher, en témoignent les violents spasmes qui la prennent et menacent de la faire vomir. Saisissant son menton pour le lui relever et capturer son regard, je hausse un sourcil.

– J’espère que les choses sont claires, Petit Machin.

Son visage livide ne m’accorde pour toute réponse qu’un dernier spasme qui ne me fait pas reculer. Dans un état second, les yeux dans le vague, elle se redresse sur ses genoux en tanguant dangereusement. Merde, la voilà au bord du malaise.

– Retour dans les chambres, annoncé-je aux autres, tout en restant auprès d’elle le temps que ses esprits lui reviennent.

Dumont et Silva raccompagnent les groupes au dortoir tandis que je patiente, accroupi, guettant le rythme encore agité de sa respiration. Son teint me semble un peu trop pâle malgré la pénombre, et je dois m’assurer qu’elle va bien.

– Ton prénom, Petit Machin ?

Ses yeux viennent pénétrer les miens, heurtant mon cœur avec une puissance incroyable. Son être tout entier lutte pour ne pas tomber, et je commence à me demander ce qui a pu lui donner cette force de caractère à toute épreuve.

– Olivia... souffle-t-elle tout en essayant de ne pas s’effondrer.

Conscient d’y avoir été un peu fort, je viens soutenir sa nuque d’une main et l’invite de l’autre à étendre ses jambes nues.

– Allonge-toi, Olivia.

Elle obéit sans rechigner en se laissant aller dans ma paume, déplie ses genoux. Puis, venant me placer au niveau de ses jambes, je les relève et m’agenouille un peu plus près pour poser ses chevilles contre mon épaule afin de l’aider à réorienter son afflux sanguin. Mes doigts glissant sur sa peau douce ne m’aident pas à garder les idées claires, mais en bon soldat, je suis capable de garder mon self-control. Ses orteils sont froids, signe d’une légère hypothermie probablement due à son malaise. Je les réchauffe doucement entre mes mains tandis que sa respiration et son teint redeviennent à peu près normaux.

– Tu te sens mieux ? demandé-je en massant lentement ses plantes de pieds comme si cette situation était tout à fait normale, ce qui m’étonne moi-même.

Elle ne répond pas. Seul son regard parle pour son corps tout entier. Un silence s’instaure brutalement tandis que son souffle s’apaise et que mes mains ralentissent leur cadence. De massage à caresse, il n’y a qu’un pas et je finis par stopper tout mouvement de mes doigts, sans pour autant parvenir à les décoller de cette peau hurlant ma faiblesse.

Mais qu’est-ce qui t’arrive, putain ? Ressaisis-toi !

Obéissant à ma conscience, je dépose doucement ses pieds au sol et me relève avant de lui tendre une main pour en faire autant. J’aurais préféré m’abstenir de tout contact vu ce qu’elle déclenche en moi, mais je me vois mal la laisser sur le bitume comme un connard. En revanche, une fois dressée devant moi sur son petit mètre soixante à tout casser, je m’écarte du danger qu’elle représente. Non pas que mon contrat ne m’interdise quoi que ce soit à son niveau, puisqu’elle ne fait pas partie du programme officiel de recrutement, mais il s’agit d’un accord tacite avec moi-même.

Aucune faiblesse, jamais. Le contrôle, toujours. Et j’ai pu me rendre compte en quelques heures qu’avec cette petite furie, ce soi-disant contrôle,

il s'évapore automatiquement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6 - Olivia -

Enfin de retour dans la chambrée, je n'en mène pas large devant mes camarades. Honteuse de l'épreuve que mon incapacité à fermer ma bouche vient d'infliger à tout le monde, mon seul désir désormais consiste à pouvoir m'enfouir de nouveau sous ma couette et effacer ce qui vient de se produire. Ils me détesteront probablement tous après ça, mais je refuse d'y penser plus longtemps. L'épreuve a déjà été suffisamment embarrassante.

Presque autant que les quelques instants hors du temps que je viens de vivre. Je sentais bien que mon corps me lâchait à mesure des efforts que je lui demandais, l'abandon restait hors de question. J'ai puisé dans mes ressources jusqu'à ne plus rien contrôler, ni de ma respiration ni de ces spasmes musculaires qui devenaient de plus en plus ardents.

Je devinais peu à peu le malaise arriver, et lorsque ses doigts ont capturé mon menton avec cette douceur inattendue, j'ai cessé toute lutte. Je n'en avais plus la force ni même l'envie. Après une telle intensité, mon corps n'était plus en mesure de supporter la moindre défiance, d'engager le moindre affrontement face au sergent où à qui que ce soit. Même Bruno aurait pu profiter de cet instant pour m'humilier comme il adore le faire, sans déclencher aucune rébellion de ma part.

Mais l'instructeur Connor n'est pas Bruno. Et mon prénom résonne bien différemment entre ses lèvres atrocement fascinantes. La tête enfouie dans mon oreiller tandis que les lumières s'éteignent et que mes compagnes de chambrée bougonnent quelques remerciements à mon attention, je tente de chasser l'image de mes chevilles contre son épaule, la sensation de ses doigts massant délicatement la plante de mes pieds sensibles. En vain. Je ne parviens pas à me délester de ces frissonnements qui se déclenchent de nouveau au fond de mon ventre, ni de l'effet de son regard envoûtant venu réchauffer mon corps de l'intérieur.

Quelque chose d'aussi inexplicable qu'incompréhensible vient de se produire entre lui et moi, et je sais qu'il l'a ressenti exactement de la même manière. L'espace de quelques secondes, nous n'étions plus à la légion, il n'était pas ce connard autoritaire, je n'étais pas cette recrue indisciplinée et insupportable. Dans cette autre sphère, nous ne nous détestions pas.

Ce soir, alors que je m'apprête enfin à me rendormir, je ne porte déjà plus le même regard sur le sergent Connor. Durant ces quelques premières heures je le haïssais tout simplement, mais je réalise que ce ressentiment m'est quasiment automatique dès lors que dois composer avec la gent masculine, encore plus vis-à-vis d'un spécimen qui tente de m'obliger à fermer ma gueule.

Les hommes, j'ai appris à m'en méfier. Celui qui était supposé me donner confiance en eux nous a largués, ma mère et moi, juste après mes cinq ans. Puis, tous ceux qui lui succédèrent dans mon enfance ont imprimé dans mon cerveau un mantra simple mais efficace : ne laisse jamais un homme te dicter quoi que ce soit.

Bien évidemment, puisqu'il est gravé sur mon front un truc du genre « machos et infidèles, venez tenter votre chance », mon petit caractère ne colle avec personne et je me suis déjà faite à l'idée de finir ma vie seule avec quelques chiens que je sortirai de refuges.

Il existe des réveils plus difficiles que d'autres. Et clairement, celui-ci fait partie de la première catégorie. Entre les courbatures qui me dévorent les muscles, la culpabilité d'avoir fait bénéficier tout le bâtiment de ma punition épique et mon questionnement sur les dernières secondes passées avec Musclor Connor, je n'ai vraiment, mais alors vraiment aucune envie de pointer le bout de mon nez ce matin.

Néanmoins, ce n'est pas comme si on me laissait le choix, et lorsque les lumières s'allument sous les hurlements de nos instructeurs, je m'extirpe de mon lit d'appoint comme toutes mes camarades. Une douleur lancinante envahit immédiatement mes cuisses, pourtant je serre les dents et m'efforce de faire profil bas. Désireuse de ne jamais revivre une épreuve comme celle d'hier soir, je me jure intérieurement de ne plus provoquer aucun remous. À partir de maintenant j'obéirai, quoi qu'il m'en coûte.

Je n'abandonne pas pour autant ma fidèle devise vis-à-vis de la gent masculine, mais nous ne sommes pas ici dans la vraie vie, alors,

considérons cette petite semaine comme une simple parenthèse qu'il me tarde simplement de refermer à jamais.

Dans un silence presque religieux, nous sautons dans nos survêtements et chaussons nos baskets. Puis, rangées comme des gosses de dix ans, nous attendons la vérification de nos lits et l'autorisation de rejoindre la cantine.

– Cesse de culpabiliser, me souffle Paula quand elle me voit poser un simple café et une banane sur mon plateau.

Je reconnais bien là mon amie. Elle en a bavé par ma faute cette nuit, et continue pourtant de me soutenir autant que possible.

– Je n'ai pas faim, grommelé-je en continuant d'avancer dans la file sans rien ajouter à ce petit déjeuner de fortune. Je veux juste que ce stupide séjour se termine.

– Que s'est-il passé quand tu es restée dehors alors que nous rentrions ? s'inquiète-t-elle sincèrement. A-t-il été encore plus méchant avec toi ? Tu sais, si tout ça va trop loin...

– Non, il n'a pas été méchant, Paula.

L'évoquer fait aussitôt ressurgir les frissons que son contact a déclenchés sur mon épiderme affolé. Des palpitations incontrôlables, qui redoublent d'intensité lorsque je l'aperçois rejoindre sa table habituelle au milieu de ses collègues. Son dos solide et sa stature impérieuse me renvoient immédiatement à la sensation de sécurité que j'ai pu ressentir à deux reprises, que ce soit pour m'empêcher de me noyer ou lorsqu'il a réagi à mon malaise cette nuit. Je le déteste toujours pour l'enfer qu'on nous fait vivre ici, pourtant, quelque chose d'inexplicable m'intrigue au fond de ce regard ébène. Son attitude me trouble bien plus que je ne le voudrais, encore plus lorsque personne ne nous observe et qu'il semble totalement différent.

Rangés dans la cour selon les groupes formés la veille, nous attendons l'arrivée de nos instructeurs, droits comme des piquets, mains jointes dans le dos. Fixant un point loin devant moi, je tente d'ignorer les sarcasmes répétitifs de Bruno, qui ne cesse de me féliciter pour mes exploits et mon esprit d'équipe grâce auxquels il a gagné des courbatures pour une semaine. Si je rêve sérieusement de lui servir une réponse bien façonnée, je me dois de prendre sur moi et de tenir bon jusqu'à l'arrivée de...

– Maigrichon, t’as un truc à nous dire ? tonne la voix du sergent derrière-nous.

Je réprime un sourire de satisfaction en soupirant de soulagement.

Ce bon vieux karma...

La carrure massive du gradé nous contourne avec nonchalance, et lorsqu’il s’arrête face à nous, mon regard est irrésistiblement happé par le sien. Une nouvelle fois, un courant inexplicable me traverse de part en part. Puis, reportant son attention sur notre petite troupe, il cale son porte documents sous un biceps avant de frapper dans ses mains.

– Bien, aujourd’hui, test d’endurance. C’est une épreuve éliminatoire dans notre parcours de sélection, alors dites-vous que si vous n’en avez proprement rien à foutre, un vrai légionnaire, lui, prend ça très au sérieux. Repos, suivez-moi.

Dociles et muets, nous lui emboîtons le pas jusqu’à une aire bétonnée traversée par deux longues lignes peintes au sol, espacées d’une bonne vingtaine de mètres. Les deux autres groupes sont déjà là, écoutant religieusement les explications de leurs instructeurs respectifs. Le nôtre s’arrête à quelques mètres d’eux pour nous faire face, puis nous toise solennellement.

– Rien de compliqué dans cet exercice, annonce-t-il en reprenant ses papiers en main, vous avez seulement à courir d’une ligne à l’autre en suivant le rythme donné par l’alarme. Elle retentira de plus en plus vite. Vous devez toucher la ligne suivante à chaque bip, sinon, éliminé. Compris ?

C’est bien la première fois qu’on l’entend aligner autant de mots d’un coup. Concentrés sur ces brèves consignes, chacun acquiesce, puis nous rejoignons nos camarades sur la ligne de départ. Je sens Lucile et Cédric particulièrement crispés, tandis que Paula semble animée d’une toute nouvelle force mentale, en témoigne la démarche assurée avec laquelle elle s’avance.

– Allez les ploucs ! braille le capitaine Vitaïev. C’est le truc le moins dur que vous aurez à faire ici, alors soyez à la hauteur d’un LEGIONNAIRE !

Chacun se place le long de la ligne, et bien évidemment, Bruno ne manque pas l’occasion de m’offrir un coup d’épaule dominateur. Focalisée sur mon objectif, à savoir celui de réaliser une meilleure performance que lui, j’ignore sa provocation et me contente d’échauffer discrètement mes

chevilles en régulant ma respiration. Nos camarades se préparent tous à leur manière, conscients maintenant que ce stage nous poussera à dépasser nos limites personnelles.

– Prêts ?

Concentrée sur les muscles de mes cuisses, le regard fixé droit devant, je fléchis légèrement mes genoux pour m'incliner dans le sens du départ.

Lorsque le signal retentit, je laisse partir Bruno en tête, comme ces quelques autres qui pensent que tout se joue dès les premières secondes. Bien au contraire, dans un tel exercice, le début est justement le plus facile. C'est là qu'il faut économiser ses forces, et prendre le temps d'analyser le rythme imposé par les bips successifs. À mes côtés, Paula tente de gérer ses mouvements, de modérer son souffle tout en se calant sur mon allure qu'elle sait parfaitement étudiée. Lucie et Cédric, quant à eux, souffrent déjà d'un manque de condition physique criant.

– Allez ! C'est que le début, bande de chochottes ! vocifère le capitaine en marchant juste derrière la ligne que nous venons d'atteindre, une seconde après le premier bip.

Un demi-tour sec sur les talons nous renvoie dans l'autre sens. Je laisse mon regard dévier brièvement en direction de mes amis, dont les visages éprouvés m'inquiètent. Si je sais que Paula fera son maximum afin de tenir encore quelques minutes, mes deux autres compatriotes ne possèdent pas les ressources nécessaires pour affronter ce genre de sollicitation, tant musculaire que cardiaque. Bruno, lui, continue de jouer la gazelle en me toisant régulièrement, persuadé que je lâcherai avant lui. C'est bien mal me connaître.

– On n'est même pas à une minute et vous commencez à pleurer ! poursuit le slave sans aucune compassion.

À cette annonce, des épaules s'affaissent et des visages blêmissent. Mais aucun de nous n'a pour le moment l'intention de lâcher. Autour de cette aire bitumée sur laquelle nos corps souffrent déjà, les instructeurs ne perdent pas une miette du spectacle. Curieux, quelques officiers viennent eux aussi assister à la débâcle, sourires aux lèvres tandis que juste derrière-moi, Cédric s'écroule en toussant douloureusement.

– Debout, le gros ! aboie le capitaine, furieux.

La mâchoire serrée par la colère, je lutte contre l'envie de faire demi-tour pour lui cracher à la figure et aider mon ami. Je sais maintenant ce que me

vaudrait un tel affront, alors la perspective d'une nouvelle punition collective dont je serais la cause m'oblige à renoncer. Cédric pourra survivre à cette remarque dégueulasse, probablement moins à une énième série de pompes.

Les alarmes s'enchaînent, les abandons également. Au rythme des insultes braillées par le grand russe, mes collègues abdiquent les uns après les autres. Les voir dans une telle souffrance physique me serre le cœur, mais justement pour eux, je refuse de flancher à mon tour. Malgré le hurlement de mes adducteurs, en dépit de la brûlure qui me ruine les poumons, je continue d'accélérer le rythme en suivant celui des bips de plus en plus rapprochés. À mes côtés, restent encore en lice notre pauvre Martin du pôle culture, et cet enfoiré de Bruno. Je sais que ce dernier donnera son maximum pour, si ce n'est aller au bout, au moins résister plus longtemps que moi. Mais j'ai la ferme intention de ne pas lui laisser ce plaisir. Encore un retentissement strident, encore un demi-tour sec et chargé d'une profonde envie de gagner. Parce que je sais faire, et parce que je rêve de montrer à toutes ces paires de burnes qu'une femme peut se montrer aussi combative qu'un homme.

– Attention, c'est le dernier ! annonce le capitaine en levant son chronomètre à bout de bras.

Emportée par le besoin d'écraser mon rival, j'enjambe le dernier rescapé qui vient de tomber à un mètre de moi, puis augmente mes foulées pour contenir l'accélération de Bruno. Un grognement de douleur s'échappe de sa bouche grande ouverte tandis qu'il jette ses dernières forces dans cet échange. La morsure de l'effort tétanise les muscles de mes cuisses survoltées, mais je sais que je peux le faire. Dépité devant la vision de mes baskets qui dépassent les siennes juste avant d'atteindre la ligne d'arrivée au son du dernier signal, il ne pipe pas mot lorsque je brandis les deux poings en l'air.

– Prends ça, connard ! ne puis-je m'empêcher de clamer en me tournant vers lui, un sourire victorieux signant cette supériorité qui l'étrangle.

Mais, lorsque mon regard dérive sur le capitaine et les trois sergents côte à côte, c'est plutôt moi, que ma connerie étrangle... Stoïques, ils me fixent avec une impassibilité désarmante qui calme mon euphorie sans délai.

– OK les gars, j'ai compris... maugréé-je à voix basse.

Sans attendre de savoir à quelle sauce je serai mangée cette fois-ci, je place de moi-même les deux mains derrière ma tête et fléchis les genoux pour rejoindre mes camarades en canard, n'oubliant pas toutefois de lever les yeux au ciel pour signifier comme j'apprécie leurs règles à la con.

– Qu'est-ce que tu fous, Petit Machin ? m'interpelle Vitaiev, viens ici !

Étonnée, je me redresse et rejoins le groupe de grands balaises en uniforme. Bon sang, qu'est-ce qu'ils vont encore me trouver comme ânerie à faire ? Je n'en mène pas large devant leurs statures imposantes, encore moins face au silence qui règne tandis que chacun d'eux me toise de bas en haut.

– Tu fais du sport ? demande le capitaine sur ce ton sec qui semble être la marque de fabrique des légionnaires.

– Quand j'étais ado, acquiescé-je avec prudence.

Laissant aller mes yeux d'un gradé à l'autre pour tenter de déceler leurs pensées, je me heurte bien évidemment au néant le plus total. Comment peuvent bien se comporter ces types quand ils ne sont pas en service ? Savent-ils au moins sourire ? J'en doute...

– Quelle discipline ? continue le grand chef.

– Athlétisme.

– Je vois. Belle performance, salue-t-il en tournant les talons.

Hein ? J'hallucine ou Terminator vient de me faire un compliment ?

Puis, longeaient avec supériorité le rang désordonné que forment mes collègues affalés au sol, le soldat reprend.

– Recrues, c'était nul ! aboie-t-il sans même les regarder. À disposition des instructeurs !

Alors que les deux autres officiers me contournent pour rejoindre leurs troupes, le sergent Connor reste planté face à moi, bras croisés et regard ancré au mien. Je ne sais absolument pas ce qu'il se passe, mais ça doit prendre fin tout de suite, ou bien je vais me sentir mal. Merde, c'est quoi cette aura de dingue ?

Comme s'il avait entendu ma prière silencieuse, l'homme amorce enfin un pas pour faire exploser cette bulle qui commençait à m'oppresser dangereusement. Me frôlant d'une épaule en passant près de ma poitrine affolée, il replonge ses yeux au fond des miens tandis que je peine à trouver l'air qu'il me vole.

– C’était bien joué, Petit Machin... souffle-t-il avant de me laisser là, pantoise.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7 - Seth -

Elle a quelque chose. Je ne saurais expliquer quoi, mais cette fille est aussi épatante que dingue. Cette épreuve aurait dû lui poser difficulté, surtout qu'on n'a pas ménagé les muscles de ses jambes durant ces deux premiers jours. Pourtant, même si j'ai croisé les doigts au fond de moi pour qu'elle parvienne à humilier l'autre abruti comme il le mérite, j'étais loin d'y croire. Mais elle a réussi, et je savoure discrètement l'image de ce gros naze puant de misogynie qui traîne des pieds pour rejoindre leur baraquement. Le reste du groupe se montre un peu désordonné, en particulier les filles, qui semblent bien excitées de cette victoire sur leur collègue. Le dodu partage apparemment leur contentement, ce qui ne fait qu'accentuer mon hypothèse sur les relations qu'ils entretiennent au quotidien. À mon avis, Maigrichon passe son temps à rabaisser les autres et tenter d'asseoir sur la gent féminine une supériorité qu'il ne possède pourtant pas. Et vu l'attitude protectrice de Petit Machin envers la grande blonde, possible qu'il soit question d'un ou plusieurs agissements répréhensibles envers elle. Bref, tout ça ne me regarde pas le moins du monde, mais si leurs histoires viennent perturber la cohésion de mon groupe, alors je me devrais de tirer les choses au clair.

Une fois les troupes larguées pour le temps du repas, je rejoins ma piaule et m'accorde une bonne douche avant d'aller prendre le mien. Il me faut dix longues minutes sous l'eau chaude pour parvenir à atténuer les pulsions presque bestiales que la plus coriace de toutes mes recrues provoque en moi à chaque contact un peu trop proche. Cette attraction me dépasse, et je l'avoue, me fout en rogne. Jamais je n'ai perdu le contrôle jusqu'ici, et il est hors de question que cela arrive. Pas même pour ces courbes alléchantes, encore moins pour ce caractère de mule infoutu de fermer sa gueule devant les gradés.

Bordel, je crois qu'en réalité, c'est bien ce qui me plaît le plus chez elle...

Refusant de laisser mon esprit contrecarrer mes plans, je saute dans des fringues propres et rejoins le réfectoire, priant pour que les citadins aient terminé de s'en foutre plein la panse. Je n'ai aucune envie de croiser ses yeux noisette avant l'heure, ni d'imaginer ses lèvres charnues entre les miennes...

C'est la voix du capitaine qui stoppe mes idées débiles à l'instant où je pousse la porte pour rejoindre mes pairs.

– Maintenant que vous avez bien bouffé, bande de buses, c'est l'heure d'aller gratter votre merde !

Cette antipathie calculée me tire un léger sourire, que je garde discret pour ne surtout pas le compromettre auprès des recrues tandis que je longe la ligne de self, mon plateau dans les mains.

– Vous, clame-t-il en désignant le groupe de Silva, les dortoirs à fond ! Vous, le gymnase ! Et vous, les douches ! Les officiers vous attendent pour vous filer le matos, AU BOULOT !

Je garde volontairement le regard fixé sur mon plat lorsque les chaises crissent contre le carrelage, et reporte mon attention sur les discussions en cours à la table des instructeurs.

– Regardez-les, lance Aldo, ils sont déjà morts, vos petits.

– Les miens le sont moins que ceux de Seth ! se défend Dumont.

– Ça c'est sûr, ricane Silva, le pauvre a récolté le fond du panier !

– Ah non, il a quand-même Maigrichon Champion dans le lot, attention !

– Qui s'est fait royalement doubler ce matin par Petit Machin...

– Dont notre sergent Connor mordrait avec grand plaisir la jolie langue bien pendue...

– Vous allez fermer vos gueules, oui ? grogné-je en ramassant mon plateau pour quitter la table.

Les rires de mes camarades n'atténuent pas mon agacement. Avide d'un peu de calme et d'air frais, même si la Guyane n'est pas l'endroit propice pour en trouver, je décide de m'octroyer un moment pour récupérer mon calme. Quelques dizaines de minutes sans réfléchir, seulement occupé à observer la faune battant le ciel dégagé, avant de me remettre en route pour la suite de cette journée de merde. D'ordinaire, je suis le premier à blaguer avec mes frères, mais cette mission que nous a collée le commandement me hérise le poil au plus haut point. Franchement, qu'est-ce qu'on fout ici, à gérer une bande de civils qui n'iront jamais risquer leur vie pour leur pays ?

Alors que je n'aspire qu'à mettre la mienne à l'épreuve et œuvrer pour la paix, me voilà bloqué dans cette caserne, marchant en direction des douches que ces abrutis doivent être en train de récurer à quatre pattes.

Fait chier.

Tout à ma contrariété, je ne réalise qu'au bout de quelques secondes que des éclats de voix proviennent justement du baraquement sanitaire. Hâtant le pas, je serre les poings à l'idée qu'ils ne soient même pas foutus de mener à bien une simple mission de nettoyage. On m'a vraiment fourgué une bande de bons à rien.

En effet, la porte s'ouvre sur une vision que j'étais loin d'imaginer lorsqu'ils ont débarqué de ce foutu car. Dans un coin du couloir, Dodu est affalé contre une porte de cabine, visiblement sonné, la grande blonde penchée sur lui tente de l'aider à retrouver ses esprits. À quelques mètres d'eux, le ton monte sérieusement entre Maigrichon et...

Putain...

Dressée face à lui, les deux pieds bien ancrés dans le sol, Petit Machin laisse éclater sa colère en écrasant un doigt enragé contre le torse de ce crétin, tandis que la petite hispanique tente vainement de calmer son amie. Qu'est-ce qu'il a bien pu faire encore, celui-là, pour provoquer un tel bordel ?

– T'es rien qu'un GROS CONNARD, tu m'entends ? Tu la touches plus jamais ! Elle veut pas de toi, t'as pas compris ça ?

Curieux d'en savoir plus sur les intentions de ce type qui ne me revient pas depuis le départ, j'avance lentement, intimant d'un signe à Blondie de ne pas dévoiler ma présence.

– Ferme un peu ta gueule, lui répond-il sur un ton qui me donne envie de finalement intervenir sans plus attendre, sinon je t'envoie la même que lui !

Son doigt pointé en direction du dodu fait bouillir ma raison. Alors comme ça, cette ordure frappe les plus faibles, mais pire, il en est fier et menace une femme... Tout ce que j'aime.

– La même que quoi, hein ? continue de s'emporter Petit Machin, je suis pas Cédric, moi ! Tu poses une main sur moi, je te refais la gueule !

Si ce courage me tire un sentiment de fierté venu de je ne sais où, pas sûr que cet affront soit la meilleure option. Et cela se vérifie lorsque Ducon l'empoigne à deux mains par le col pour aller la plaquer contre le mur, réveillant au fond de moi de vieux souvenirs qui mettent à mal mes bonnes

résolutions. Le cri d'effroi de la petite brune qui ne peut plus rien pour sa collègue masque le bruit de mes Rangers sur le carrelage, et c'est parfait comme ça. Je me retrouve derrière-lui en trois enjambées pour le saisir par la nuque sans aucune retenue. Le regard d'Olivia croisant le mien à cette seconde décuple mon envie de faire sauter quelques dents à cet enfoiré, que je tire violemment en arrière pour l'obliger à lâcher prise.

– Hey ! couine-t-il comme le faible trouillard qu'il est.

Puis, relâchant son cou pour lui permettre de me faire face et de bien voir que je me tiens maintenant entre elle et lui, je dresse un doigt autoritaire devant ce pif que je me retiens de briser d'un coup bien senti.

– Tu t'es cru où, espèce de sale merde ? grondé-je d'une voix aussi basse que féroce.

– Je... Vous n'avez pas le droit de...

– J'ai tous les droits ! tonné-je cette fois-ci avec force. Si je veux t'exploser la bouche maintenant, je le fais !

Sa façon de serrer les dents en cherchant quoi répondre me prouve qu'il va falloir me montrer un peu plus convainquant encore.

– Non, reprend-t-il, je ne suis pas un de vos soldats ! Nous ne sommes pas vos recrues ! On est seulement là pour...

Avançant d'un pas pour le bloquer entre mon torse et le mur, je l'écrase de toute cette domination dont il n'a pas encore la moindre idée. Puis, plongeant dans sa peur par mon regard le plus bestial, je saisis sa mâchoire tremblante d'une main ferme.

– Ne. Provoque. JAMAIS. Un. Légionnaire.

Chaque mot, découpé et prononcé avec appui, s'immisce dans son corps malgré lui. Je peux le sentir à cette respiration bien plus saccadée, à ces yeux vacillants qui cherchent désespérément où se poser, à chacun de ces muscles qui se tendent.

– Dégage d'ici, terminé-je en l'envoyant sur le côté d'un geste brusque.

Sans demander son reste, cette loque détale comme une proie effrayée. Il a bien perdu de sa superbe, le tortionnaire de mes deux. Puis, inquiet pour Dodu qui ne s'est toujours pas relevé, je m'approche pour venir m'accroupir auprès de lui.

– Ça va aller ?

Il acquiesce en déglutissant lourdement, apparemment toujours sous le choc.

– Oui, je... Je me suis seulement cogné la tête quand Bruno m’a poussé, mais je crois que ça ira...

Je vérifie son crâne en détail. Pas d’ouverture, seulement une belle bosse déjà formée.

– Vous pouvez l’accompagner à l’infirmierie ? demandé-je à Blondie et Brunette.

Comme elles acquiescent de concert, je les aide à remettre leur camarade sur pieds avant de me tourner vers celle qui se masse encore la gorge d’une main.

– Ça va, Petit Machin ?

– On pourrait pas laisser tomber vos surnoms débiles ?

Me voilà rassuré, son caractère de lionne n’a donc pas été ébranlé par le comportement de l’autre naze.

– Il t’a blessée ? la questionné-je en m’approchant pour vérifier son état.

Comme elle hoche par la négative, je pose tout de même deux doigts sous son menton afin de le relever légèrement et inspecter sa gorge. Aussitôt, ce courant hypnotique, qui n’intervient que lors de nos contacts physiques, m’électrise de part en part.

– Et ce genre de chose arrive souvent ? continué-je histoire de meubler ce silence critique.

– C’est un abruti, se contente-t-elle de répondre en se dégageant doucement.

– Que se passe-t-il avec lui ?

Son regard suspicieux me toise de bas en haut.

– Comment ça ?

– Quel est le problème, exactement, entre Maigrichon et le reste de votre équipe ?

– C’est un mec, voilà le problème, bougonne-t-elle en remplaçant son sweat correctement.

Sa franchise m’arrache un sourire, que je regrette immédiatement lorsqu’elle l’intercepte.

– Dodu est un mec aussi, lui fais-je remarquer.

– Je n’aime pas que vous l’appeliez comme ça. Et puis, Cédric, c’est pas pareil.

– Pourquoi ça ?

Un profond soupir s'échappe de sa poitrine. Elle arrive au bord de ses retranchements, et c'est exactement ce que je veux pour connaître enfin le fond du problème.

– Bruno harcèle Paula depuis qu'elle a commis l'erreur de finir dans son lit après une soirée un peu arrosée.

Mon hypothèse se confirme donc.

– C'est-à-dire ?

Son haussement de sourcil trahit une perplexité qui me donne l'impression d'être le dernier des abrutis.

– Finir dans son lit, vous voulez que je vous fasse un exposé sur le sujet ?

Hum... Ne me donne pas de telles idées, Petit Machin...

– Non. Je parlais de cette notion de harcèlement.

Sa manière de tordre ses lèvres dès qu'elle se sent acculée commence à sérieusement mettre à mal ma résistance.

– Il passe son temps à lui faire subir des remarques ou des gestes déplacés. Cette fois-ci, c'était une main aux fesses. Il n'en a rien à foutre d'elle, mais ce gros con ne supporte pas qu'elle ait regretté leur nuit d'égarement dès le lendemain.

– Je vois.

– Paula est bien trop timide et respectueuse pour se rebiffer, continue ma recrue comme si cette discussion la libérait enfin d'un poids trop lourd, alors elle encaisse sans rien oser dire. Et ça me met hors de moi.

– Votre hiérarchie est-elle au courant ?

– Paula refuse d'en parler. Elle dit craindre de perdre son job, mais je suis persuadée qu'il y a autre chose. Il la tient. Je ne sais pas comment, mais je trouverai.

Le regard rivé au sol, Petit Machin me semble particulièrement investie dans cette histoire, et son attitude aussi empathique que guerrière me touche là où justement, je devrais rester totalement imperméable. Il me faut écourter au plus vite cette discussion seuls au milieu des douches. Sauf que le travail n'est pas terminé, et que je me retrouve bon pour briquer avec elle. Hors de question de filer aux collègues de quoi déblatérer sur l'inefficacité de mon groupe.

– Bien, soufflé-je en essayant de reprendre mes esprits, on va devoir achever ce que tes potes et toi n'avez pas fini. Vous en étiez où, avant de vous foutre sur la gueule ?

– Lucile, et moi avons nettoyé les robinetteries. Paula et Cédric avaient commencé les portes, et l’autre a seulement passé son temps à mettre ma copine mal à l’aise, il n’en a pas ramé une. D’ailleurs, pourquoi c’est pas lui qui termine le boulot ?

– Ferme-la et frotte ces putains de murs. Moi aussi, j’avais autre chose à faire que rattraper vos conneries.

– Mais je suis pas d’accord ! Il n’a pas à s’en tirer comme ça ! s’emporte-t-elle en plaquant avec colère une main sur le mur, qui déclenche malencontreusement un bouton poussoir.

La douche démarre aussitôt, et le petit cri de surprise qu’elle laisse échapper tandis que l’eau s’abat sur sa natte désordonnée m’achève. Une envie de l’attraper pour la plaquer furieusement contre ce carrelage dégoulinant m’opprime. Putain, ces lèvres sont faites pour être mordues, léchées, aspirées entre les miennes...

– Mais comment ça s’éteint, ce bordel ?! vocifère-t-elle en se débattant vainement sous cette pluie venue de nulle part qui inonde déjà ses vêtements.

Indulgent face à son désespoir, je m’avance pour saisir sa taille fine d’un bras et la sortir de la trajectoire du pommeau. Rien qui ne puisse m’aider à résister à la tentation, surtout lorsque mon torse à l’affût perçoit les pointes de ses petits seins pressés contre lui.

Quelle merde !

L’eau ne martelant plus son visage, elle rouvre les yeux pour les plonger dans les miens. Un frisson inattendu remonte jusque dans mes épaules. Quelque chose se passe, ici et maintenant, dans ses veines comme dans les miennes. Un silence lourd et puissant s’établit l’espace de quelques secondes, durant lesquelles seul le bruit de l’eau claquant sur le carrelage retentit.

Relâche-là avant de merder !

Conscient du précipice qui nous attend si ce contact perdure, je m’écarte avant de me passer les mains sur le visage. Il ne s’agit pas seulement d’essuyer la tonne de flotte que je viens de recevoir, mais surtout de me remettre les esprits en ordre !

– Attrape le produit, lâché-je sans plus une once de douceur dans la voix.

Aussi sonnée que moi, Petit Machin s’exécute tandis que je saisis le balai brosse et commence à faire mousser tout ce qu’elle répand au sol.

Replongeant dans ma bulle de concentration, au sein de laquelle je refuse de laisser s'immiscer l'image de ces mèches trempées dévalant sa nuque atrocement appétente, je m'active avec acharnement.

– Le tuyau, ordonné-je une fois l'intégralité des sols frottés.

Penaude, et pour une fois particulièrement silencieuse, elle s'empare de la poignée pendant que je me dirige vers la vanne à ouvrir.

Rincer, racler, et quitter ces douches de malheur.

C'est tout ce qu'on a à faire.

C'est pourtant exactement l'option qui s'écroule lorsque la puissance du jet lui arrache la poignée des mains. Tel un serpent hors de contrôle, le tuyau se tortille dans tous les sens, crachant son geyser dans l'intégralité de la pièce sans aucune possibilité de le récupérer.

– Putain mais que j'en ai marre, de votre légion à la noix ! braille-t-elle pendant que je me dépêche de retourner fermer le robinet.

Désormais aussi ruisselant qu'elle, je bloque un instant face à son petit corps enragé qui shoote dans une flaque pour exprimer son trop plein de colère. Puis, lorsque ses iris noisette croisent les miens, ses épaules s'affaissent.

– Désolée... bougonne-t-elle.

L'envie furieuse de me jeter sur cette bouche me dévore de l'intérieur.

Résiste, soldat !

– Vas t'en, soufflé-je en attrapant l'une des raclettes posées contre le mur.

Puis, tournant les talons pour ne plus subir l'assaut de ce désir qui pulse dans chacun de mes muscles, je m'attelle à la tâche. Ce connard et la merde dans laquelle il m'a fourré ne sont pas près de quitter ma mémoire. Demain, sur la piste Pécari, il va en chier.

Quelques secondes de silence s'installent, à l'issue desquelles je m'attends à entendre le bruit de ses pas qui s'éloignent. Mais au lieu de cela, sa silhouette me surprend lorsqu'elle s'avance finalement pour m'aider.

– Je t'ai dit de partir.

– Je ne suis pas une lâcheuse.

CHAPITRE 8 - Olivia -

Le lendemain matin

– Merci pour hier, murmure Paula tandis que nous nous habillons à la hâte après un nouveau réveil en fanfare.

Entre les courbatures dues à l'épreuve de la veille et ma colère après Bruno, ce n'est pas de la meilleure des humeurs que j'ai posé le premier pied au sol ce matin. Je suppose mes collègues peuvent le lire sur mon visage, à voir comme Lucile me fuit du regard et le ton particulièrement prudent que prend Paula pour m'adresser des excuses qui ne font que décupler mon amertume pour ce connard.

Non seulement, il a manqué de respect pour la énième fois à mon amie, mais l'ordure s'est en plus permis de s'en prendre physiquement à ce pauvre Cédric. Et alors, le pompon du pompon, à cause de ses conneries, j'ai fini ma journée en me tapant tout le boulot seule avec le sergent Sourire ! Non, vraiment, je ne suis pas prête à mettre de côté la haine que je voue à cet enfoiré.

– Arrête de me remercier, bougonné-je en faisant mon lit aussi soigneusement que mon exaspération me le permet. S'il recommence, j'éclaterai ses grosses narines avec un immense plaisir.

– Olivia... Je ne veux pas que tu t'attires d'ennuis à cause de moi.

Et voilà, exactement le discours que je ne supporte pas d'entendre de la part d'une femme qui endure ce genre de comportement à gerber.

– Paula, ça suffit ! tranché-je plus sèchement que je ne l'aurais voulu. Tu n'attires d'ennuis à personne, c'est lui qui fait chier tout le monde ! Et puis tu sais, au pire, il se passe quoi ? Ils vont me virer ? La légion, c'est pas ma vie, hein...

– Ça ne l'est pas, non, mais tu sais très bien que ce stage représente notre dernière chance. Si tu devais perdre ton travail par ma f...

– Si j’entends un « par ma faute », je te jure que je me fâche tout rouge, grondé-je en fronçant les sourcils.

– Plus rouge que maintenant ? sourit-elle pour tenter de désamorcer mon agacement.

– Recrues, garde à vous ! braille la voix du sergent Silva.

Surprises, mais pas tant que ça puisque nous commençons à avoir l’habitude de ce passage en revue dès l’aube, toute la chambrée se dresse sagement chacune devant son lit, pendant que le gradé vérifie draps et placards. Si, de notre côté, rien ne semble avoir été oublié, il n’en va apparemment pas de même dans le dortoir des hommes. La voix du sergent Connor retentit jusqu’à nous, au son de remontrances s’enchaînant à un rythme soutenu. Je ne distingue pas exactement ce qu’il vocifère, ni contre qui, mais lorsque l’on nous accorde enfin le droit de quitter notre chambre pour rejoindre le couloir, je comprends d’un bref coup d’œil dans la pièce d’en face que Bruno déguste durement. Alors qu’il vient de permettre au reste des garçons de rallier notre rang pour aller prendre le petit-déjeuner, l’instructeur arrache ses draps d’un coup sec, puis renverse l’intégralité de son placard.

– À REFAIRE ! rugit le soldat avant de se poster droit devant lui, main dans le dos et regard fixe, comme s’il attendait une réaction précise.

J’aurais donné cher pour pouvoir assister à la suite, mais la file des recrues obéissantes m’emporte au petit pas hors du bâtiment à l’instant où l’on nous donne l’ordre de rejoindre la cantine.

Une heure plus tard, encore sur la digestion et composant chacun avec nos courbatures plus ou moins agressives, nous attendons par groupe nos instructeurs respectifs, Rangers aux pieds et sac à bordel sur le dos. Si j’ai bien compris, aujourd’hui nous prenons contact avec le fameux parcours du combattant de tout militaire qui se respecte. Donc, adieux les jolis ongles et les cheveux bien ordonnés, les filles et moi nous préparons mentalement à patauger dans la gadoue jusqu’au nez.

Après quelques minutes durant lesquelles je finis par réaliser que notre équipe est bien calme ce matin, l’explication s’impose à moi lorsque la mine défaite de Bruno apparaît au loin. Penaud comme un gamin sortant de punition, il marche derrière notre instructeur, dont la prestance l’écrase totalement. Je ne peux réprimer un sourire de satisfaction quand cet abruti

vient se positionner près de nous, le regard rivé au sol et les mains jointes devant lui.

– Bien, entame le sergent, c’est une grosse journée qui vous attend.

Grosse ? Il veut dire... plus grosse que les précédentes ?

– Aujourd’hui, vous allez découvrir la Piste Pécari. C’est un parcours que tout légionnaire doit savoir effectuer en moins de dix minutes, sans échec. Le programme est simple : ce matin, on vous montre les obstacles. Cet après-midi, vous devrez les enchaîner dans le temps imparti.

D’accord. En effet, dans les grandes lignes, tout ça semble simple. Mais quelque chose me dit qu’on est partis pour en chier, encore une fois.

– Nos trois groupes s’affrontent sur cette épreuve, reprend-t-il, vos temps seront additionnés et l’équipe la plus rapide gagnera.

L’envie de demander de quel genre de gain on parle me démange, mais, consciente que je vais avoir besoin de chacun de mes muscles déjà sacrément endoloris, je préfère m’abstenir et suis mes collègues jusqu’au car qui nous attend.

Après un nouveau trajet particulièrement tumultueux qui fait naître en moi l’idée d’un petit article sympathique sur l’état des routes guyanaises, nous débarquons en bordure de mangrove, sur une aire en terre battue au milieu de laquelle trône une minuscule estrade d’à peine un mètre carré, posée face à un petit cabanon surélevé.

– Apprentis légionnaires, vous vous trouvez sur l’un des sites d’entraînement les plus exigeants, proclame le capitaine Vitaiev de son accent russe. La première arme, c’est la résistance du corps humain. Parfois, c’est même la seule qui vous reste ! Alors, à vous de faire le point sur ce que vous valez, et de voir si vous sauriez attaquer ou fuir en toutes circonstances. Ce parcours est difficile parce qu’on est en pleine mangrove, et que la configuration change en fonction des marées. Ici, t’es emmerdé soit par l’eau, soit par la boue. Mais t’es un soldat ! Alors tu fermes ta gueule, et t’avances ! Gaffe aux serpents et aux scorpions. À
DISPOSITION DES INSTRUCTEURS !

Génial, ce type a vraiment le don de savoir parler aux gens, c’est fou. J’en viendrais presque à croire qu’il s’agit d’ailleurs d’un critère de sélection, vu la manière dont le sergent nous fait signe de le suivre jusqu’au premier obstacle.

Bon, le constat est sans appel, pour nous ce sera surtout l'eau... Face à nos mines déconfites, une dizaine de rondins verticaux dépassent d'un gué dans lequel je n'ai aucune envie d'aller me tremper les miches, tant l'eau y semble sale. De l'autre côté, une plateforme en bois attend les plus doués pour passer à la suite. En grande forme, les deux autres groupes avancent devant nous pour tenter leur chance. Si certains parviennent du premier coup à atteindre le plancher sans finir à la flotte, ce n'est pas le cas de tout le monde. Concentrée, je note que les deux problèmes les plus récurrents sont le poids du sac qui change notre centre de gravité, et les semelles glissantes après la première chute.

Lorsque vient notre tour, le sergent tourne vers nous un regard médusé. Je suppose qu'il s'attend déjà à subir une défaite cuisante, et que l'idée de devoir payer le coup du perdant à ses potes gradés ce soir ne le réjouit pas plus que ça.

– Maigrichon, montre-nous tes talents, lance-t-il avec humeur.

Encaissant cette provocation sans rechigner, Bruno remonte son sac sur ses épaules et se place sur l'estrade de départ. Puis, après une profonde expiration, il se lance. Nous l'observons avec attention passer d'un rondin à l'autre sans s'arrêter, et à mon grand désespoir, il atteint la plateforme du premier coup. Toujours aussi humble, cette raclure pousse un cri de satisfaction en frappant dans ses mains, comme s'il venait de battre un haltérophile au bras de fer.

Je hais ce mec.

– À toi, Dodu.

Le clin d'œil que je reçois lorsque je tourne vers le sergent un regard noir me confirme que, non seulement, il continuera à appeler Cédric de cette façon, mais en plus, il le fait maintenant juste pour m'emmerder.

N'empêche que son clin d'œil est à tomber...

STOP !

La première chute de mon ami me ramène à la réalité. Peinant à se redresser dans l'eau à cause du poids de son sac, ce dernier rejoint laborieusement le point de départ sous les ricanements à peines contenus de Bruno.

– Allez Cédric, clamé-je pour l'encourager, tu vas y arriver !

Dans une seconde tentative, ses semelles glissantes atteignent difficilement le troisième rondin, mais, déstabilisé par le poids de son

bagage, il bascule une nouvelle fois.

– Concentre-toi, le conseille notre guide d'une voix étonnamment calme comparée à ce qu'il nous a montré jusqu'ici.

Troisième essai pour mon pauvre collègue, qui se solde malheureusement par un résultat identique. Quelle que soit la manière dont Cédric s'y prend, ses efforts ne lui permettent pas de rallier ce foutu quatrième rondin. Alors qu'il remonte sur le plancher déjà trempé par les allées et venues de tous les participants ayant échoué, le sergent s'approche de lui.

– Cesse de vouloir te rééquilibrer à chaque piquet, suggère ce dernier en l'aidant à replacer son sac correctement. Enchaîne-les sans t'arrêter. Dès que tu romps le rythme, tu casses le mouvement en avant et tu donnes du poids à ton chargement vers l'arrière. Si l'autre con y est arrivé, tu peux le faire aussi.

Étonné, comme moi, de cette nouvelle manière de s'adresser à nous, Cédric lève dans le regard de l'instructeur des yeux aussi ébahis que reconnaissants. Puis, prenant une profonde inspiration pour se donner du courage, il saisit ses bretelles à deux mains avant de s'élancer d'un seul coup. Animé d'une puissante envie de réussir, notre ami applique les conseils du soldat et, enchaînant les rondins sans réfléchir, rallie enfin la berge opposée sous nos piailllements de joie. Cette prise de confiance est particulièrement puissante, je pourrais presque même la qualifier d'inspirante.

– C'est ton tour, Brunette.

Revigorée par la réussite de Cédric, Lucile se place au départ et tente sa chance dans la même dynamique que lui. Malheureusement, un appui mal négocié sur le cinquième rondin l'envoie directement au fond de cette flaque immonde. Pourtant, prise d'une détermination que je ne lui connaissais pas encore, elle ne se laisse pas abattre et vient se replacer pour son deuxième essai. Cette fois-ci, un rythme légèrement plus lent mais tout aussi régulier la mène jusqu'au point d'arrivée, où Cédric l'accueille avec une fierté non dissimulée.

– Blondie, c'est ton tour.

Comme aucune réponse ne vient, je me tourne et découvre Paula dans mon dos, totalement prise de panique. Le regard fixé sur cette eau qui la terrorise, mon amie peine à maîtriser sa respiration et se contente de hocher la tête négativement.

– Je... Je ne pourrai pas...

Touchée par son désespoir, culpabilisant surtout de ne pas y avoir pensé avant de la laisser être une nouvelle fois submergée par sa phobie, je pose une main sur son épaule tremblante.

– Tu vas y arriver ma belle, tenté-je de la rassurer.

– Non... je... j'ai trop peur...

– Paula, je te jure que ça va aller.

– Si je tombe...

– Si tu tombes, tu auras pieds. Regarde, Lucile et Cédric sont tombés, et tout va très bien. Tu ne risques rien.

Si sa négation du menton continue de s'accentuer, mon amie concède tout de même à marcher prudemment les quelques pas qui la rapprochent du bord tandis que je l'accompagne en la soutenant par le bras. Je peux ressentir toute la tension qui la traverse, et cela me fend le cœur. Je voudrais pouvoir l'aider à vaincre cette anxiété qui la terrasse, mais un profond sentiment d'impuissance m'étrangle.

– C'est rien Blondie, intervient le sergent. La peur, c'est ce qui te permet de ne pas mourir. Accepte-la, mais domine-la.

– Je... Je n'en suis pas capable...

– Crois-moi, si tu avais une armée au cul en train de te tirer dessus, tu volerais au-dessus de ces rondins comme personne.

– Hey, m'agacé-je, c'est quoi votre but ? Lui coller encore plus la trouille ?

– Non, me coupe Paula en se recentrant d'une remontée d'épaules, il a raison. Je dois le faire.

Puis, contre toute attente, le sergent entre dans l'eau pour se positionner à mi-parcours. Ma perception de cet homme change à mesure que je le vois se mettre à la portée de mes collègues et des difficultés qu'ils rencontrent. Pas certaine que ça dure, mais là, tout de suite, son attitude me touche.

– Allez Blondie, c'est maintenant.

Revigorée par cet ultime encouragement, Paula démarre sans plus attendre. Prise par la frénésie d'une témérité qu'elle ne se connaissait pas, mon amie passe chaque rondin sans s'arrêter, ponctuant chaque appui d'un « je vais y arriver ! »

– Bravo ma belle ! m'exclamé-je lorsqu'elle atteint les bras de Lucile dans un concert de cris de joie.

– Je l’ai fait ! Olivia, je l’ai fait !

– Tu l’as fait ! la félicité-je en prenant place à mon tour.

Toujours dans l’eau jusqu’à la ceinture, le sergent Connor se tourne dans ma direction pour me donner le signal. Si l’envie furieuse de tomber dans ses bras me surprend tandis que je m’apprête à prendre le départ, un léger et furtif mouvement d’épaules m’aide à chasser cette idée complètement stupide. Un échec dès le premier obstacle est purement hors de question, mais surtout, il va falloir que mon corps et mon cerveau intègrent bien que ce type n’a rien d’attirant, merde !

Malgré les caprices de mon centre de gravité et les surfaces rendues particulièrement glissantes par les chutes à répétitions de mes camarades, j’arrive à bon port du premier coup. J’en profite bien sûr pour adresser mon plus beau tirage de langue à Bruno, à qui je viens sans aucun doute de voler le meilleur temps.

Tout émus par nos prouesses personnelles, nous suivons notre guide jusqu’à l’obstacle suivant. Dès son apparition sous nos yeux, le visage de Paula blêmit. Devant nous, une fosse pleine d’eau. Boueuse, évidemment. Et, s’étendant jusqu’à plusieurs mètres au-dessus, une échelle en rondins.

– Pas compliqué, annonce le gradé, tu montes, pied fort en haut, tu sautes.

Ma main se saisit discrètement de celle de mon amie. Sa crispation m’inquiète, je sens que cette journée sera la pire de sa vie mais surtout, je ne sais pas comment l’aider.

Bien évidemment, Bruno passe le premier sans même se retourner, et une fois ressorti de là, ne s’occupe de rien si ce n’est vider ses Rangers pleines de flotte.

Pauvre naze.

Cédric et Lucile gagnent tous les deux en courage. Malgré l’appréhension que l’on peut encore lire dans leur attitude, ils trouvent au fond d’eux une combativité qui fait plaisir à voir. Quant à Paula, sans surprise, la terreur la bloque au sommet de l’échelle. Complètement paniquée, elle ne peut ni sauter, ni descendre. Malgré nos encouragements et les conseils bienveillants du sergent, mon amie bascule en pleine crise d’angoisse et c’en est trop pour moi. Bien décidée à ne pas la laisser affronter cette épreuve seule, je m’élance pour la rejoindre en haut de l’échelle.

– Petit Machin, qu’est-ce que tu fous ! Descends de là !

– Hors de question ! Elle a besoin de moi !

– Les règles sont les règles, gronde-t-il en approchant pour tenter de saisir ma cheville, qu’il rate de peu.

– Je m’en cogne, de vos règles ! riposté-je en grim pant aussi vite que possible, je ferai le nombre de pompes qu’il faudra, je ferai la poule tant que vous voudrez, mais je ne vais pas laisser ma copine là-haut pendant des heures !

Une fois arrivée jusqu’à elle, je m’installe correctement pour ne pas tomber plus tôt que prévu et tente de capter son attention.

– Paula ?

– Tu... tu es folle... me réprimande-t-elle, tremblante de peur.

– Oui, ben c’est pas un scoop.

– Il va te faire payer ça, et ce sera ma faute...

– J’assume, ma chérie. Ne t’occupe pas de lui, ni de moi. Maintenant tu n’es plus seule et c’est tout ce qui compte. On y va ensemble ?

– J’ai tellement peur...

– Je sais. Mais tu es plus forte que tout ça. Rappelle-toi ce que tu m’as dit dans la chambre, c’est exactement ce que tu voulais trouver ici, non ?

– Oui... mais là, c’est...

Un coup d’œil en direction de la fosse fait dangereusement vaciller sa silhouette tremblante. Je la soutiens fermement de mes deux mains, espérant que les muscles de mes cuisses restent encore suffisamment puissants pour me maintenir sur cette foutue poutre.

– Tu as raison, abdique-t-elle solennellement en redressant ses épaules, je dois y arriver.

Sa main saisit fermement la mienne, tandis que ses pieds reprennent place dans le bon sens.

– Regarde loin, lui-soufflé-je en me positionnant à ses côtés, tu peux faire ça les doigts dans le nez.

Paula acquiesce, puis, après un décompte en chœur pour l’aider à ne plus reculer, nous nous élançons ensemble.

Bordel de merde, ce que cette eau est répugnante !

Les doigts de mon amie toujours accrochés aux miens, je sors la tête de cette flaque immonde et passe ma main libre sur mes yeux pour y voir quelque chose. Déjà dressée sur ses pieds, Paula gémit d’excitation tant elle n’en revient pas.

– Je l’ai fait ! Bon sang Olivia, je l’ai fait !

Débordante de reconnaissance, elle me tombe dans les bras.

– Oh merci, merci d’être cette amie géniale, jamais je n’aurais pu sauter sans toi !

– Vous comptez passer la journée dans votre baignoire ? nous interrompt le sergent, dont la bonne humeur vient de disparaître au même endroit que mon dernier brushing.

Immédiatement ramenées à la réalité de ce lieu rebutant, nous rejoignons les autres et acceptons volontiers leur aide pour nous hisser sur le plancher.

– On décidera plus tard entre les pompes ou la poule, gronde l’instructeur à mon oreille avant de reprendre la marche en direction du prochain obstacle.

Je m’en fous, Paula a sauté.

La matinée entière est consacrée à la découverte de ce parcours incroyablement épuisant, fait de rondins glissants, de cordes, de boue, de flotte, de chutes et de doutes. Pourtant, chacun parvient à trouver en lui le courage nécessaire pour surmonter ces épreuves. Alors, malgré la fatigue, l’horrible sensation de nos orteils macérant dans nos Rangers pleines d’eau, ou encore la pénibilité accentuée par nos treillis alourdis par la boue, le moral se regonfle et nous sommes fiers de nous. Même si nos mains sont abîmées, nos jambes douloureuses à force de nous cogner sans cesse, personne ne regrette finalement ces quelques heures éprouvantes. Bien sûr, Bruno continue de s’isoler et de prendre tout le monde de haut, mais à ce sujet, on s’est fait une raison depuis longtemps. Jamais ce type ne se remettra en question, point.

À l’heure du repas, on nous ordonne de récupérer nos sacs, déposés au point de regroupement juste après le passage des rondins. Une fois nos rations alimentaires récupérées à l’intérieur, le capitaine expose, armé de sa délicatesse habituelle, la manière dont nous devons prendre notre repas : sac sur le dos, assis par terre et en appui sur ce dernier. Déjeuner chronométré, puisque nous n’aurons que cinq minutes pour avaler cette merveilleuse collation.

Un bol de riz, lentilles et hachis de viande plus tard, je termine ma briquette de jus de fruits juste avant que le coup de sifflet ne retentisse. Si

personne ne vomit pendant le parcours de cet après-midi, on aura vraiment une chance folle...

– Recrues, rangez vos gamelles et reposez vos sacs ! hurle le russe.

Tout juste le temps d'exécuter son ordre avant de nous placer en file indienne devant le premier obstacle, et les groupes sont envoyés sur le parcours. Deux minutes entre chaque participant, chaque instructeur chaperonnant son bataillon de débutants. Je décide de me placer en dernière, juste après Paula, pour m'assurer de pouvoir lui venir en aide au besoin. Bruno est évidemment parti le premier, bien loin de ce genre d'attention, tandis que Cédric et Lucile constituent un binôme efficace.

Si les premières minutes se déroulent avec une fluidité me rendant particulièrement fière de mes amis, la fatigue grandit et les corps s'épuisent au fil des obstacles. Nos uniformes sont rendus atrocement lourds par cette boue dont l'odeur s'immisce jusque dans nos bouches, nos doigts fripés par l'humidité s'agrippent de moins en moins bien là où nous en aurions besoin, les chutes s'enchaînent et entament notre moral. À plusieurs reprises, je m'efforce de ralentir afin de laisser à Paula la marge qui lui est nécessaire pour appréhender les difficultés, ce qui n'échappe pas au sergent, dont les coups d'œil autoritaires me donneraient parfois même l'envie de faire demi-tour.

Mais, lorsqu'arrive l'impressionnante tyrolienne, les pleurs de panique de mon amie me déchirent les entrailles et je la rejoins sur la plateforme sans hésitation.

– Continue ta route, Petit Machin, ordonne notre instructeur tandis qu'il grimpe jusqu'à nous avec une aisance fascinante.

Puis, bricolant je ne sais quoi entre nos mousquetons de sécurité, il me place autoritairement devant Paula.

– Je ne vais pas la laiss...

– Tu ne la laisses pas, elle est avec moi. Maintenant, pour une fois dans ta vie, fais ce qu'on te dit.

Je ne sais si je le dois à cette façon de me parler comme si nous nous connaissions depuis toujours, ou bien à ce regard profond qu'il vient de lever dans mes yeux, mais, chose rare, je ne trouve rien à répondre.

– Vas-y Olivia, souffle l'unique personne susceptible de me tirer de ce blocage inattendu.

Reportant mon attention sur elle, je laisse l'indécision me submerger.

– Ça va aller ? ne puis-je m’empêcher de m’inquiéter.

– Oui, je... ça va passer, ne t’en fais pas. Termine ton épreuve, tu ne peux pas échouer à cause de moi.

– Paula !

Je déteste qu’elle se sente coupable de chacune de mes décisions, et elle le sait.

– Non, me coupe sa voix bien plus assurée qu’il y a quelques secondes, tu ne peux pas toujours te faire passer après tout le monde. Et puis en plus, tu es la seule capable de faire un meilleur temps que Bruno...

– On s’en fout, de Bruno, m’agacé-je, il est certainement déjà arrivé de toute façon.

– Bien, alors fais-le pour toi.

– Mais...

– Bon, assez discuté ! intervient le sergent en se redressant pour saisir mon bras et me remettre face au vide. Je me charge de ta copine. Toi, tu dégages avant que je ne te donne de l’élán.

Sentant la colère me monter au nez, je préfère m’élancer avant de lui laisser passer la barrière de mes lèvres.

– À vos ordres, Sergent-Chef Connard ! Euuhh, Connor !

Je peux sentir d’ici la tension fulminante qui le traverse tandis qu’il s’efforce de se concentrer sur le baudrier de Paula, et regrette un instant d’avoir osé l’inconcevable.

– Tu paieras ça cher, Petit Machin, se contente-t-il de déclarer d’une voix grave et prometteuse des pires sévices.

Jm’en fous, au moins c’est dit.

CHAPITRE 9 - Olivia -

– Tu es complètement folle, si tu avais vu sa tête ! pouffe Paula tandis que nous nous préparons pour la douche.

– Jamais je n’aurais osé, ajoute Lucile en mettant son uniforme dégoulinant à sécher là où elle le peut.

Stoïque, je noue ma serviette autour de mon buste avant d’essorer mes chaussettes au maximum.

– Ça fait déjà trois jours qu’il me pourrit la vie, alors un de plus...

– Il n’est pas si méchant, réfute Paula, il m’a énormément rassurée et j’ai fini par sauter, grâce à ses conseils ça m’a pris moins de temps que ce matin.

– Eh ben c’est cool s’il t’a à la bonne, grogné-je en me relevant afin de me tenir prête pour l’arrivée de nos tortionnaires.

– Arrête, moi je le trouve super patient avec toi. Je pense même qu’il t’aime bien.

– Fous-toi de ma gueule.

La cadence significative des Rangers de gradés nous annonce leur arrivée, et chacune se précipite en file indienne, impatiente de sentir l’eau chaude effacer toute trace de boue sur nos peaux flétries par l’humidité de la mangrove.

Ces enfoirés, eux, sont déjà tout beaux tout propres tandis que nous grelottons de fatigue sous nos simples serviettes de toilette. Dès le coup de sifflet, les deux colonnes hommes et femmes investissent le couloir des dortoirs puis rejoignent au petit trot le bâtiment des douches.

– Petit Machin, tu passes en dernier, annonce le sergent Sourire dès que les premiers sont autorisés à entrer en cabine.

Et voilà, ça va encore être ta fête, Millard...

Les minutes s’enchaînent comme les coups de sifflet, et je rêve de l’instant où l’odeur du savon emplira enfin mes narines. Mais lorsque vient

finallement mon tour, l'instructeur me stoppe net d'un doigt contre mon sternum dénudé.

– Pour toi, aujourd'hui ce sera *une* minute, comme un vrai légionnaire.

Son timbre rauque fait vibrer mon épiderme aussi fort que ses mots attisent ma colère. Hors de question que je ressorte de cette douche aussi dégueulasse que j'y serais entrée !

– Hein ? Ah non, j'ai besoin de me laver les cheveux, là....

– Une minute, ou je viens te virer à coups de pieds au cul.

– Vous n'allez quand-même pas entrer alors que je serai à poil !

– Je peux tout faire.

Bien mon petit, si tu penses être le seul à savoir jouer...

Avançant d'un pas audacieux pour river mon regard au sien, je laisse un sourire provocateur tirer mes lèvres.

– Je serais curieuse de voir ça, tiens...

– UNE. MINUTE.

– FEMME. PROPRE. LAYER. CHEVEUX.

Puis, d'un lever de nez parfaitement hautain, je m'avance fièrement vers la cabine qui me tend les bras. Une fois à l'intérieur, mon assurance me quitte et je me précipite pour optimiser mon temps au maximum.

Immédiatement, la chaleur de l'eau me procure un réconfort que je peine à stopper pour prendre le flacon de gel douche mis à disposition et me frotter le corps entièrement avant de passer à mes cheveux pleins de boue séchée. Note à moi-même, prévoir un vrai shampoing dès mon retour à la maison. Une vraie douche aussi, d'ailleurs. Parfaitement consciente que je n'aurai jamais terminé en moins d'une minute, je me concentre sur cette satanée boue qui refuse de quitter mes mèches emmêlées, et très rapidement, deux premiers coups retentissent fermement contre la porte.

– Il te reste dix secondes, gronde le sergent avec autorité.

Bordel, et s'il ne blaguait pas ? Je suis loin de pouvoir rincer toute cette mousse en dix secondes, surtout que cet imbécile m'a fait sursauter et qu'une partie me brûle maintenant les yeux !

– Attendez, je... J'ai pas fini ! imploré-je avec bien moins d'assurance.

Paniquée, je laisse couler un maximum d'eau sur mon visage pour rincer mes paupières avant de me concentrer sur le reste. Mais alors qu'il m'est encore impossible d'ouvrir les yeux, un bruit sourd retentit et à la seconde même, un courant d'air s'engouffre dans la cabine.

– Qu’est-ce que...

Je n’ai ni le temps de comprendre, ni de protester, qu’un bras solide entoure ma taille et me soulève brusquement pour m’extraire de la trajectoire du jet. Mon dos heurte le carrelage mural, dont la différence de température me fait frémir. Ou bien est-ce ce souffle irrégulier si proche de mon front encore dégoulinant d’eau savonneuse...

– Je t’avais dit une minute, putain... lâche-t-il dans un râle presque bestial.

Ce timbre feulé à la limite de la perte de contrôle m’assure d’une chose : s’il voulait sa vengeance, c’est peut-être finalement moi qui tiens la mienne... Ici, nue contre son uniforme dans cette cabine exiguë, possible que je sois bien plus puissante que vulnérable.

C’est le moment de voir qui de nous deux est le plus borné.

– S’il vous plaît... murmuré-je en arrondissant volontairement la cambrure de mes reins pour aller provoquer son torse de ma poitrine, j’ai de la mousse plein les yeux...

Le silence ne fait que confirmer ma capacité à le déstabiliser, mais me donne aussi une autre indication : tout le monde a rejoint les dortoirs, nous sommes seuls ici. Après quelques secondes de réflexion, le bras qui encadrait encore ma taille contre ce mur froid me repousse légèrement sur le côté, tandis que la douche s’actionne de nouveau. Appréciant le retour de l’eau chaude sur ma peau, je frotte mon visage et ouvre les paupières avec appréhension. Sa stature imposante me happe immédiatement, à peu près autant que la noirceur de son regard. Je ne sais plus, à cet instant, s’il s’agit encore d’un jeu pour le faire flancher, ou bien si je désire réellement cet homme. Je ne connais rien de lui, rien de plus que les traits durs de son visage et son caractère de merde. Nous ne partageons rien de plus que ce besoin incessant de nous défier, seulement cette frontalité qui anime nos échanges depuis trois jours. Alors que je m’apprête à relancer le débit d’eau pour débarrasser la mousse du reste de mon corps, il saisit mon poignet fermement.

– Ça suffit, lâche son timbre rauque sans émotion.

– Il reste de la mousse... le provoqué-je à voix basse.

– Sors d’ici.

Bien, voyons donc si tu es plus fort que moi, soldat.

Avançant pour refermer la porte et saisir la serviette qui s’y trouvait pendue du côté intérieur, je lui tourne le dos en ne couvrant que ma poitrine, frôlant exagérément son uniforme de mes fesses nues.

– Arrête ça...

Un point.

– Arrêter quoi ? Je me sèche, c’est vous qui êtes dans ma cabine de douche.

– Mets cette serviette.

Deux points.

– Quand j’aurai terminé.

Brusquement, sa main agrippe ma chevelure et me fait virevolter face à lui. Son regard m’investit comme s’il avait le pouvoir de me dévorer ici, sa mâchoire vacille tandis que son torse se soulève en rythme avec ce souffle dont il perd visiblement le contrôle.

– N’allume pas un incendie que tu ne saurais éteindre, Petit Machin... grogne-t-il tout près de mes lèvres sans les toucher.

Trois points.

– Ce n’est pas moi qui ai enfoncé cette porte... murmuré-je en effleurant les siennes à mon tour.

Ses yeux parcourent mon visage, d’une intensité ondulant dangereusement jusqu’au fond de mon ventre. Je crois bien que l’envie qu’il m’embrasse est à présent bien plus forte que cette revanche idiote.

– À quoi tu joues... râle-t-il sans reculer d’un millimètre.

Sa main agrippe un peu plus fort mes cheveux trempés, verrouillant une domination sans équivoque lorsqu’il incline ma tête en arrière pour m’obliger à soutenir la puissance de son regard. Puis, sans que je ne m’y attende le moins du monde, ses doigts libres arrachent ma serviette d’un coup sec. Désormais complètement nue, coincée entre le carrelage et cette carrure toute en muscles contractés par un désir qu’il ne saurait cacher, je peine à maintenir la régularité de ma respiration. Et mes sens s’affolent de plus belle lorsque son bras passe lentement dans le creux de mes reins pour remonter dans mon dos frissonnant. Ses yeux ne quittent pas les miens, son attitude indéchiffrable ne fait que décupler mon attirance pour cette bouche que je découvre absolument parfaite, dessinée pour me satisfaire. Sa main relâche délicatement ma nuque, et je maintiens le contact visuel pour lui confirmer mes attentes. Pourtant, alors qu’il frôle mes lèvres des siennes

dans ce qui ressemble à un véritable appel langoureux, je sens ma serviette se déplier dans mon dos juste avant qu'il ne recule d'un pas pour la nouer fermement sur ma poitrine.

– File, Petit Machin.

Il ouvre la porte de la cabine dans un mouvement sec, sans aucune hésitation ni regret visible.

L'enfoiré !

Piquée au vif, blessée dans mon amour propre, je tourne les talons en me jurant d'effacer de ma mémoire toute trace de ce désir fugace et complètement aberrant.

– Mais où étais-tu passée ? demande Lucile lorsque je franchis la porte du dortoir avec fureur.

– Ce mec est un connard ! vociféré-je en attrapant mes vêtements secs pour les enfiler à la hâte.

Je veux rayer de mon esprit la moindre image de ces quelques minutes. Ne plus jamais penser au contact de ses doigts sur ma peau, à l'effet de son souffle contre mon visage, ni même entendre ce timbre rauque capable de faire palpiter mon rythme cardiaque malgré moi. Je ne veux plus jamais croiser sa route, voilà !

Mais j'ai beau me l'interdire de toutes mes forces, ma volonté est terrassée toute la nuit par son regard sombre et envoûtant, la sensation de ses doigts crochetés autour de ma nuque fébrile, et ce presque baiser qui n'aura jamais lieu.

Je n'ai quasiment pas dormi, et c'est d'une humeur massacrant que je suis le rang jusqu'au car qui nous mènera sur les lieux de l'épreuve du jour.

– Fais un effort, me souffle Paula en m'affublant d'un petit coup d'épaule amical.

Je n'émets qu'un grognement crispé pour seule réponse, jette mon sac au fond de l'immense coffre lorsque le sergent Dumont me l'ordonne, puis grimpe dans le véhicule à l'appel de mon surnom idiot. Affalée sur mon siège, le regard rivé sur l'extérieur, je laisse mon amie prendre place à mes côtés sans entrain ni hostilité. Je m'en fiche. Je me fiche de tout. Je voudrais seulement rentrer chez moi, là où il me reste peut-être encore un peu de dignité.

– Mais enfin qu’est-ce qui t’arrive ? s’inquiète ma collègue avec une sincérité qui me désarme.

Je suis incapable d’en vouloir à Paula, pour quelque raison que ce soit. Et de toute manière, dans le cas présent, elle ne le mérite absolument pas.

– Rien du tout, marmonné-je pour ne pas la laisser sans explication, juste un peu de fatigue.

– D’accord, mais on ne sait toujours pas pourquoi tu as mis autant de temps pour revenir des douches... note-t-elle, une pointe d’espièglerie dans la voix.

Tournant vers son visage angélique une mine complètement blasée, je réfléchis à cent à l’heure afin de trouver un bobard plausible.

– J’ai joué à la plus forte, et j’ai perdu, réponds-je sans plus de détail.

Après tout, c’est entièrement vrai.

– Tu as dépassé le temps ?

– T’as déjà essayé une douche intégrale en une minute, toi ?

– J’avoue que déjà en trois, c’était compliqué. Et puis, moi, j’ai les cheveux plus courts que les tiens. Et il t’a encore fait faire des trucs supers durs ?

– T’as tout compris, acquiescé-je pour clore ses investigations.

– RECRUES ! aboie le capitaine Vitaiev à l’avant du car une fois que tout le monde est monté à l’intérieur, nous partons pour l’épreuve d’orientation, qui durera trois jours !

Hein ? Bon sang, je redoute fortement ce que je vais entendre, et à voir comment les autres se tendent sur leur siège, je ne suis pas la seule.

– Ce sera aussi physique que mental. Parce qu’une fois que le corps atteint sa limite, c’est l’esprit qui prend le relais. Vos instructeurs vous donneront toutes les explications une fois arrivés, bonne chance à tous.

Punaise, pour que le slave nous souhaite bonne chance, c’est qu’on va en chier. Peut-être même encore plus que d’habitude.

Une heure plus tard, le car coupe son moteur en bordure de jungle, *pour changer*. On réveille ceux qui se sont endormis à grands coups de Rangers dans les sièges, *pour changer*. On nous jette nos sacs à la figure dès la descente des marches, *pour changer*. Et le sergent Connard affiche une tronche impassible quand on se regroupe devant lui, *pour ne surtout pas changer*.

– Le capitaine vous l’a dit, c’est une épreuve d’orientation. Le but est de retrouver une borne cachée quelque part dans ce merdier, annonce-t-il en dépliant une carte sous nos yeux. Chaque groupe devra chercher la sienne, et donc suivre un itinéraire différent, afin d’éviter que les uns se contentent d’imiter bêtement les autres.

Les plus dociles acquiescent, tandis que je me contente d’écouter en regardant mes pieds. Hors de question que je lève le nez, j’ai déjà dépensé bien assez d’énergie pour occulter ma connerie d’hier soir.

– Nous avons tous dans nos paquetages de quoi tenir ces trois jours. Rations de survie, hamac, nécessaire de secours, protections contre la pluie.

Bordel, il est en train de nous dire qu’on va dormir dehors en pleine jungle, là ? Cette fois, la stupeur m’oblige à relever les yeux pour m’assurer qu’il blague. Mais si j’en juge par la concentration avec laquelle il replie sa carte et la range en sachet étanche avant de replacer le tout dans son paquetage, ce con est loin de plaisanter.

– Recrues, sacs sur le dos ! ordonne sa voix grave pendant qu’il montre l’exemple.

Hissant mon barda sur mes épaules, je prends la mesure de cette nouvelle difficulté. Supporter ce poids durant trois jours sera particulièrement compliqué, et si on y ajoute l’effort, la complexité du terrain ou encore l’humidité ambiante, ces enfoirés ont prévu de nous achever.

Pour le moment, personne ne bronche et notre petite troupe se met en route. Comme à mon habitude, dès que nous entrons au cœur de la forêt et que le sentier se rétrécit, je me place en queue de peloton. Histoire de pouvoir encourager mes camarades quand ils en auront besoin, mais aussi pour me tenir la plus éloignée possible de Rambo.

Ma défaite cuisante de la veille me reste en travers de la gorge, d’ailleurs le simple fait d’imaginer qu’il n’ait qu’à fermer les yeux pour me voir dans mon plus simple appareil me rend dingue. Mais comment ai-je pu lui filer cette carte à jouer aussi facilement ?

Les deux premières heures défilent plutôt vite, probablement parce que je suis tellement occupée à me morigéner que je ne vois pas le temps passer. Mais lorsque tout le monde s’arrête pour une pause salutaire et que le timbre grave du sergent résonne au milieu de la végétation, la sensation de son uniforme contre ma peau vient chatouiller impunément l’intérieur de mes cuisses.

– Vous avez cinq minutes pour boire et souffler, annonce-t-il en ressortant son plan.

Puis, brandissant celui-ci en l’air, le soldat nous considère rapidement d’un œil solennel.

– Après ça, c’est vous qui prendrez la carte ! Vous allez me montrer vos talents de petits aventuriers.

– Eh ben on n’est pas dans la merde... maugréé-je à voix basse en laissant mon sac glisser à mes pieds.

– Un truc à dire, Petit Machin ? résonne cette voix profonde et sévère.

Hein ? Mais pourquoi faut-il toujours que je l’ouvre exactement quand tout le monde se tait ?

Alors que je hoche négativement la tête, espérant ne pas attirer encore plus son attention, son pas lourd et assuré se répercute jusque dans mon cœur. Comme si l’oxygène s’amenuisait à mesure de son approche, sa prestance m’écrase encore un peu plus à chaque mètre parcouru dans ma direction. J’ai beau garder mes yeux rivés au sol, une force incontrôlable m’oblige à les relever lorsque ses semelles apparaissent juste devant les miennes. Immédiatement saisie par la puissance de son regard ébène, je comprends à cet instant combien l’incendie dont il parlait sera difficile à éteindre. Tous mes réflexes m’abandonnent, terrassés par les hurlements de chacun de mes sens. Spectatrice impuissante de ma propre faiblesse, je laisse son aura dominatrice s’immiscer jusque dans mon âme.

Foutue, je suis foutue...

CHAPITRE 10 - Seth -

Pour la seconde fois en quelques heures, résister à l'appel de cette bouche insolente devient une véritable torture. Elle me rend dingue, chaque jour un peu plus, et l'épreuve à laquelle elle m'a soumis hier soir m'a entraîné au bord du précipice. Cette fille réalise-t-elle seulement le risque que représentait son petit jeu idiot ? A-t-elle la moindre idée de ce qui aurait pu lui arriver, face à un autre soldat ?

Si je parviens à résister encore, fermement campé devant son regard indomptable, impossible de m'empêcher de chercher à sonder les signaux que me renvoie son corps. Et en quelques secondes, ce dernier m'avoue tout. Tombée dans son propre piège, la jolie sauvageonne n'en mène pas large maintenant que je connais chacune de ses courbes les plus intimes.

– Préparez-vous à vous remettre en route ! ordonné-je pour contrer mon propre trouble.

Hors de question de lui donner l'occasion de comprendre l'effet qu'elle me fait malgré moi. Je vais terminer ce putain de stage, puis attendre mon prochain déploiement. Jusque-là, rien de très sorcier. Résister à une paire de fesses, j'ai quand-même enduré pire que ça.

– Tiens, lâché-je en collant la carte sur le torse de Maigrichon une fois revenu sur mes pas, puisque tu sembles te prendre pour un meneur, montre-nous tes talents.

Tout fier, il saisit le plan et l'analyse quelques secondes avant d'indiquer une direction. Chance pour nous, c'est la bonne. Cet abruti ne se montre peut-être pas le plus solidaire du groupe, mais au moins, il paraît détenir quelques notions d'orientation. Pourvu que ce ne soit pas juste un coup de pot, parce que sauf mise en danger, à partir de maintenant je ne suis plus censé intervenir s'ils se plantent.

Nous n'avançons pas trop mal durant le reste de la matinée, même si certains passages nous font perdre pas mal de temps. La densité de la

végétation, le sol rendu glissant par les pluies de la nuit dernière, et la fatigue accumulée par ces pauvres petits citadins en manque flagrant de condition physique, rien ne joue en notre faveur. Pourtant, je peux noter qu'ils ont à peu près tous gagné en courage et en volonté, principalement les trois qui en manquaient cruellement au départ. Nous nous accordons une brève pause pour manger, que j'écourte rapidement car je nous sais déjà bien en retard sur notre avancée.

L'après-midi se révèle bien plus compliqué, le temps virant rapidement en notre défaveur. Les averses s'enchaînent, les vêtements s'alourdissent, la boue colle aux semelles, le moral des troupes est en chute libre. Alors que nous venons de franchir un trou d'eau et remontons au milieu des fougères, un cri strident retentit à l'arrière. Tout le groupe stoppe net tandis que je reviens sur mes pas. Au sol, Blondie se tient la cheville en gémissant de douleur. Accroupie à ses côtés, Petit Machin tente de l'aider à se relever, sans grand succès.

– Laisse-la par terre, ordonné-je en posant mon sac avant de me pencher sur la blessée pour relever le bas de son pantalon.

– Ma cheville...

– Comment as-tu fait ?

– Je... Je ne sais pas, j'ai glissé, mon pied est parti sur le côté.

– Tu peux le bouger ?

Malgré une bonne grimace lorsqu'elle essaie, le mouvement ne semble pas poser de problème. La cheville ne présente aucun signe de traumatisme, même si je reste méfiant avec les déductions rapides.

– Bouge tes orteils un par un et dis-moi si ça déclenche quelque chose, continué-je.

Dans le silence d'une jungle seulement rythmée par le clapotis de la pluie sur les feuilles, je l'observe s'exécuter et attends sa réponse.

– Ça va, c'est... C'est seulement ma cheville qui me fait mal.

– Bien, à première vue, ça ne me semble pas bien grave. Tu penses pouvoir marcher ?

Elle acquiesce courageusement en tentant de se relever, immédiatement aidée par sa copine. Je lui offre un bras pour appui le temps de se stabiliser.

– Tu en es sûre ? demandé-je confirmation.

– Oui, je... Je vais essayer. Ça devrait aller...

– Bien. Mais si tu sens que ça se dégrade, n'attends pas pour le dire.

– Oui, Sergent-Chef.

– Venez tous ici, rappelé-je l'ensemble du groupe.

J'attrape le sac de Blondie pendant qu'ils approchent, et commence à en sortir son contenu.

– Chacun prend de quoi soulager le poids de ce paquetage, annoncé-je en leur distribuant le chargement de leur camarade.

– Quoi ? s'offusque Maigrichon.

Pourquoi une telle réaction de sa part ne m'étonne même pas ?

– Comment ça, quoi ? feins-je de ne pas comprendre.

– Pourquoi on devrait-on prendre ses affaires ? C'est déjà assez difficile comme ça, je ne vais pas alourdir mon sac parce que madame s'est cassé un ongle.

Je pourrais lui rentrer dedans sans aucune sommation, là, maintenant, et lui faire ravalier son arrogance avec grand plaisir. Mais je commence à voir clair dans le jeu de ce type. Il fait partie de ces gugusses persuadés de pouvoir te faire perdre pied quand ils le veulent et d'en tirer avantage.

– On t'a demandé ton avis, l'égoïste ? me contenté-je de répondre sans stopper la distribution.

– Elle simule, persiste-t-il, comme à chaque fois qu'elle ne veut pas faire quelque chose.

Reprenant quelques effets des mains des autres recrues, qui elles, remplissent leur bagage sans broncher, je les lui colle tous contre le torse. Avec moi, quand on joue, on perd.

– Tu vas exécuter les ordres, Maigrichon. Et puis surtout, tu vas fermer ta grande gueule si tu ne veux pas que je m'en occupe.

Puis, tournant les talons pour boucler mon propre chargement avec le reste des affaires, je jette un rapide coup d'œil à notre blessée. Malgré quelques grimaces, elle pose le pied et semble pouvoir se déplacer. Avec un peu de chance, cet allègement lui permettra de se remettre plus vite, et elle pourra reprendre une partie de son barda demain matin. Dans le cas contraire, je devrai la faire évacuer, autant pour son bien que pour permettre au groupe d'avancer. Les dents serrées, le grand débile enfle enfin son sac, mais son regard fixé sur les deux jeunes femmes encore à mes côtés ne me dit rien qui vaille.

– Pourtant, reprend-il alors que chacun se prépare, elle ne fait pas autant de manières quand elle a un coup dans le nez...

Avant que qui que ce soit n'ait le temps de réagir, une natte ébouriffée passe sous mes yeux à toute allure.

– Mais est-ce que tu vas finir par lui foutre la paix ?! hurle-t-elle en le heurtant à deux mains.

Stupéfait, la grande brêle qu'il est se laisse bousculer sans ménagement, tandis que Petit Machin crache sa colère contre lui.

– Tu nous les brises ! Paula te déteste, JE te déteste, TOUT LE MONDE te déteste ! Regarde-toi ! Tu ne penses qu'à toi, même ici, alors qu'on devrait trouver le moyen de se rassembler, tu fais tout pour foutre la merde ! Ferme-la, bordel, FERME-LAAAAA !!!

Au lieu de faire profil bas, ce con lui oppose un sourire en coin. J'ai tout juste le temps de saisir d'un bras la taille de notre petite furie avant qu'elle ne lui saute à la gorge. La rage s'empare d'elle à un point qui me laisse penser qu'autre chose se cache sous cette histoire. Quelque chose qui les concerne, eux, et non cette pauvre Paula. La manière dont ce type ricane pendant que je l'emporte à l'écart, cette attitude avec laquelle il la fixe du regard alors qu'elle explose littéralement contre mon bras, la fureur qui émane de la voix de ce petit bout de femme devenu complètement hystérique, tout m'indique qu'il manque un élément à la version qu'elle m'a donnée.

Pour le moment, l'urgence reste de la calmer avant qu'elle ne s'étrangle elle-même à force de hurler sans songer à reprendre sa respiration. Maintenant fermement son bassin contre le mien, je continue de reculer à travers la végétation pour faire disparaître ce connard de son champ de vision. Puis, une fois suffisamment loin du groupe, j'appose ma main libre sur ses cheveux.

– Chuuut... tenté-je de la calmer.

– Non, laissez-moi ! Posez-moi, je veux en finir avec ce connard !

Glissant mes doigts contre sa bouche pour stopper son flot de paroles enragées, je me penche près de sa tempe contractée.

– Ça suffit, Olivia.

Son prénom murmuré entre mes lèvres semble la surprendre autant que moi, puisqu'elle s'arrête net. Instantanément, ses muscles se relâchent légèrement et je m'autorise à desserrer ma prise. Mais aussitôt, ce contact de son dos contre mon torse, mêlé à ce silence soudain, me ramènent à l'épreuve d'hier soir. Sa respiration soulève contre mon bras cette poitrine

qui hante encore mes pensées, l'odeur de ses cheveux vient emplir mes poumons, et, attiré par une force sur laquelle je n'ai aucun contrôle, mon regard descend sur sa nuque comme un vampire lorgnerait sa proie.

Relâche-la !

Mais je ne peux pas. Bien que je lui en envoie l'ordre silencieux, mon coude refuse de se déplier pour la laisser creuser l'écart qui brisera cet instant. Seuls mes doigts acceptent de glisser lentement sur ces lèvres charnues, mémorisant contre mon gré leurs courbes pulpeuses. Alors que des reproches semblent fuser de l'autre côté de la barrière végétale qui nous sépare du groupe, plus aucun son ne retentit du notre. Rien d'autre que nos respirations saccadées, seulement cette pluie nous rappelant le clapotis de la douche sur le carrelage.

Reprends le contrôle... Maintenant.

Fermant les yeux pour éterniser ma dernière prise d'air, je pose mes mains sur ses hanches pour la repousser légèrement. Ni trop fort, ni trop loin.

– Si tu es calmée, tu peux repartir.

Ma voix troublée ne lui échappe pas, je le sais parfaitement. Mais elle a également conscience de ma lucidité sur son propre ressenti. Cette fille lutte aussi fort que moi contre une attirance que nous refusons autant l'un que l'autre. Priant pour qu'elle ne se retourne pas tant que sa bouche se trouve à portée de la mienne, je me contente de la regarder acquiescer timidement, puis s'éloigner lentement pour rejoindre les autres. Je ne la suis pas.

Il me faut quelques secondes pour me remettre les idées en place, me reconnecter à moi-même et à mes objectifs. En plein questionnement sur ce qu'il m'arrive depuis que ce regard noisette est entré dans les parages, je retire mon béret vert pour l'observer un instant.

À quoi tu joues, Seth Connor ?

Je ferme les yeux pour m'obliger à remplacer la vision de son corps nu par les images de toutes les horreurs que j'ai pu voir en opération.

Voilà, pourquoi je suis ici.

Je n'ai qu'un but : la paix.

Qu'une famille : la légion.

Le code d'honneur du légionnaire résonne dans ma tête tandis que je replace mon couvre-chef avec fierté. Puis, pour finir de me préparer

mentalement à la suite de cette épreuve, j'en récite les deux derniers articles à voix haute.

– La mission est sacrée, tu l'exécutes jusqu'au bout et, s'il le faut, en opérations, au péril de ta vie. Au combat, tu agis sans passion et sans haine, tu respectes les ennemis vaincus, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes.

Un salut militaire pour mes frères tombés, et je me mets en route.

Le reste de l'après-midi se déroule dans le calme. J'oblige Maigrichon à rester en tête et Petit Machin en fin de file, afin d'éviter qu'ils ne s'entretuent avant le retour à leur petite vie bien rangée. La stupéfaction qui se lit sur les visages défaits lorsque je donne l'ordre d'installer le campement pour la nuit me réconcilie avec cette mission débile. Pauvres petits provinciaux, obligés de dormir sans toit ni murs... Réduits à manger une ration militaire et à se laver dans une crrique d'eau fraîche. Comme la vie est dure, pour eux.

La seule à ne pas gémir, ne pas broncher, est celle qui reste concentrée sur sa colère toujours aussi grande envers son collègue. Aux petits soins pour son amie, je l'observe installer la bâche de cette dernière, puis son hamac avec une conscience touchante.

– Blondie, comment va ta cheville ? demandé-je en venant sécuriser les nœuds d'accroche réalisés par sa copine.

Visiblement, Petit Machin saurait se pendre, mais jamais naviguer...

– J'ai toujours mal, mais ça ne semble pas empirer.

– Bien. Pas de gonflement ?

– Non, Sergent-Chef.

– Laisse la nuit passer, mais demain, je te conseille de poser un bandage de maintien avant de reprendre la marche. Tu as tout le nécessaire dans ta trousse de secours.

Son visage fatigué acquiesce sagement, et je continue ma vérification des systèmes de fixation de chaque hamac. Seul celui du grand crétin est accroché correctement, j'avoue que ça m'emmerde plus que la normale. S'il avait fait le moindre nœud bancal, je l'aurais probablement laissé prendre le risque de se casser la gueule en pleine nuit.

– Vous irez vous laver deux par deux, déclaré-je une fois le campement installé. Seulement au bord de l'eau. Celui qui aura la bonne idée d'aller

tenter une brasse et qui se retrouvera emporté par le courant, devra se démerder pour ne pas se noyer. Je n'irai pas le chercher.

– Dans le fleuve ?! s'inquiète Brunette.

Le regard que je lui adresse efface le moindre doute qui pouvait encore subsister dans leurs esprits de citadins perdus au milieu des bois.

– Dans un bras du fleuve, confirmé-je. Comment croyez-vous qu'on se débrouille, en opération ? Comment imaginez-vous que les militaires survivent pour sauver vos culs, pendant que vous dormez bien au chaud dans vos draps propres et douilletts ?

Les mentons se baissent, plus un son ne quitte leurs bouches confuses. C'était peut-être un peu violent, surtout pour cette petite qui donne ce qu'elle peut depuis le départ, mais mon indulgence a ses limites.

– Vos rations sont dans vos sacs, complété-je en radoucissant légèrement ma voix, je vous rappelle qu'elles sont numérotées. Ne prenez rien de plus que ce qui vous est attribué pour ce soir, et allez vous coucher. La nuit sera courte, on a du retard à rattraper.

– Mais... On ne va pas faire de feu pour se sécher un peu et manger chaud ? s'offusque Maigrichon.

– Si tu veux essayer d'allumer du bois mouillé, fais-toi plaisir. Dépense toute l'énergie que tu veux, tant que tu es opérationnel demain quand je viendrai retourner ton hamac, je me contrefous de la façon dont tu passeras ta soirée.

Sans un mot de plus, je tourne les talons et rejoins mon propre coin repos. J'ai la dalle, j'ai les nerfs et je vais encore devoir attendre qu'ils aillent tous faire trempette avant de pouvoir noyer ma frustration dans l'eau froide.

Putain de stage...

CHAPITRE 11 - Olivia -

Si ça, c'est pas la pire nuit de ma vie... J'ai eu froid, j'ai eu peur de tomber de ce foutu hamac un milliard de fois, et les fourmis se sont fait un malin plaisir à me rendre complètement folle malgré la moustiquaire intégrée.

– DEBOUT ! tonne la voix du sergent Connor.

Tandis que je m'extirpe de ma couchette de fortune, sa silhouette imposante déambulant entre les membres du groupe m'interpelle. Ce type est déjà en uniforme, bien coiffé de son béret vert, son équipement déjà rangé dans son sac déjà bouclé. On n'a rien entendu, ni absolument perçu aucun mouvement.

– Je décroche les bâches par-dessus vos têtes dans dix secondes, après, ce sera au tour de vos hamacs ! reprend-il pendant que les bras s'étirent paresseusement et que des grognements de flemme retentissent.

Dans toute l'intransigeance que ce soldat nous montre depuis le départ, quelque chose heurte mon esprit à cet instant. S'il se comporte de cette manière avec nous, c'est que, très certainement, il a appris de la même façon. Et à cette réflexion, une question me revient en boucle. Qu'est-ce qui peut bien pousser un homme à choisir ce genre de vie ?

Rangeant mes affaires dans mon sac, j'observe du coin de l'œil comment va Paula. Assise sur un tronc d'arbre mort, mon amie bande consciencieusement sa cheville. J'espère vraiment qu'elle n'a rien de grave, et que la suite de l'épreuve ne va pas aggraver sa blessure. Une fois l'intégralité de mon paquetage rassemblé, je m'apprête à aller l'aider, mais constate en relevant le nez que le sergent m'a devancée. Accroupi dos à moi, le pied de mon amie posé sur sa cuisse, il reprend le strapping depuis le départ.

Sans que je ne comprenne pourquoi, l'image de ses larges épaules s'affairant à prendre soin de Paula me pince le cœur. De ses doigts assurés,

le soldat exécute un pansement parfaitement ajusté, frôlant une peau qui n'est pas la mienne. C'est pourtant bien au fond de mon ventre que les frissons s'éveillent, c'est bien ma gorge qui s'opprime à l'idée qu'il puisse ressentir le même trouble auprès d'une autre.

Non mais Millard, t'es pas bien ?

Consciente que mon esprit divague complètement, je m'ébroue et commence à ramasser les effets de mon amie.

– Doit-on de nouveau se répartir le chargement ? demandé-je avec une timidité qui ne me ressemble pas.

– Blondie, te sens-tu capable de porter ton paquetage ? s'enquiert-il sans lever le nez de sa tâche.

– Oui, ça devrait aller.

– Tu as ta réponse, Petit Machin.

Pas un regard, pas la moindre émotion. J'ai dû rêver la réciprocité de ce désir qu'il m'a pourtant bien semblé ressentir par deux fois, dans ces bois lorsqu'il m'a ceinturée, comme dans les douches à l'instant où je l'ai outrageusement provoqué. En colère après moi-même de prêter attention à une chose dont je ne devrais absolument pas me soucier, je replie rageusement le hamac de ma collègue et le fourre dans son sac avec le reste de ses affaires.

La matinée est compliquée, le groupe avance mais Paula peine de plus en plus. Inquiète, je l'aide autant que je le peux en la soutenant sur les passages difficiles et en l'encourageant sans cesse. Durant la pause de midi, le sergent vient contrôler son état.

– Ça va aller ? la questionne-t-il en continuant de m'ignorer royalement.

– Oui, je... je veux continuer l'épreuve.

– Bien. Mais si tu ne suis plus, je te fais évacuer. Compris ?

– Compris.

Sans surprise, son état ne s'améliore pas au cours de l'après-midi. Très rapidement, la douleur devient insupportable et la marche trop compliquée. Le groupe nous distance de plus en plus, si bien que le sergent Connor doit multiplier les allers-retours entre eux et nous.

– Bon, tranche-t-il en nous rejoignant pour la énième fois alors que les autres ont disparu de notre champ de vision, on arrête les frais. Blondie, tu

t'assois ici, j'appelle l'équipe de secours pour te rapatrier à la caserne. Petit Machin, tu rejoins les autres, ils vont continuer en direction de la borne.

– Hors de question, refusé-je sans hésitation.

Son regard noir plonge dans le mien avec une intensité que je devrais certainement prendre très au sérieux, mais, quoi qu'il arrive, Paula reste plus importante. Bien plus que mes muscles qui souffriront sans nul doute de ce nouvel affront, ou que ma dignité lorsque je serai humiliée devant qui le voudra. Il peut me faire subir ce qu'il lui plaira, je n'abandonnerai pas ma meilleure amie au beau milieu d'une jungle hostile, même avec un soldat. *Surtout* avec un soldat.

Forte de cette décision, je ne cille pas lorsque sa mâchoire crispée approche au rythme de la contrariété que je viens de provoquer.

– Dépêche-toi avant de perdre leur trace pour de bon, m'ordonne son timbre guttural.

Soutenant son regard furieux, je fronce les sourcils pour confirmer ma détermination.

– Je reste avec elle.

Mes mots claquent dans l'air, déclenchant immédiatement son exaspération.

– Mais d'où sort cette tête de mule ?! vocifère-t-il dans un demi-tour nerveux, ses deux mains attrapant son béret pour le froisser de colère.

Puis, revenant sur moi comme un ouragan, il saisit mon visage à deux mains pour m'obliger à reculer à une vitesse que je ne maîtrise absolument pas.

– Tu vas faire ce que je t'ordonne, siffle-t-il entre ses dents serrées, et rejoindre le groupe pour terminer cette épreuve avec eux.

Complètement déséquilibrée, tant par sa force que par la consternation, je me laisse mener jusqu'à ce qu'un tronc d'arbre heurte mon dos. Ses yeux crachent une colère qui me transperce le cœur. Alors, pour la première fois depuis plus d'un an, je laisse les vannes s'ouvrir.

– NON ! hurlé-je sans chercher à contenir les larmes qui menacent de m'emporter dans ce torrent que je gardais pour moi précieusement. Je ne quitterai pas Paula, et je n'irai pas plus loin avec l'autre ordure ! C'est à cause de moi, tout ça ! Tout ce qu'elle vit, tout ce qu'il lui fait subir, c'est ma faute !

La stupéfaction remplace peu à peu la rage dans son regard, tandis que la mienne grandit encore.

– Quoi ? gémit la voix de Paula derrière-nous.

Continuant de m’adresser à lui comme à un filtre pouvant atténuer la douleur qui atteindra mon amie, je succombe aux sanglots qui m’étreignent la gorge.

– S’il s’en prend à elle, c’est pour se venger de moi... lâché-je dans un flot de mots quasiment incompréhensibles.

La vue brouillée par le chagrin qui emplit mes paupières, je peux sentir les doigts du sergent Connor desserrer leur prise sur mes joues sans pour autant les quitter, tandis que je continue mes aveux.

– C’était moi, qu’il voulait. C’est moi, qu’il a harcelée durant des mois. Mais je n’ai jamais cédé. Alors, il s’en est pris à Paula pour mieux m’atteindre... Ce soir-là, il m’a juré de me faire regretter. Je n’avais pas compris. Jusqu’au lendemain matin, je ne savais pas de quoi il parlait. Et puis, j’ai appris qu’il avait passé la nuit avec elle.

Les geignements de mon amie lorsqu’elle assimile ces informations me désarment, et je laisse mes jambes flancher sous le poids de mon corps.

– C’est moi, qu’il cherche à détruire à travers elle... m’étranglé-je dans un sanglot plus ravageur que les autres.

Laissant mon visage glisser lentement entre ses mains lorsque je m’affaisse contre l’arbre, le soldat sort un talkie-walkie de son treillis. Il l’approche de ses lèvres pincées, l’air grave et préoccupé.

– Sergent-Chef Connor. Équipe de secours demandée.

Paula me rejoint en boitant et se laisse tomber à mes côtés.

– Olivia... C’est pour cette raison que tu me protèges toujours contre lui ?

– Je te protégerais contre n’importe qui, affirmé-je en essuyant mes larmes d’un revers de manche, mais lui... Je refuse qu’il t’approche, je n’en peux plus de te voir souffrir à cause de moi...

– Mais enfin tu n’y es pour rien, tente-t-elle de me rassurer.

Mais ça ne suffira pas. Je sais très bien que si j’avais moi-même cédé aux avances de ce pourri, ou si j’avais au moins donné l’alerte sur son comportement à mon égard, Paula ne se serait jamais retrouvée dans cette situation. Et je sais aussi que tant que je me refuserai à lui, il continuera de la harceler. J’aurais mis un terme à tout ça depuis longtemps en allant le

dénoncer si Paula m'y avait autorisé, mais elle a toujours été catégorique à ce sujet.

– Qu'est-ce qu'il tient sur toi ? lâché-je dans un soupir épuisé.

Le regard interloqué qu'elle lève vers moi confirme ce que je supposais depuis un moment. Hésitante, Paula baisse les yeux sur ses mains nerveusement crochetées l'une à l'autre.

– Je... Je ne le savais pas sur le moment, mais il... Il a... Il a tout filmé.

Le bouillonnement de rage qui monte subitement en moi expulse de ma gorge un rugissement féroce, d'une puissance telle que toute la faune défile dans un bruissement significatif.

– L'ORDUUUUURE !!! JE VAIS ME LE FAIRE, JE JURE QUE JE VAIS L'ETRANGLER DE MES MAINS !

Dressée sur mes jambes en un éclair, je m'élance sans même prêter attention à Paula, à mon sac ou au sergent encore en conversation sur son talkie. Je vais trouver ce type et lui faire regretter d'être né !

Alors que mes jambes s'envolent sur le sentier, un bras puissant me ceinture pour stopper ma course.

– Ça suffit...

Cette voix grave murmurée à mon oreille réveille les tourments que j'ai pu ressentir dans cette cabine de douche, pressée contre le corps solide qui me maintient une nouvelle fois contre lui.

– Laissez-moi ! J'ai rien dit jusqu'à présent mais c'est terminé ! Je vais lui faire ravalier son sourire, ses remarques et ses mains au cul ! Lâchez-moi, bordel !

– Tu ne vas nulle part.

Incapable de forcer la barrière de ce biceps verrouillé sur ma poitrine, je finis par lâcher ma colère dans un demi-tour enragé. Plaquée contre son uniforme, mes poings martèlent son torse imposant dans un déchaînement incontrôlable, ma gorge enrouée pleurant ce désespoir d'avoir laissé ma meilleure amie tomber dans un trou béant.

– Mais pourquoi ! sangloté-je, pourquoi êtes-vous tous de gros porcs ? Hein ?

Levant mes yeux dans les siens comme si je pouvais y trouver une réponse, je continue de me débattre contre mes démons, coincée entre ces bras qui ne me lâchent pas.

– Olivia... tente d'intervenir Paula, gênée de me voir dépasser les bornes avec un gradé.

Mais les pleurs qui me ravagent de l'intérieur couvrent sa voix frêle. Incapable de retenir cette douleur lancinante que je garde en moi depuis que Bruno a jeté sa vengeance sur son innocence, je laisse mon corps exprimer toute sa souffrance. Si seulement j'avais parlé... Si j'avais mis notre hiérarchie au courant de son comportement, Paula n'aurait jamais subi ça. Mais je n'ai rien dit. Pas même à elle, qui méritait pourtant toute ma confiance.

– Paula... hoqueté-je contre la poitrine du sergent, si tu savais comme je suis désolée...

Sentant mes muscles faiblir maintenant que le chagrin évince la colère, ce dernier relâche lentement l'étau de ses bras autour de mon buste. Désarmée, Paula me rejoint en boitant et prend le relais en saisissant mon visage entre ses doigts tremblants.

– Olivia, pleure-t-elle à son tour, tu n'es pas responsable de ce qu'il a fait ! Tu es une victime au même titre que moi dans cette histoire, alors cesse de te culpabiliser.

D'un pas en arrière, le soldat nous laisse l'intimité dont nous avons besoin.

– Si j'avais su qu'il s'en prendrait à toi... m'effondré-je contre mon amie.

De ses mains sur mes cheveux, elle console ma peine comme la meilleure des alliées.

– Tu ne pouvais pas le savoir.

Sa voix pénètre mon cœur pour l'apaiser avec compassion. Comme un déclic, sa bonté réveille à nouveau mon instinct protecteur. Je vais la sortir de ce merdier. D'une manière ou d'une autre, je récupérerai cette foutue vidéo, et j'obligerai Bruno à se traîner à ses pieds pour implorer son pardon.

La voix du sergent répondant à son interlocuteur interrompt notre tête à tête, et je me ressaisis lorsqu'il approche une fois sa conversation terminée.

– L'équipe de secours sera sur le point d'extraction dans moins de dix minutes. On y va.

Puis, chargeant le sac de Paula sur son dos en plus du sien, il l'interroge du regard.

– Blondie, tu peux marcher encore un peu ?

– Si ce n’est pas trop loin, je devrais y arriver, acquiesce-t-elle.

– Bien. Alors en route. Petit Machin va t’aider.

Encore des arbres, des fougères, de la terre, de la boue et des racines.

Paula souffre, et je me sens aussi vidée physiquement qu’émotionnellement.

– Nous y sommes, déclare notre instructeur lorsque nous débouchons enfin sur un chemin carrossable.

– Et ils sont où, vos copains ? demandé-je en constatant le vide autour de nous.

Ma phrase à peine terminée, un lointain bruit de moteur nous parvient.

– Toujours aussi patiente... grogne le soldat tandis qu’il laisse glisser les sacs au sol.

En quelques dizaines de secondes, une Jeep s’arrête à notre niveau sans couper son moteur. Deux légionnaires en descendent pour récupérer Paula pendant que le conducteur reste au volant.

– Faites-moi un rapport dès que le médecin l’aura vue, ordonne Connor en leur confiant son paquetage.

– Bien, Sergent-Chef.

Je n’ai pas le temps de serrer mon amie dans mes bras ni même de lui glisser le moindre mot, puisqu’elle est déjà hissée à l’arrière du véhicule qui redémarre. Tout juste un signe de la main, un sourire s’éloignant dans le chaos des nids de poule survolés par la Jeep.

En un claquement de doigts, me voici seule ici, au milieu de rien, aux côtés de l’instructeur Sourire qui n’a jamais aussi bien porté son nom.

CHAPITRE 12 - Olivia -

– En route, lâche-t-il en reprenant son sac sur le dos.

Encore sous l'émotion de la scène qui vient de se jouer sous les yeux de cet homme que je connais à peine, j'enfile les bretelles de mon bagage et lui emboîte le pas. En silence, nous réinvestissons cette jungle qui détient maintenant le plus lourd secret de ma vie. L'allure est plus vive, le légionnaire avale les mètres par dizaines sans prendre la peine de se retourner plus que nécessaire.

– Accélère, Petit Machin, me lance-t-il tandis que je commence à faiblir.

– Je suis au max, grommelé-je, essoufflée.

– Où est ta condition physique ?

– Au même endroit que ma bonne humeur.

À grands coups de machette, le soldat dégage quelques branches pour nous frayer un passage.

– Retrouve-la, renchérit-il, on doit rattraper les autres avant la nuit.

– Je viens déjà de marcher un jour et demi, protesté-je sans accélérer, sans compter tout ce que vous nous avez fait subir avant. Alors ma condition physique, vous pouvez vous la...

Occupée à regarder mes semelles pour éviter le nombre incalculable de racines qui nous barrent la route, je suis étonnée de voir subitement le bout des siennes apparaître. Je stoppe net et lève le nez. Dressé face à moi tel un fauve estimant sa proie, l'homme me couve d'un regard bien plus menaçant que les autres fois.

– Ne commence pas ce petit jeu, persifle-t-il.

Écrasée par sa prestance, j'ose tout juste continuer de respirer. Puis, rompant le contact d'un demi-tour sur les talons, il reprend son avancée sans même se soucier de savoir si je le suis ou non.

Je n'ai aucune idée du nombre de kilomètres que nous parcourons ainsi, lui devant, moi loin derrière. Mes chaussures sont de plus en plus lourdes, je ne sens plus mes cuisses et mes épaules croulent sous le poids de ce sac trop gros pour moi. Ce doit être tellement dur pour Lucile, j'espère de tout cœur que les garçons l'aident. Pour Cédric, aucun doute sur la question. L'autre, en revanche...

À force de fixer mon attention seulement sur l'endroit où mes pieds se posent, je ne m'aperçois qu'au bout d'un certain temps que cet enfoiré de légionnaire m'a largement distancée. Je ne le vois plus, ne l'entends plus.

– Hey ! appelé-je en me hâtant au possible.

Aucune réponse. Seules les traces laissées par ses Rangers me guident à travers cette forêt dense et hostile. J'ai mal, j'ai faim, je suis morte de fatigue. Et comme ça ne suffisait pas, il fallait que *Rambo* m'abandonne sans même un remord.

– Sergent !

Rien de plus que le bruit de la nature qui s'affaire autour de moi, je commence à sérieusement baliser.

– Mais ce connard n'aurait quand-même pas osé me laisser toute seule dans sa putain de jungle ! vociféré-je.

Le silence qui s'impose en retour accentue mon inquiétude. Bon sang, s'il m'a vraiment abandonnée ici, que vais-je devenir ? Le sens de l'orientation et moi ne sommes absolument pas copains, je ne sais jamais de quel côté je suis arrivée dans une boutique lorsque j'en ressors, alors au cœur d'un tel environnement, me voilà foutue ! À cette idée, l'angoisse monte encore d'un cran. Mes muscles se crispent, ma gorge se serre, mes pensées se bousculent dans ma tête. Et s'il y avait des bêtes sauvages ? Des serpents, des mygales, scorpions ou je ne sais quoi d'autre ? Et si je me blessais à mon tour, comment retrouverais-je les autres ? Sentant la panique m'envahir, je cherche un moyen de me focaliser sur autre chose afin de calmer ma respiration. Une seule solution me vient à cet instant.

Après tout, puisque je suis seule, personne ne se moquera de moi.

– Dans la forêt lointaaiiiiine... entonné-je fébrilement en continuant de suivre la piste, on entend le... coucou...

Les branches hautes remuent au-dessus de ma tête, comme si la faune me suivait pas à pas. Le sentiment d'être traquée par je ne sais quoi m'opprime la poitrine.

– Du haaaaut... de son grand chêêne... Il réééépond au... hibou...

J'avance aussi vite que je le peux, portée par la frousse qui me remue les boyaux.

– Coucooou, hibou coucooou, hibou coucooou, hibou coucou...

Soudain, un tronçon plus gros que les autres me fait trébucher. Emportée en avant par le poids de mon sac, je m'étale face au sol, ce foutu paquetage passé par-dessus ma tête m'empêchant radicalement de bouger.

– AAAARRGGGHHHHH !!!!! m'étouffé-je le nez dans la terre.

Tandis que mes efforts pour me dégager restent vains, mon sac est soudainement happé vers le haut. Toujours accrochée à mes bretelles, je suis emportée avec lui par cette impulsion venue de nulle part et me retrouve sur mes pieds en un éclair. Un treillis apparaît sous mes yeux lorsque je me retourne. Laissant mon regard remonter lentement le long de cette silhouette athlétique et autoritaire, ma vulnérabilité disparaît dans les méandres de ces deux iris noirs.

– Mais vous étiez où ?! fulminé-je d'un geste du coude pour me dégager de sa poigne. Vous m'avez laissée toute seule, j'aurais pu me perdre !

– Tu es bien trop bruyante pour que je ne sache où tu te trouves, Petit Machin.

Connard.

– Ouais, c'est ça. Ben fallait bien, pour repousser les bestioles desquelles vous n'auriez pas pu me protéger !

– Elles ne risquent pas de t'approcher avec le boucan que tu fais, ça c'est sûr.

À tous les coups, ce con m'a entendue chanter. Super. Après m'avoir vue à poil et collé un vent du tonnerre, voilà qu'il connaît ma chanson de la peur... Ce mec va bientôt en savoir plus sur moi que ma propre mère, j'hallucine.

– Bon, et on fait quoi maintenant, *G.I. Joe* ?

Son œillade me calme immédiatement. Si je veux sortir de cette jungle vivante, va peut-être falloir que j'apprenne à tourner sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Surtout face à un légionnaire agacé.

– Rien du tout. On a pris trop de retard, la nuit va bientôt tomber. Nous dormirons ici.

– Hein ? m'étranglé-je. Mais, et les autres ?

– Ils feront comme nous.

– Tout seuls ?

– Tu as une solution au problème, Petit Machin ? demande-t-il en posant son sac pour inspecter brièvement les lieux.

– Non, et c’est sûrement pas à moi de la trouver, réfuté-je.

Hors de question d’abdiquer. De mes deux mains, je m’accroche aux bretelles de mon sac pour bien lui montrer que celui-ci ne quittera pas mes épaules avant d’avoir rejoint le groupe.

De sa machette aiguisée, le militaire nettoie une étroite parcelle avant d’étaler au sol les branchages les plus souples. Puis, récupérant dans son sac ce qu’il lui faut pour installer un campement de fortune, il me considère avec défi.

– Tu comptes dormir debout ?

– Je ne veux pas rester ici.

– Bien, alors va.

Tournant lentement la tête pour regarder autour de moi, je déglutis lourdement.

– Où ?

– Où tu veux, Petit Machin.

Sans égard pour l’incertitude qui m’envahit, le sergent continue son installation. En toute tranquillité, il déploie la bâche tirée de son paquetage au-dessus des branchages étalés, la fixe à plusieurs troncs à l’aide de mousquetons, et dépose ses affaires sous cet abri improvisé. Puis, toujours en silence, l’homme fixe solidement son hamac avant de reporter son attention sur moi.

– Alors ? Tu pars, ou tu restes ?

Consciente de n’avoir aucune carte à jouer sur ce coup-là, je jette mon sac au sol.

– J’en ai marre, de ce stage !

– Moi aussi. Installe ta bâche et ton hamac.

– Pourquoi une bâche ? Elle n’a servi à rien la nuit dernière.

– Le ciel n’était pas menaçant, la nuit dernière.

Levant le nez pour vérifier ses dires, je constate qu’à part des branches et des feuilles, on ne distingue absolument rien.

– Vous pouvez me dire où vous voyez le ciel, vous ?

– Je ne le vois pas. Je le sens.

– Ouais... Par contre, vous n'avez pas senti où était passé le reste du groupe... grommelé-je en me penchant pour attraper mon couchage.

– Tu vas pouvoir me provoquer autant que tu veux, Petit Machin. J'ai vu pire adversaire que toi.

L'idée que cet homme ait effectivement pris part à une ou plusieurs guerres en raison de son statut me ramène à l'insignifiance de mes préoccupations. Comment puis-je me plaindre ainsi, face à un homme prêt à donner sa vie pour les autres ?

– Je vais trouver une crique, reprend-il, tu ne bouges pas d'ici et tu finis d'installer ton coin. Compris ?

– Euh, une quoi ? questionné-je en me redressant vivement.

Sa serviette à la main, il se tient prêt à partir.

– Un cours d'eau. Pour me laver. Tu iras ensuite.

– Hein ? Ah non, je ne retourne pas dans une de ces rivières crasseuses.

– Toilette obligatoire, Petit Machin. Ça fait partie des règles, on n'y dérogera pas.

– Et pourquoi ça ? On va se refoutre dans la boue dès qu'on bougera d'ici, de toute manière.

– Pour éviter les infections ou les champignons, tout simplement. Quelle que soit la situation, l'hygiène reste une priorité pour tout soldat. Alors, que ça te plaise ou non, tu iras te laver ce soir.

Puis, sans me laisser le temps de réagir, le soldat disparaît au cœur de la végétation.

– C'est ça, ouais... marmonné-je en dépliant ma toile de couchage.

L'expérience d'hier soir avec les filles a été suffisamment convaincante pour que je ne recommence pas aujourd'hui. Entre la couleur de l'eau, sa température, le courant et la vase immonde dans laquelle on est obligés d'enfoncer nos pieds, je frissonne rien que d'y penser. Beurk. En plus, je ne vois pas trop en quoi cette flotte boueuse pourrait laver quoi que ce soit.

Avec application, je noue les cordes de mon hamac autour de deux arbres solides en essayant de me remémorer les rectifications opérées par le grand chef le dernier coup. Aucune envie de me vautrer en pleine nuit.

– C'est ton tour, me hèle cette voix grave quelques minutes plus tard, alors que je termine de ranger tout le bazar que j'avais sorti de mon sac pour y trouver des chaussettes sèches.

– Hors de question. Je dormirai dans ma crasse, elle me tiendra chaud.

– S’il faut que je te jette à la flotte moi-même, je le ferai. Il y a un ruisseau à cent mètres d’ici.

Me redressant pour tourner vers lui mon regard le plus intraitable, l’image qui se dessine sous mes yeux m’ôte toute faculté cognitive. Sorti de son passage dans les buissons, torse nu et treillis encore bas sur les hanches, le sergent avance vers notre campement, sa serviette dans une main et son tee-shirt sale dans l’autre. J’ai beau ouvrir la bouche, aucun son n’en sort. Bien évidemment, les vêtements que portent ces soldats ne laissent aucun mystère quant à leur musculature saillante, mais là...

– Tu as dix secondes pour faire ton choix, Petit Machin, déclare-t-il en récupérant un débardeur propre dans son sac.

– Mais cette eau est dégoûtante... supplié-je une fois ma voix retrouvée.

– Ah, ces précieux parisiens... Persuadés de n’être propres que s’ils se lavent dans de l’eau potable.

– Pardon ?

L’œillade noire qu’il tourne vers moi m’offre toutes les garanties d’une jetée à la flotte en règle si je ne file pas immédiatement vers sa crique.

Fait chier ! Et j’suis pas parisienne, merde !

Pas vraiment enchantée par la perspective d’être noyée par Monsieur Muscles, j’attrape ma serviette avec humeur et quitte les lieux d’un pas hâtif. Je vais y aller, au bord de sa rivière, je me trempouillerai les mains, m’humidifierai les cheveux pour donner le change, et puis voilà. Après tout, puisqu’on est au milieu de nulle part, qui le saura ?

Arrivée sur les berges glissantes, j’approche prudemment de cette eau qui, même si sa clarté inhabituelle m’étonne, m’écœure déjà. Avec précaution, j’avance pas à pas, là où mes chaussures semblent présenter le moins de risques de s’enfoncer. Puis, une fois à portée de bras d’un petit affluent timide, je m’accroupis pour tremper mes mains. Clairement, ce n’est pas de la baignade touristique que cet endroit pourrait vivre un jour... Comment fait ce type pour plonger là-dedans, sérieux ?

Toute à mes questions sans réponses, j’effectue une toilette rapide, mais surtout complètement survolée. Une fois mes cheveux brièvement mouillés dans le but d’imiter un vrai bain, je me redresse et tourne les talons. Mais, alors que je m’apprête à rejoindre des abords plus stables, le sol s’affaisse sous mes semelles. Déséquilibrée par ce soudain report de poids auquel

mon corps ne s'était absolument pas préparé, je cherche désespérément quelque chose à quoi me raccrocher. En vain.

– Bordel de...

Comme une réponse bien sentie à toutes les horreurs que j'ai pensées de lui, le ruisseau m'aspire sans aucune chance de lui échapper. Basculant à quatre pattes dans la vase, mon plongeon imprévu provoque un retour de vague qui m'arrive en pleine figure. Cet endroit aura ma peau ! Trempée, mais surtout pleine de boue, je me redresse tant bien que mal sur mes jambes incertaines. Le fond est bien trop meuble, et aussitôt debout, aussitôt de retour à la flotte, emportée par mon impérial postérieur. Génial ! Pour quelqu'un qui voulait rentrer sèche et faire semblant d'être mouillée, j'ai tout gagné !

L'œil perplexe du sergent lorsque je rejoins le campement termine de m'exaspérer.

– Une toilette, Petit Machin, c'est sans vêtements, relève-t-il d'un haussement de sourcil.

– Je suis au courant, grogné-je sans aucune envie d'entamer la moindre discussion sur le sujet.

– Il me semblait bien, oui.

Aucun doute, il fait allusion à mon numéro raté dans cette foutue cabine de douche.

– Je suis tombée ! aboyé-je en rejoignant mon paquetage pour y trouver quelque chose de sec à me mettre.

Mais je constate avec horreur que le sac étanche dans lequel j'avais rangé mes vêtements gadouilleux d'hier n'était pas fermé correctement, et que cette erreur a trempé l'intégralité de mes affaires !

– Super !

Emportée par la colère, je jette le tout loin de moi et me recroqueville au pied de mon hamac. L'humidité me donne déjà froid et des grelottements incontrôlables s'emparent de mon corps ruisselant.

– Ne reste pas dans tes vêtements mouillés, me recommande le sergent.

– Je n'ai plus que ça ! Des fringues imbibées de flotte et des pompes pleines de boue !

Un tee-shirt noir apparaît par-dessus mon épaule.

– Mets ça.

– Hors de question que je me trimballe en petite culotte devant vous.

– Tu as porté bien moins qu’une petite culotte sous mes yeux, il me semble.

Son timbre guttural s’immisce jusque dans mes veines, les réchauffant d’un courant électrique inattendu. Le souvenir de ses doigts sur mes hanches nues réveille chacun de mes sens, témoins d’un désir que je voudrais pouvoir effacer et ne plus jamais ressentir. Ruisselante, je saisis le vêtement en grommelant un merci tout juste audible, avant de m’écarter pour me changer. Une fois à l’abri derrière quelques arbustes bien fournis, je retire avec difficulté ces guenilles spongieuses qui me collent inlassablement à la peau, ne conservant que ladite culotte, qui, je l’espère, séchera rapidement.

De retour à notre bivouac qui n’en est d’ailleurs pas vraiment un, je me fais la plus discrète possible pour rejoindre mon hamac, puis m’y engouffre sans un mot. Occupé à étendre ses propres vêtements sur les branchages abrités par sa bâche, le légionnaire ne se préoccupe pas de moi. Et c’est tant mieux. Je suppose que, niveau malaisance, on se situe plutôt déjà bien, là.

– Tu sais où trouver ton repas si tu as faim, se contente-t-il de m’indiquer plusieurs dizaines de minutes plus tard.

– Je préférerais savoir comment rentrer chez moi, grommelé-je en retour.

Le ventre vide, les nerfs en pelote et la moiteur au corps, je mets un temps fou à trouver le sommeil. Ce que je trouve dingue, dans ce stage à la con, c’est qu’à chaque fois qu’on pense avoir touché le fond et ne pouvoir vivre pire, on se rend finalement compte que si, c’était possible.

Et l’hypothèse se confirme au beau milieu de la nuit, lorsqu’un violent orage m’arrache de la somnolence dans laquelle j’avais fini par sombrer. Sans me laisser le temps de réaliser, un véritable rideau de flotte s’abat sur mon pauvre hamac, me trempant à nouveau de la tête aux pieds. Le vacarme de cette violente averse sur les feuillages me permet à peine de distinguer la voix du sergent.

– Petit Machin ! Dépêche-toi de venir là-dessous !

J’aurais préféré avoir le loisir de l’envoyer sur les roses, mais dans l’immédiat, soyons lucide, je ne peux m’offrir ce luxe. Sautant de mon couchage inondé, je cours jusqu’à l’abri où le soldat m’attend, sa serviette dépliée entre les mains. La colère éteinte par le désespoir de me retrouver constamment mouillée, je m’enroule dedans avec coopération et reconnaissance.

– Merci...

– Retire tout ce qui n'est pas sec, préconise-t-il en se retournant pour fouiller dans son sac.

– Hein ? Mais... Je n'ai plus rien de sec...

Insensible à ma voix éraillée par la gêne, le légionnaire se redresse et plonge dans mes yeux épuisés, une couverture de survie à la main.

– Alors enlève tout.

Cette intonation rauque me harponne violemment. Est-il seulement conscient de ce désir qu'il fait naître inlassablement au creux de mon ventre ? Se joue-t-il sciemment de ces sensations que je maîtrise de moins en moins ? D'ailleurs, est-il sérieux quand il me propose de me déshabiller, ou bien serait-ce seulement un test destiné à éprouver mes capacités de discernement ?

Et où en es-tu, de ce discernement, Olivia Millard ?

– Vous blaguez, hein ? tenté-je timidement.

Le torse moulé dans son débardeur parfaitement sec, puisque lui, a probablement senti l'orage avant même qu'il n'arrive, le sergent Connor marche les deux pas qui nous séparent. Puis, sans me quitter des yeux ni prononcer le moindre mot, il cale entre ses dents la couverture encore dans son sac, avant de crocheter le bas de mon – ou plutôt de *son* – tee-shirt trempé de ses doigts assurés. Le frisson qui me parcourt l'échine lorsqu'il relève le tissu m'empêche de réagir. Pantelante, absorbée par les ténèbres de ses prunelles sombres, je le laisse mettre mon corps à nu comme s'il lui appartenait déjà. Mais à aucun moment, le soldat ne rompt notre contact visuel pour considérer ma poitrine tremblante. Jetant le vêtement à mes pieds, il déchire l'emballage et déplie la couverture par-dessus mes épaules, avant de s'écarter d'un pas hésitant.

– J'ai trouvé un peu de bois sec avant la nuit, lâche-t-il en relevant sa veste sous laquelle, effectivement, isolées du sol sur des coupes de branchages, quelques fines bûchettes sont entassées.

– Mais... Ça ne craint rien, sous la bâche ? m'inquiété-je.

– Le feu ne sera pas bien gros, et ne tiendra pas très longtemps. Mais ce devrait être suffisant pour au moins te réchauffer un peu. Entre les efforts physiques et la fatigue, même s'il fait lourd, cette humidité n'est pas ta meilleure alliée.

– Bien, acquiescé-je, je vous fais confiance, vous savez tout ça mieux que moi...

– Ouh là, sourit-il en haussant un sourcil, est-ce que je rêve ou tu viens de poser les armes, Petit Machin ?

– Dites, on ne pourrait pas laisser tomber ce surnom à la con ?

– Hum... C'était trop beau pour être vrai.

D'un coup d'allume-feu, les quelques brindilles qu'il a placées en tas s'embrasent lentement. Avec une habileté qui ne laisse aucun doute sur son expérience en matière de survie, le sergent alimente patiemment le foyer au cœur duquel montent les premières flammes. Malgré la pluie qui s'abat encore sur la bâche fermement tendue au-dessus de nos têtes, une douce chaleur se propage progressivement autour du tison.

– Allonge-toi au plus près du feu, suggère l'homme en prenant place de son côté, le peu de bois qu'on a ne nous laissera pas beaucoup de temps.

– Ouais, enfin si vous permettez, pas trop près non plus. Avec la chance que j'ai, la couverture va cramer et je vais me retrouver à poil.

– Eh bien, cette fois, il te restera au moins ta culotte.

Sa voix claque dans l'air, me ramenant une nouvelle fois à cet écart dont je me mordrai les doigts jusqu'à la fin de ce stage idiot. Mais qu'est-ce qui m'a pris de faire une telle connerie, bon sang ?

– C'est bon, on peut passer à autre chose ? suggéré-je sèchement.

– On peut, concède-t-il. Tu noteras simplement que non, nous ne sommes pas tous de gros porcs.

Embarrassée de passer d'un moment gênant à un autre, je tords les lèvres avec contrariété.

– J'ai dit ça sur la colère. Je ne voulais pas spécialement vous mettre dans le lot, d'autant plus que je ne vous connais même pas. Désolée si vous vous êtes senti visé.

– Ce n'est pas le cas.

De la pointe d'une branche, il remue le brasier pour y laisser entrer l'oxygène.

– Pourquoi n'as-tu parlé à personne de ce que te faisait endurer ce type ?

– C'était sa parole contre la mienne. Et croyez-moi, je ne pèse pas bien lourd sur ce point.

La lueur des flammes caressant les traits durs de son visage parvient tout juste à en atténuer la crispation. Quelque chose dans cette histoire le

dérange.

– Tu es loin d’être faible, Petit Machin. Tu as le cran qu’il faut pour terrasser n’importe qui.

– Vous ne savez pas ce que c’est... Ce qu’on ressent, quand on a l’impression d’être prisonnière de ces gestes, de ces mots vulgaires, de cette inquisition incessante. Vous ne savez pas ce qu’on éprouve quand personne ne voit, quand tout ça semble normal, voire même drôle pour certains. La frontière est si mince entre ce qui est correct et ce qui ne l’est pas, que lorsqu’on la trouve, il est déjà trop tard. On a déjà cédé bien trop de terrain à l’autre, et on ne se sent plus légitime pour donner l’alerte. Comment l’accuser de m’avoir frôlé volontairement la poitrine, lorsque je l’ai laissé, ne serait-ce qu’une seule fois, me caresser la joue ? À quel moment réaliser que les choses vont trop loin ?

– Ne te justifie pas. Tu n’as pas à le faire.

– Bien sûr que si. Vous l’avez dit, j’aurais dû parler.

– Non. Je t’ai demandé pourquoi tu ne l’avais pas fait.

– Dites-vous bien qu’un pervers s’arrange toujours pour museler sa proie avant de la tourmenter. Il n’y a rien de frontal, avec un type comme lui.

Un silence lourd écrase ma dernière phrase. Le regard dur, les gestes secs et la mâchoire crispée, mon interlocuteur plonge dans un mutisme presque inquiétant.

– Et vous, tenté-je de briser la glace, pourquoi la légion ?

À en juger par la manière dont il plonge ses deux iris sombres au fond des miens malgré les flammes qui nous séparent, ma question le surprend.

– D’où venez-vous ? enchaîné-je plus doucement.

– De nulle part, Petit Machin. Un légionnaire n’a pas d’histoire. Pas de passé.

La dureté avec laquelle il balaie ainsi d’un revers de main ce qui l’a amené jusqu’ici me renvoie à un degré de souffrance que je n’avais pas imaginé en lui. En effet, je suppose que ces hommes qui quittent leurs pays et s’engagent pour la France n’ont plus rien à perdre, rien qu’ils ne laissent derrière eux. Je sais qu’on efface tout de leur existence précédente pour leur donner l’opportunité de repartir de zéro, mais quand-même... L’entendre de la bouche de l’un d’entre eux, c’est autre chose.

– Vous avez bien un prénom ? insisté-je prudemment.

Je ne sais si c'est le feu, qui me réchauffe à cet instant, ou bien le regard embrasé avec lequel il me couve en fronçant légèrement des sourcils. Comme s'il cherchait à me sonder de l'intérieur, à s'assurer que ce petit détail personnel pouvait m'être confié.

– Seth.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13 - Seth -

Le crépitement du feu, mêlé au clapotis incessant de cette pluie persistante, couvrent le silence qui s'instaure dès que je lâche ce prénom, jamais prononcé autrement que par mes frères d'arme. Ai-je bien fait de lui livrer cette part intime de moi-même ?

– Alors enchantée, Sergent-Chef Seth Connor...

Pour une fois, aucune animosité dans sa voix, aucun défi dans son regard. Ma couverture de survie enroulée autour de ses épaules, Petit Machin observe longuement les flammes qui commencent à faiblir.

– Américain, du coup ? suppose-t-elle en réprimant un frisson.

J'acquiesce, puis remue prudemment les braises pour tenter de réalimenter le feu en oxygène sans l'étouffer de ses cendres. Je n'ai plus de bois sec à y ajouter, il faudra donc nous contenter de cette maigre source de chaleur, qui prendra fin d'ici une heure grand maximum. Après cela, Petit Machin devra se contenter de ce qu'elle a sur le dos pour combattre l'humidité ambiante.

– Vous ne me direz pas ce qui vous a amené ici ?

Malgré ses airs de biche égarée, nue sous son manteau de fortune métallisé, elle n'a rien perdu de son entêtement.

– On n'a pas tous la chance d'être né dans une famille stable et aimante...

Je ne sais ce qui vient de pousser ces mots à sortir de ma bouche, et encore moins pour quelle raison je ne m'en sens pas plus gêné que ça. Est-ce le contexte de cette nuit particulière ? Ou bien parce que d'ici quelques jours, cette fille repartira sans plus jamais croiser ma route ?

– J'en sais quelque chose, admet-elle avec mélancolie. Mais, pourquoi la légion étrangère ?

– Si j’ai choisi de tout effacer de mon passé en m’engageant, ce n’est pas pour y repenser ou en parler, Petit Machin.

Cette fois-ci, le ton sec que j’emploie malgré moi me revient en pleine figure lorsque je croise son regard déçu. Elle a dû penser un instant que j’étais comme tout le monde, et réalise que ce n’est pas le cas. Le remords me tord les entrailles face à son silence, encore plus lorsque je la vois essayer de contenir de nouveaux tremblements. Putain, cette situation va finir par me mettre dans une position particulièrement risquée, mais je ne peux pas la laisser grelotter comme ça.

– Tu as froid. Viens ici.

Les yeux incrédules qu’elle lève dans les miens prêteraient presque à rire.

– Hein ?

– Le feu s’éteint et visiblement, la couverture ne suffit plus à te réchauffer. L’humidité semble être plus forte que toi.

– Et ? Vous vous proposez comme alternative ?

Si tu savais le genre d’alternative que je pourrais te proposer, Petit Machin têtue...

– Tu en vois une autre ? Tes affaires sont restées dans ton sac sous la flotte, je t’ai filé ce que j’avais. On n’a pas beaucoup d’autres options, sauf si tu veux grelotter toute la nuit.

– Je suis à poil.

– Pas tout à fait. Cette fois-ci, tu portes une culotte. Allez, range ta pudeur et viens, avant que je ne change d’avis.

Elle se tord les lèvres quelques secondes avant de se résigner, consciente que les choix sont maigres.

– Vous avez intérêt à savoir vous tenir, m’avertit-elle...

Bien que la vision de ses jambes nues approchant de ma couchette sommaire effleure déjà ce désir que je refoule depuis plusieurs jours, je tends un bras pour saisir la couverture de survie. Surprise, elle s’écarte d’un pas craintif.

– Hey, vous faites quoi ?

– D’une, laisser quoi que ce soit d’isotherme entre nous ne t’aidera pas. De deux, je t’offre la chaleur de mon corps, je peux peut-être prétendre à un morceau de ma couverture ? De trois, je pense t’avoir prouvé ma capacité à me tenir...

Réticente, elle réfléchit quelques secondes avant de revenir, puis laisse glisser lentement le tissu scintillant. Envoûté par le charme que dégage son geste, je découvre pour la seconde fois ce corps aux courbes à la fois graciles et généreuses, puis déglutis douloureusement lorsqu'elle s'allonge dos à moi. Effectivement, peu habituée à ce climat humide et probablement impactée par l'angoisse de la situation, sa peau est gelée et ses tremblements reprennent rapidement. Rabattant la couverture sur nos corps emboîtés, je réprime de mon mieux l'envie de respirer sa nuque venue narguer mon nez.

– Petit Machin, murmuré-je à son oreille, je vais te frictionner pour aider ta température à remonter. Sinon, c'est toi qui risques de me refroidir.

Le silence, puis un léger mouvement de tête, me donnant l'autorisation de poser mes mains sur ce corps qu'elle me confie. Malgré ma concentration, je crains bien qu'il s'agisse de la plus périlleuse de toutes mes missions.

Comme si ce contact me brûlait soudainement les doigts, j'applique avec prudence mes paumes sur sa chair frissonnante et les active aussitôt. Ne surtout pas se donner le temps de réfléchir, de ressentir. Ni le creux de ses reins qui m'attire comme un aimant, ni les petits tressaillements qu'elle ne peut réprimer sur mon passage. Désireux de la réchauffer au plus vite pour passer à autre chose avant de céder à une quelconque tentation, je frotte énergiquement ses bras, son dos, ses hanches.

Putain...

La sentir se détendre peu à peu sous mes gestes ne m'aide pas à garder la tête froide. J'ai vu son corps dans ces douches et l'ai imaginé quelques fois depuis, se tordre de plaisir dans mes bras. Me voilà maintenant à devoir le toucher sans m'autoriser à assouvir tout ce qu'il m'inspire.

– Ça fait du bien... m'achève-t-elle.

Je dois prendre une profonde inspiration pour retrouver ma concentration.

– Tais-toi...

Mon souffle douloureux contre sa tempe ne lui échappe pas. Interloquée, elle cherche à se tourner de quart pour analyser mon expression, mais je bloque ses hanches dos à moi, déterminé à ne pas lui en laisser la possibilité. Hors de question de croiser son regard ambré à cet instant précis.

– Pourquoi ? cherche-t-elle à comprendre.

Au bord de mes limites, je ferme les yeux pour m’efforcer d’imaginer autre chose que cette situation critique. Il ne peut rien se passer, il ne doit rien se passer. Sans réponse de ma part, elle roule à plat-ventre pour forcer ce demi-tour et me sonder sans retenue, tandis que son mouvement fait glisser ma main dans le creux de ses reins.

Cette fille aura ta peau, Connor...

– Un problème, Sergent-qui-sait-se-tenir ? me provoque sa voix feutrée.

À quoi joue-t-elle ? Et pourquoi ne suis-je pas foutu de retirer cette main qui continue de parcourir son dos comme s’il m’appartenait ?

– Ne me cherche pas... grogné-je difficilement, retirant enfin mes doigts de cette vallée dangereuse afin de me placer sur le dos.

Je viens de rompre tout contact, physique comme visuel, pourtant l’apaisement n’est pas au rendez-vous. Mon désir hurle sa faiblesse dans chacun de mes muscles, mon cœur tambourine dans ma poitrine et le rythme de ma respiration ne faiblit pas.

– Pourquoi ? s’obstine cette petite effrontée.

Elle a tout perçu de mon trouble et en joue insidieusement.

– Je te l’ai dit. N’allume pas un incendie que tu ne saurais éteindre. Tu n’es pas taillée pour ça, Petit Machin.

D’un léger coup de hanche sur le côté, elle se rapproche avec une insolence qui menace dangereusement mon self-control.

– Pas taillée pour quoi, Seth ?

Mon prénom entre ses lèvres ouvre une brèche qui m’aspire d’un seul coup. N’y tenant plus, je me hisse en un éclair par-dessus son échine tendue et passe une main ferme sous sa gorge pour ramener sa tête en arrière. La rencontre de son fessier rebondi avec le renflement de mon pantalon me rend dingue.

– Fais bien attention, murmuré-je avec autorité contre sa joue, je ne suis pas un de ces types romantiques que tu peux croiser dans la vie civile. Il n’y a aucun lendemain possible avec moi, aucun sentiment.

Alors que je m’attends à ce qu’elle prenne conscience de son erreur et se résigne, la manière dont ses hanches se tortillent légèrement sous mon poids me prend de court.

– Qui a parlé de sentiments ou de lendemain ? souffle-t-elle d’une voix feutrée.

Sa peau nue continue de défier effrontément ma volonté, au moyen d'ondulations parfaitement orientées pour provoquer ce désir qu'elle sent se renforcer dans mon futaal.

– Arrête-ça... grogné-je, bien décidé à rattraper cette résolution qui se fait la malle.

– Pourquoi ? persiste-t-elle.

Avec une lenteur atrocement excitante, son corps continue d'attiser l'ouragan que j'essaye de contenir.

– Tu ne sais pas ce que tu fais...

– Et si, au contraire, je le savais exactement ?

Je ne peux plus rien répondre, trop occupé à retrouver au fond de moi les raisons qui m'empêchent d'arracher immédiatement cette culotte pour me rassasier d'elle.

– Je ne suis pas une recrue, continue sa voix émoussée, je suis seulement une de ces femmes que tu aurais pu rencontrer au coin d'une rue. On ne se reverra jamais après ce stage de merde. Cette nuit n'aura jamais existé, alors qu'importe ce qu'il s'y passe, non ?

Afin d'appuyer ses dires, elle relève sa tête pour nicher sa chevelure dans mon cou. Mon visage se retrouve bien trop proche de sa joue, de ses lèvres et de sa langue qui sort furtivement pour les humidifier.

– Cesse de réfléchir, Seth...

Un dernier mouvement de bassin contre mon entrejambe signe ma perte. Tant pis pour elle, c'en est trop. Pris au piège par cette libido qui me malmène depuis des jours, je fonde sur sa bouche avec une ardeur dépourvue de toute délicatesse. La saveur de cette chair pulpeuse ne fait qu'accentuer l'étincelle menaçant ma volonté, la douceur que son assurance tente d'opposer à ce baiser autoritaire attise encore plus mon besoin de mordre chaque centimètre d'elle. Capturant le renflement de sa lèvre inférieure entre mes dents, je savoure le goût ferreux du léger saignement que mon empressement lui inflige. Ce baiser se veut sauvage, bestial, totalement à l'image de l'incompréhension qui me submerge. Je ne maîtrise plus rien, et cela me terrifie autant que cette situation m'électrise. À cette seconde, seule la sensation que tous ses gestes viennent en écho aux miens m'apaise. Blottie sous mon torse, Olivia montre la même impatience, la même perte totale, la même détresse devant ces barrières que nous abaissons enfin.

D'une main passée hâtivement sous son bas-ventre, je déchire le dernier morceau de tissu qui me barrait encore la route. Le gémissement que sa gorge offerte laisse alors échapper vient étrangler les derniers vestiges de ma culpabilité. Tout prétexte pour ne pas céder au désir qu'elle fait naître en moi depuis le départ s'éteint immédiatement, ma lucidité s'effondre tandis que ma langue part à l'assaut de son cou tendu. Malgré ma position dominante, allongé de tout mon poids contre son dos, je suis parfaitement conscient que c'est bien elle qui vient de tirer les ficelles de ce petit jeu dangereux. Je me dois donc de rétablir les choses. Remontant ma main libre de sa cuisse jusqu'à sa gorge, je la saisis fermement entre mes doigts pour accrocher le coin de son regard.

– Il n'y aura rien de plus que cette nuit, sifflé-je en plongeant au fond de ses yeux lubriques.

– Je ne veux rien de plus que cette nuit, affirme-t-elle.

Cette confirmation que nous sommes finalement sur la même longueur d'ondes me projette violemment au cœur de ce brasier que je tentais de refouler jusqu'ici. Décidé à ne plus perdre la moindre seconde inutile et assouvir immédiatement ce désir qui me ronge depuis plusieurs jours, je me redresse sur les genoux afin de libérer juste ce qu'il faut de ce pantalon bien trop étroit. D'une main empressée, j'accède à mon sac pour en tirer rapidement un préservatif, accessoire obligatoire dans tout paquetage de survie, et me pare en un éclair. Puis, emporté par cette envie presque animale, je passe un bras sous ses hanches pour hisser son bassin à bonne hauteur. Aussi empressée que moi, Olivia coopère en s'appuyant sur ses bras et rejette ses cheveux en arrière. Les voir retomber en cascade sur la peau de son dos parfaitement dessiné me précipite encore un peu plus loin dans cette envie d'elle, que je ne maîtrise déjà plus. Ses fesses rebondies pressées contre mon ardeur, je peux sentir à quel point le désir la dévore. Elle est plus que prête à me recevoir, il ne m'en faut pas davantage. Je prendrai mon temps plus tard, nous avons toute la nuit et j'ai bien des choses à lui exprimer...

CHAPITRE 14 - Olivia -

Je crois pouvoir affirmer que jusqu'à aujourd'hui, jamais une telle envie de me sentir possédée par un homme ne m'avait ainsi chatouillé les entrailles. Fermement arrimé à mon corps, un bras entourant mes hanches et l'autre main agrippée à mes cheveux, Seth me fait sienne comme aucun autre de mes amants ne l'a osé auparavant. Le bruit de nos ébats à peine couvert par celui de l'averse qui sévit encore au cœur de cette jungle obscure, je savoure sa puissance, ses gestes assurés, mais surtout, ce désir qui semble le consumer de l'intérieur.

Ni lui ni moi n'attendons quoi que ce soit de l'autre par la suite, et c'est probablement ce qui nous permet de nous jeter à corps perdus dans cet échange charnel éphémère. Il n'y aura que cette seule et unique nuit. La peur de déplaire ou de choquer n'existe donc pas, aucun de nous ne se sent bridé par la moindre barrière. Libres d'exprimer le plaisir qui s'empare de chacun de nos gestes, Seth et moi unissons nos chairs comme si elles se connaissaient déjà.

Je ne sais à quand remonte la dernière fois que j'ai pris mon pied à ce point, ni même si ça m'est déjà arrivé, mais bordel, l'orgasme qui m'engloutit à présent sera très certainement le seul qui restera gravé à jamais dans ma mémoire. Descendant sa main de mes cheveux à ma bouche pour étouffer mes cris impudiques, le soldat bascule lui aussi dans ce trou béant creusé par toute la tension que nous combattons jusqu'ici. Mais, pour la première fois de ma vie, je ne me sens pas rassasiée. J'en veux encore. Et à la manière dont il me retourne d'un bras avant de saisir de ses lèvres l'un de mes seins encore gonflés de désir, je suppose que lui aussi.

C'est le bruit de la bâche qui me tire du sommeil et m'oblige à affronter la lumière du jour en ouvrant les paupières. Déjà habillé, Seth replie nos affaires, le visage fermé.

– Je t'ai sorti le peu qu'il me restait en vêtements secs, prépare-toi en vitesse. On doit rejoindre les autres au plus vite.

Pas un regard dans ma direction, pas une once d'émotion dans sa voix.

– Bonjour à toi aussi, grommelé-je en me redressant.

Repoussant la couverture de survie, je me retrouve de nouveau à poil et réalise un petit détail qui me chiffonne.

– Attends... Je croyais que tu n'avais plus rien de sec ?

– Il fallait bien que je les garde pour aujourd'hui, répond-il sans changer son attitude, tu aurais été capable de retourner sous la flotte avec. Il vaut mieux que tu te retrouves à poil la nuit que le jour.

– Hum, à poil dans tes bras, c'est ça ?

Cette fois, son regard plonge dans le mien et j'y reconnais chaque instant de cette folle nuit. L'envie ne le quitte pas, tout comme moi. Mais il tiendra parole, tout comme moi. Approchant d'un pas pour venir contre ma poitrine déjà haletante à la seule idée d'un contact, il dégage d'un doigt une mèche barrant mon visage.

– Il n'y a rien, on est bien d'accord ? s'enquiert-il avec une douceur soudaine qui me déstabilise.

Mes yeux parcourent les traits de son visage comme s'il s'agissait de la dernière fois qu'ils le verront d'aussi près.

– Il n'y a rien... acquiescé-je dans un murmure.

– Bien, alors saute dans ces fringues, on décolle.

La manière dont il s'écarte de moi laisse place à un courant d'air qui me fouette douloureusement la peau. M'ébrouant pour chasser ces frissons auxquels je refuse de donner la moindre importance, j'attrape les vêtements que Seth m'a laissés et les enfille à la hâte. Immédiatement, des effluves désormais familiers envahissent mon système olfactif.

– Tu as porté ce tee-shirt ?

Sans lever le nez du sac qu'il boucle avec fermeté, le soldat pointe un doigt en direction du mien, auprès duquel sont encore étendus mes habits trempés.

– Tu préfères ceux-là ?

Bien, je suppose que la discussion est close...

L'avancée dans la jungle est encore plus difficile qu'hier en raison des pluies diluviennes de ces dernières heures. Ces averses bruyantes, qui ont rythmé nos ébats et couvert nos râles de plaisir. Ce battage ininterrompu, dont la résonance régulière a étouffé le chant de nos spasmes récurrents. Bon sang, je crois bien que je n'avais jamais été aussi sollicitée en une seule nuit, et surtout, personne ne m'avait encore montré autant de façons de...

Stop ! On a dit que tout s'arrêtait ici, alors cesse d'y penser !

Devant moi, Seth avance toujours avec la même aisance, à croire qu'il connaît cet endroit comme sa poche. En revanche, en ce qui me concerne, ce n'est pas la même histoire. Mes semelles accrochent la boue, si bien que je glisse sans cesse, les racines sautent devant mes pieds tous les dix mètres, et on dirait que les branches sont taillées exprès à hauteur de mon visage pour m'obliger à les éviter. En plus, comme les choses ne sont pas encore assez difficiles, voilà que Rambo décide de quitter le sentier pour couper à travers cette végétation quasiment impraticable tant elle est dense.

– Dépêche-toi, Petit Machin ! me hèle-t-il en disparaissant au-delà des buissons.

– Je suis au max, ça glisse, je te signale ! râlé-je, concentrée pour rester sur mes deux jambes.

Mais l'exercice est périlleux. L'irrégularité du terrain ne m'aide pas, et alors que je parviens enfin à ressortir de ces branchages entremêlés, un large ruisseau se dresse devant nous. Parsemé de quelques rochers plus ou moins gros, je n'ose même pas imaginer réussir à tenir sur le premier avec mes pompes gadouilleuses. Pourtant, sans aucune hésitation, Seth envoie son sac de l'autre côté, puis retire le mien de mes épaules pour en faire de même.

– Non mais attends, on va traverser ?

Le bruit de mon paquetage atterrissant sur la rive opposée répond à ma question.

– On a vu pire, affirme le sergent sans s'émouvoir de mon inquiétude.

– D'accord, mais j'aurais voulu rester à peu près sèche, pour une fois...

– Crois-moi, si une armée te suivait arme au poing pour te faire la peau, rester sèche serait le cadet de tes soucis.

C'est probablement vrai, mais cette comparaison incessante entre sa vie et la mienne commence à sérieusement me courir sur les nerfs.

– Peut-être, mais bordel, je ne suis pas légionnaire ! Et il n’y a aucune armée à nos trousses, alors, par pitié, ne peut-on pas simplement trouver un meilleur chemin ?

Sa carrure imposante me prive d’air lorsqu’il approche lentement, le regard arrimé au mien.

– Penses-tu que ça m’amuse, souffle son timbre rauque, de jouer à la chasse au trésor avec tes copains de la ville ?

Sa prestance m’écrase, ses lèvres accaparent mon esprit, sa voix m’hypnotise. Je ne sais plus ce qu’on s’est dit cette nuit, mais à présent je n’ai envie que d’une chose, lui.

– Tu frissonnes, murmure-t-il.

– Je... Non.

– Baisse ces yeux.

– Pourquoi ?

Un silence lourd s’installe l’espace d’un instant. Quelques secondes au cours desquelles j’ai bien l’impression qu’il partage ce désir incontrôlable.

– Parce qu’on est déjà suffisamment à la bourre, tranche-t-il dans un demi-tour soudain.

Puis, en quelques enjambées habiles au-dessus des rochers, il rejoint l’autre bord et replace nos sacs dans le bon sens.

– Allez, à toi !

– Je vais me vautrer !

Son rire perce l’air comme si je l’entendais pour la première fois. Peut-être parce que c’est le cas ? Merde, ce mec est encore plus sexy quand la bonne humeur l’emporte...

– Dépêche-toi, ou bien je pars sans toi.

– Tu ne ferais pas ça...

– Tu crois ?

– Tu ferais ça ?

Sa façon de saisir la bretelle de son sac me prouve qu’effectivement, cet enfoiré serait tout à fait capable de me laisser ici. Hors de question de me taper une troisième nuit dans cet enfer ! Motivée par l’idée d’une bonne douche et d’un vrai lit, je m’élance sans plus réfléchir. Un rocher, deux rochers... Au troisième, ma semelle glisse et je me rattrape de justesse. Stoppée dans mon avancée, je n’ai plus suffisamment de vitesse pour

rejoindre la quatrième et dernière pierre avant la rive. Coincée au beau milieu du ruisseau, l'exaspération me gagne.

– Voilà, voilà, je le savais ! Je fais comment, maintenant ?

Ce sourire atrocement séduisant ne quitte pas son visage, et lorsqu'il vient lui-même poser un pied sur ce gros caillou pour me tendre un bras, j'ai réellement le sentiment d'avoir affaire à un autre homme.

– Dernière chance, me provoque-t-il.

– Je dois te sauter dans les bras, alors...

– C'est ça ou la flotte, Olivia.

Comme à chaque fois qu'il le prononce, mon prénom roule entre ses lèvres comme le souvenir de ses caresses aussi sensuelles que possessives. Prenant une profonde inspiration pour me donner du courage, je saute et attrape son poignet. Ses doigts se referment immédiatement autour du mien avec une fermeté incroyablement rassurante, et dès lors, je n'ai plus rien à faire. Sans comprendre quoi que ce soit, je me retrouve contre son torse, un bras puissant entourant ma taille et sa mâchoire carrée surplombant mon visage perdu. Un seul pas nous ramène sur la rive, mais pour autant, aucun de nous n'ose plus bouger. Aimantés l'un à l'autre, nos regards se scellent et nos respirations s'accélèrent. Plus aucun doute, je peux lire dans ses yeux le même feu que celui qui me dévore de l'intérieur. Cette attirance ne s'est pas éteinte comme nous l'avions prévu, et son corps, comme le mien, en redemande. Sa lutte intérieure se lit sur son visage tendu, mais la mienne a déjà abandonné. Je tente de le lui faire comprendre en entrouvrant les lèvres, désespérant de sentir sa langue se frayer un chemin entre elles au plus vite.

Comme s'il n'attendait de ma part que cette autorisation silencieuse, Seth agrippe mes cheveux d'une main et cède à ma requête en un éclair. Fondant sur moi comme un prédateur affamé, il me fait reculer tout en retirant mon tee-shirt d'un geste assuré. Puis, son bras autoritaire ceinture ma taille pour me hisser contre lui. Les jambes autour de ses hanches, mes mains cramponnées à sa nuque, je le laisse faire ce qu'il veut de moi et me contente de savourer ce dernier écart.

Tandis que mon dos bute contre un arbre avec autant de force que notre empressement l'impose, mon légionnaire replonge ses deux mains dans ma chevelure brouillonne pour mieux posséder ma bouche. Son baiser se veut intense, embrasé, presque douloureux, mais pour rien au monde je ne

voudrais qu'il s'arrête. Calée entre l'écorce et ce torse taillé pour le combat, je relègue la réalité au second plan pour ne me concentrer que sur cet instant, que je ne revivrai probablement jamais.

Tu as déjà dit ça, et pourtant...

Cette fois, le temps pèse réellement dans la balance. D'ici quelques heures, nous ne serons plus seuls et rien de tout cela ne devra subsister. Plus aucun rapprochement possible, plus un seul regard langoureux, plus la moindre chance de poser mes mains sur ces pectoraux puissants ou sur ce visage aussi rugueux que tendre. Un gémissement m'échappe lorsqu'il mordille la peau sensible de mon cou offert tout en redescendant une main sur mon bas ventre. D'un geste parfaitement maîtrisé, ses doigts font sauter la fermeture de mon pantalon, leur ouvrant la voie jusqu'à cette absence de sous-vêtement, qu'il remarque aussitôt.

– Tu n'as rien là-dessous ?

– La faute à qui ? gloussé-je devant son étonnement.

Le sourire qu'il me rend, suivi de ce baiser bien plus long que les précédents me renvoient à une sensation totalement étrangère. À cet instant précis, je me pose la question de savoir si je suis prête à ne plus jamais savourer le contact de ses mains sur ma peau. Le manque qui s'empare de mon corps lorsqu'il le laisse glisser à terre avant de s'en écarter d'un pas hésitant me le confirme.

– On ne peut pas remettre ça, Olivia... lâche-t-il alors que chaque trait de son visage me hurle le contraire.

Consciente que nous nous étions mis d'accord dès le départ, je ne peux qu'acquiescer silencieusement.

– Il n'y a rien, ajoute-t-il en revenant sur nos pas pour saisir mon tee-shirt avant de me le tendre.

– Il n'y a rien... confirmé-je avec bien moins de conviction que je ne l'aurais voulu.

CHAPITRE 15 - Olivia -

Nous marchons depuis un peu plus d'une heure, dans un silence lourd de sens. Par moments, le sentiment qu'il regrette ces quelques instants d'égarement me tord l'estomac. Pourtant, sa façon de me tendre la main à chaque passage difficile remet constamment ce détachement en question. Je ne sais que penser, ni de quelle manière me comporter. Nous n'aurions probablement jamais dû nous mettre dans cette situation, qui risque de considérablement compliquer les choses pour le reste du stage.

Non, Olivia. Ce ne sera pas compliqué, puisqu'il n'y a rien.

Alors que nous balayons les branchages pour nous frayer un passage, Seth stoppe net et me fait signe de ne plus bouger. Intriguée, je tends l'oreille. Après quelques secondes de silence, des voix lointaines nous parviennent.

– Tu crois que c'est eux ? demandé-je, inquiète de croiser un groupe d'orpailleurs ou autres brigands du coin.

– Certainement. Les deux autres groupes n'ont rien à faire dans ce coin, leurs bornes se trouvent à l'opposé de la nôtre.

– Et si c'étaient des méchants ?

Tournant vers moi une œillade perplexe, il hausse un sourcil.

– Des quoi ?

– Ben oui, des trafiquants, quoi. J'ai vu dans des reportages que...

– Il s'agit d'un terrain militaire, Olivia. Les *méchants* ne viendront jamais jouer ici.

– Ah, d'accord.

– En route.

Nous reprenons notre avancée. Lui, suivant le son des discussions qui parviennent jusqu'à nous, et moi, laissant tourner en boucle dans ma tête celui de mon prénom sur ses lèvres. Il va vraiment falloir que je parvienne à enfouir ces quelques heures loin dans ma mémoire...

– Olivia !

La voix de Lucile perce la tranquillité de la jungle, en témoigne cette nuée d'oiseaux qui fait trembler les cimes dans un envol soudain. Trop occupée à refouler mes pensées, je n'avais pas réalisé que nous venions de quitter les fourrés pour atterrir sur la trajectoire de nos trois compagnons perdus. Le visage épuisé, ma collègue vient m'enlacer avant de détailler ma tenue d'un air déconcerté.

– Ce sont tes vêtements, ça ? s'étonne-t-elle.

– Non, je... Mon sac a pris la flotte cette nuit, le sergent-chef Connor a dû me prêter ce qu'il pouvait.

Son regard circulant de lui à moi m'inquiète un instant, durant lequel je prie pour n'avoir rien dit qui puisse soulever le moindre doute. Mais le haussement d'épaules de Lucile me rassure aussitôt. Il faut avouer qu'avant cette nuit, les relations entre Seth et moi n'auraient jamais laissé présager un quelconque rapprochement.

– Bruno est infect, souffle-t-elle tandis que Cédric vient me saluer à son tour.

– Ouais, confirme ce dernier, il nous tardait que vous reveniez tous les deux lui remonter les bretelles.

L'idée d'avoir laissé mes deux amis vivre un calvaire avec cet enfoiré tandis que je passais probablement la meilleure nuit de ma vie me fait culpabiliser. Remords qui s'évaporent dès que la carrure du légionnaire passe devant nous pour aller récupérer la carte des mains de celui que j'aurais préféré perdre définitivement au cœur de cette jungle. Et à la manière dont il la lui arrache sans aucun mot ni regard, lui non plus, ne semble pas ravi de revoir sa tronche pleine d'arrogance.

– Mais où étiez-vous ? râle cet abruti comme si nous avions besoin de son avis.

– Et toi, répond sèchement le sergent, pourquoi n'as-tu pas déjà mené ton groupe au bon endroit ?

– C'était votre boulot !

Sans que personne n'ait rien vu venir, Bruno se retrouve saisi par le col puis plaqué contre le tronc d'arbre le plus proche.

Rien à voir avec la façon dont il s'y est pris avec moi, mais on ne dira rien.

– Non, pauvre naze... Mon boulot, c'est d'aller combattre pour que des taches comme toi n'aient pas à le faire.

Le ton menaçant de l'instructeur traduit une frustration extrême, et aucun de nous n'arrive à percevoir s'il s'apprête à lui coller son poing sur la figure ou non.

– C'est vous qui deviez trouver cette borne, reprend-il en envoyant Bruno trébucher quelques mètres plus loin, pas moi ! Maintenant, en avant !

En bons élèves obéissants, et surtout parce qu'aucun de nous ne souhaite alimenter la fureur du militaire, chacun reprend son sac sur le dos pour lui emboîter le pas. Le regard chargé d'animosité que me jette Bruno lorsque je passe devant lui me donne envie de lui cracher à la figure toute l'ignominie que m'inspire ce que j'ai appris par Paula, mais je préfère ne pas attirer d'ennuis supplémentaires à mon amie et garder ça pour plus tard. Viendra bien un jour où le karma se chargera de ce connard.

Menés par un sergent bien décidé à nous faire rattraper le temps perdu, nous avalons les kilomètres sans broncher et passons chaque embûche avec courage. La volonté de Cédric m'épate, je trouve qu'il a vraiment gagné en confiance durant ces quelques jours.

– On est arrivés, déclare notre guide en posant son sac devant un simple poteau d'une cinquantaine de centimètres, dont le bout peint en vert ne nous aurait jamais sauté aux yeux.

Même si nous avions trouvé nous-même cette borne, nous aurions continué de la chercher, tant elle se fond dans la végétation. Terrassée par la fatigue, Lucile laisse glisser son paquetage de ses frêles épaules avant de s'effondrer dessus.

– Je n'en peux plus... gémit-elle, pourvu qu'on ne rentre pas à pied !

Si je ne m'étais absolument pas posé la question du retour jusqu'à présent, j'avoue que sa remarque m'inquiète brusquement. D'un œil discret, je tente d'intercepter le regard de Seth, qui se trouve déjà talkie en main et m'ignore royalement.

– Sergent-Chef Connor, grogne-t-il dans son appareil en posant un poing sur la ceinture de son treillis, équipe trois arrivée à destination.

À son visage frustré lorsqu'une voix masculine lui répond, je suppose que les deux autres équipes ont trouvé leur borne depuis belle lurette et qu'on est sacrément à la bourre.

– Bien, mon Capitaine.

Il raccroche après quelques salutations réglementaires, puis récupère son sac pour le projeter sur ses larges épaules.

– Quoi, on repart ? s'inquiète Bruno d'une voix faiblarde.

– Tu vois un accès par lequel la Jeep pourrait venir nous chercher, abruti ? Le point d'évacuation est à cinq cents mètres d'ici. Levez vos culs.

Si son ton autoritaire ne choque personne, quelque chose dans son attitude froide et distante me chiffonne. Je sais bien que le deal était clair d'entrée de jeu, et que je n'ai absolument rien à exiger de sa part sous prétexte d'une partie de jambes en l'air, si fabuleuse ait-elle été. Peut-être ne m'attendais-je simplement pas à ce que ce soit aussi simple pour lui, vu la difficulté qu'ont mes souvenirs de cette nuit incroyable à quitter ma mémoire.

Effectivement, après quelques minutes de marche encore compliquée au milieu des branchages et de cette terre collante à souhait, une piste apparaît sous nos yeux. Un profond sentiment d'accomplissement m'envahit enfin lorsque je dépose mon sac à mes pieds. Ça y est, on l'a fait. On a survécu à trois jours dans cet environnement aux antipodes de ce à quoi nous sommes habitués. Seule l'absence de Paula ternit cette fierté d'avoir été au bout de quelque chose en quoi je n'aurais jamais cru, si on m'en avait parlé il y a un mois. C'est à cet instant précis que je commence à comprendre ce que l'on nous a envoyé chercher ici. Le dépassement de soi, la capacité à pulvériser ses propres limites pour agrandir le champ de nos compétences, la confiance qui nous manque souvent parce qu'on se contente de voir les choses avec les œillères d'une vie trop simple, trop douce, trop réglée au millimètre.

Il est clair que si ces vaillants soldats partaient au combat avec les mêmes barrières mentales, ils n'en reviendraient jamais.

– Bravo les filles, je suis si fière de vous ! nous accueille la douce voix de Paula à notre retour au dortoir.

Épuisées, mais heureuses de retrouver ce sourire éclatant sur son visage, Lucile et moi nous précipitons sur son lit.

– Comment vas-tu ? m'inquiète-je en observant la poche de glace sur sa cheville.

– Mieux, me rassure-t-elle, j’ai vu un docteur, ce n’est rien de grave. Le repos et la glace m’ont déjà fait beaucoup de bien, je vais normalement pouvoir vous embêter de nouveau dès demain.

– Tu nous as manqué...

– Oui, enfin surtout à moi, me coupe Lucile, parce que figure-toi que je me suis retrouvée toute seule avec Cédric et Bruno cette nuit !

Le regard de Paula est sans équivoque.

– Tu m’expliques ? sourit-elle de son petit air espiègle.

– Il n’y a rien à expliquer, me défends-je avec autant de crédibilité que j’en suis capable, ils ont continué d’avancer pendant qu’on attendait les secours avec toi, si bien qu’on n’a pas pu les retrouver avant la nuit.

– Hum... Et du coup, tu portes ses fringues ? souligne-t-elle d’un levé de sourcil suspicieux.

– On s’est pris une averse d’un autre monde, j’ai pas eu vraiment le choix...

– Lucile a dû se prendre la même averse, pourtant elle ne porte pas les vêtements de Cédric...

– On avait installé nos bâches de protection, explique fièrement ma collègue tandis que je cherche comment me sortir de ce pétrin.

– Ben voilà, accepté-je avec humilité, le sergent aussi. Mais moi, j’ai fait ma belle dans mon foutu hamac, et toutes mes affaires ont fini trempées.

Le coup d’œil de Paula me met particulièrement mal à l’aise, je sais que mon attitude fuyante et défensive la fait douter.

– D’accord, donc tu as passé la nuit sous la bâche du sergent, c’est bien ça ?

Eh merde !

– Pas le choix, tu voulais que je fasse comment ? Bon, Lucile, ça va être l’heure de la douche, j’ai pas envie de faire le canard après ces trois jours de marche, alors activons-nous.

– Tu as raison, acquiesce cette dernière, je n’en peux plus de ces vêtements trempés, et j’ai des ampoules plein les pieds.

Ignorant le regard appuyé de Paula, je retire un à un les vêtements prêtés par Seth, priant pour qu’elle ne remarque pas l’absence de ma foutue culotte, et les plie pour les lui rendre dès que possible. Je garderais bien son tee-shirt pour conserver ce qu’il me reste de son odeur, mais cela ne ferait que confirmer les soupçons de mon amie.

Et puis de toute façon, il n'y a rien.
Absolument rien.

Enroulées dans nos serviettes, toute la chambrée attend le signal pour se rendre aux sanitaires. Seule notre grande blessée reste alitée, et en profite pour chercher à me déstabiliser autant qu'elle le peut par des œillades entendues. Je sais qu'elle est persuadée d'avoir compris mes secrets inavoués, et je brûle de pouvoir partager ça avec elle. Mais c'est impossible. Et puis, à quoi cela rimerait ? Il ne s'agit pas d'une relation, ça n'arrivera plus jamais, et aucun sentiment n'entre en jeu. Autant oublier tout ça au plus vite, et ce n'est pas en le racontant à ma meilleure amie que j'y arriverai.

Le coup de sifflet retentit enfin, et, ma petite pile de vêtements dans les mains, je suis la file jusque dans le couloir où celle des hommes nous rejoint. La façon dont Bruno lorgne sur mes épaules dénudées me donne envie de lui cracher à la figure.

– Alors, on a retiré les fringues du sergent ? ricane-t-il.

– Ta gueule.

Le second coup de sifflet, donnant l'ordre de nous mettre en marche, lui coupe toute possibilité de répartie. Placée en fin de rang, je contre les frissons provoqués par ces heures d'humidité incessante en songeant déjà à l'eau chaude qui coulera d'ici quelques dizaines de minutes sur ma peau toute flétrie. Le cortège avance d'un pas toutes les trois minutes, et quand vient mon tour de faire face au sergent-chef Connor, le regard qu'il plonge dans le mien réchauffe chaque partie de mon corps en un éclair. Intimidée, je lui tends mon petit paquet de vêtements en baissant les yeux pour contenir le trouble qui me gagne.

Ça ne devrait pas se passer comme ça, bordel ! Il n'y a RIEN !

Le contact de ses doigts sur les miens lorsqu'il récupère le tas de mes mains envoie une décharge puissante jusqu'au fond de mes entrailles. La sensation de ses caresses s'invite immédiatement à mon esprit, l'effleurement de sa langue vient percuter mes souvenirs avec une intensité à laquelle je ne m'attendais absolument pas. Déstabilisée, je n'entends pas le coup de sifflet qui devrait me précipiter dans la première cabine de douche disponible.

– Petit Machin, souffle-t-il, c'est à toi.

Comme si je me réveillais subitement, j'acquiesce et m'apprête à m'échapper au plus vite, mais sa main se pose sur ma hanche pour me retenir.

– Trois minutes... murmure-t-il de cette voix rauque incendiaire avant de me relâcher.

Relevant les yeux dans les siens, je comprends que ce désir incessant ne consume pas que moi. Seth lutte féroce­ment contre la même envie de reprendre nos ébats là où nous les avons laissés, et quelque part, je crois que cela me soulage. Touchée par cette douceur intime qu'il m'accorde après son indifférence devant les autres, je lui adresse un discret sourire avant de rejoindre la douche dont je rêve depuis trois jours.

CHAPITRE 16 - Olivia -

La nuit a été bien plus compliquée que ce à quoi je m'attendais. Son corps solide m'a hanté sans relâche, sa voix n'a cessé de caresser mes rêves, son odeur a empli mes poumons comme pour m'empêcher d'oublier. Mon être entier le détestait du plus profond de lui-même il y a encore quelques jours, et voilà qu'après un simple moment d'égarement dans ses bras, il semble ne plus pouvoir s'en passer.

– Olivia, me tire de mes songes la voix douce de Paula, si tu n'avales pas ton petit déjeuner maintenant, il va te filer sous le nez.

Sous mes yeux, un pauvre pain au lait devance un bol de café qui ne doit plus être bien chaud. Capturant un morceau du bout des doigts, je me force à manger en prévision de cette nouvelle journée. L'avant dernière de ce stage, que je rêvais de quitter au plus vite dès les premiers jours. L'impression que quelque chose a changé au fond de moi me noue l'estomac, mais je me force à manger le contenu de mon plateau avant que le capitaine ne fasse son entrée habituelle.

– Recrues, on écoute ! braille son accent russe au moment où je repose mon bol vide.

À ses côtés, les trois instructeurs se tiennent droits comme des I, et retrouver Seth dans cette posture si solennelle me rappelle que, quoi qu'il ait pu se passer entre nous dans cette jungle, le soldat intransigeant est de retour. Je ne peux lui en vouloir, il est formé et payé pour ça.

– Les équipes Silva et Dumont ont trouvé leur borne dans les temps, reprend le gradé, ils gagnent une initiation au tir ce matin.

Les exclamations de joie de nos collègues nous laissent un goût amer. Que va-t-on bien nous réserver encore ?

– L'équipe Connor déplore un blessé, et n'a pas su trouver son chemin d'elle-même.

Bien, joli résumé de notre performance. Le regard de Seth reste fixé droit devant lui, tandis que celui du capitaine nous balaie sévèrement.

– Vous êtes vraiment de gros nazes, lâche ce dernier sans émotion, heureusement que votre pays ne compte pas sur vous. Vous passerez la matinée à ranger et nettoyer les dortoirs. Cet après-midi, épreuve physique.

Bon, finalement, la sanction me soulage presque par rapport à l'épreuve suivante. Si on nous avait concocté un bon petit gage douloureux comme en début de stage, et qu'il nous fallait enchaîner avec ce qui nous attend cet après-midi, je ne sais pas comment nous nous en sortirions.

– Super, merci les filles, grommelle Bruno dès que tous les bérets verts terminent de quitter les lieux.

– Qu'est-ce que tu racontes ? soulève Lucile, un brin d'agacement dans le regard qui me surprend.

Généralement, notre jeune collègue se montre plutôt du genre à laisser passer les remarques et les conflits sans jamais s'en mêler. Elle déteste les disputes et s'arrange toujours pour les éviter, comportement que je lui ai souvent envié. Mais, aujourd'hui, quelque chose a changé.

– Entre l'une qui n'est pas foutue de mettre un pied devant l'autre, et la deuxième qui veut tellement accueillir le sergent entre ses cuisses qu'elle l'a volontairement ralenti pour passer la nuit avec, voilà où on en arrive !

– Hey, intervient Cédric, t'es sérieux, là ?

Spectatrice de l'intervention absolument inhabituelle de mes amis les plus discrets et craintifs, je réalise à quel point ce stage les a déjà changés.

– Quoi, t'es content, toi, de devoir te taper la merde des autres, juste parce que madame voulait son coup de boutoir ?

C'est de moi qu'il parle, là ?

– Arrête Bruno, s'en mêle maintenant Paula, tu vas trop loin !

– Ferme-là, toi, parce que s'il y en a bien une à cause de qui tout nous tombe dessus, c'est toi !

– Ça suffit ! m'interposé-je entre eux. Ça fait bien longtemps, que cet enfoiré va trop loin !

– Hum, ricane-t-il sournoisement, ce n'est pas moi qui ai été le plus loin entre tes miches, je crois...

Cette fois, c'en est trop. Je veux lui faire ravalier sa gueule de con, ses insinuations, sa vulgarité, ses menaces, sa misogynie, tout ce qu'il est et tout ce qui me rend dingue. Emportée par la rage, je percute violemment

son torse de mes deux mains pour l'obliger à reculer et l'écarter de l'équipe solidaire que nous formons, Paula, Lucile, Cédric et moi. C'est terminé, je ne lui laisserai plus jamais l'occasion de marcher sur l'un d'entre nous, quitte à perdre ma place au journal. Je suis responsable de ce qu'il fait subir à Paula, c'est à moi de régler ce problème et je n'attendrai pas une seconde de plus.

– T'as toujours pas compris, hein ? vociféré-je en tentant de dégager mes poignets qu'il vient de saisir.

– Au contraire, j'ai parfaitement compris le genre de petite salope que tu es...

– Espèce d'ordure ! hurlé-je à pleins poumons tant la colère me submerge. Tu vas bien te mettre dans le crâne que JAMAIS je ne coucherai avec toi, quoi que tu fasses !

Ses doigts pressent férocement ma chair tandis qu'il approche son visage du mien. Cédric tente de s'interposer, Lucile de décrocher sa prise, pendant que son haleine acide se répand dans ma gorge. Refusant de le laisser ainsi s'immiscer en moi avec la moindre part de ce qu'il est, je racle l'entièreté de ma trachée et la lui crache à la figure. Hors de lui, Bruno lâche soudainement mes poignets pour saisir ma gorge, qu'il serre de plus belle.

– Non, arrête ! hurle Paula dans le brouhaha des réactions autour de nous.

D'autres stagiaires tentent de nous séparer, en vain. Refusant de céder face à son regard enragé, je tente de rassembler mes idées autant que l'air qui me manque sous cet étranglement brutal. Soudain, le bref souvenir d'une vidéo de self-défense vue par hasard sur internet s'impose à mon esprit. Tendait les doigts de ma main droite en L, que je verrouille dans la continuité de mon avant-bras, je percute sa gorge aussi fort que j'en suis encore capable. Le souffle coupé, déséquilibré sur le côté, Bruno lâche la mienne et manque de vomir.

Avant même que je ne réalise avoir réussi cette manœuvre improbable, deux bras m'enserrent pour me tirer en arrière tandis que Seth apparaît devant moi. Avec une fureur qu'aucun d'entre nous n'avait encore pu voir jusqu'ici, le légionnaire saisit mon agresseur par la mâchoire pour le relever brusquement et le plaquer contre le mur. Le teint blême, Bruno ne touche plus le sol et se retrouve face à un Connor hors de lui. Pas un mot n'est prononcé de la part du militaire. Rien qu'un regard puissant et assassin,

prometteur des pires sévices, stigmaté d'une aptitude pour le combat que l'autre est loin de pouvoir égaler.

– C'est bon, Petit Machin, gronde la voix du sergent Silva dans mon dos, calme-toi.

N'ayant pour vision que la carrure dorsale de mon soldat particulièrement contrarié, je réalise difficilement ce qui se produit à cet instant sous mes yeux. Comme s'il s'était senti personnellement touché, Seth emprisonne à son tour la gorge de Bruno et, rapidement, ce dernier manque cruellement d'air. Puis, approchant lentement le front de ce visage qui bleuit à une vitesse fulgurante, le sergent prend le temps de bien articuler.

– Toi. Et moi. On va vite avoir des choses à se dire...

Son timbre est bas, rauque, presque inaudible. Pourtant, sa menace n'a échappé à personne. Démuni de toute option, même celle d'acquiescer, Bruno ne reprend son souffle et ses couleurs que lorsque Seth le lâche brusquement pour l'envoyer au sol d'un seul bras. Toussant comme si ses tripes allaient se déverser sur le carrelage, il peine à reprendre ses esprits tandis que mon légionnaire tourne les talons pour se diriger droit sur moi. En un éclair, l'une des mains de Silva est remplacée par la sienne et je me retrouve emportée à l'extérieur, sans rien comprendre à cette scène qui vient de se dérouler sous mes yeux. Tirée à la suite d'un militaire en colère, je n'ose opposer la moindre résistance et me contente de me laisser mener jusqu'à l'arrière du bâtiment. À l'instant même où la façade nous protège des regards indiscrets, Seth me lâche avant de s'écarter de quelques pas nerveux.

– Putain, mais tu veux me rendre dingue ?! fulmine-t-il, retirant son béret d'une main pour passer l'autre sur sa coupe réglementaire.

L'esprit perdu, tant par sa réaction que par ses mots arrivés de nulle part, je peine à comprendre.

– Quoi ? Je...

– Tu veux que je me fasse virer, Olivia ?

De quoi parle-t-il...

– Parce que c'est ce qui se passera, si ce connard pose encore une seule fois ses mains sur toi !

Ce que j'entends stoppe net toutes les fonctions vitales de mon organisme. Le temps s'arrête, je ne respire plus, ne vois plus rien si ce n'est

ce soldat insaisissable avouer à demi-mots des sentiments qu'il ne maîtrise pas.

– Seth...

– Je vais le tuer, tu m'entends ? Reste loin de lui, parce que je te jure que s'il s'en prend encore une seule fois à toi de cette manière, je lui fais bouffer ses propres burnes avant de le jeter dans le fleuve !

– Seth, tu n'as pas à faire ça... Tout va bien...

Comme s'il était pris de l'un de ces traumatismes après-guerre que l'on prête aux combattants revenant de mission, et que, pour je ne sais quelle raison, seule ma voix parvenait à le tirer de ce cauchemar, son regard plonge dans le mien avec une force qui abat toutes les réticences que notre première rencontre avait forgées. De quelques enjambées assurées, il me rejoint et prend mon visage en coupe sans rompre le contact de nos yeux scellés.

– Tu vas bien ? s'enquiert-il en vérifiant mon cou.

– Ça va... Seth, je ne veux pas que tu prennes de risques à cause de moi.

– Je n'en ai pas terminé avec lui.

– Ne fais rien qui puisse te porter tort, s'il te plaît. On n'est pas... Tu n'as pas à...

Son front se plaque contre le mien tandis que ses deux mains accrochent mes hanches. Il sait exactement ce que je cherche à exprimer.

– Parce qu'il n'y a rien... murmure-t-il pour terminer ma phrase.

Sa voix est aussi chargée de douleur que mon cœur à cet instant.

– Parce qu'il n'y a rien... confirmé-je péniblement.

Même si nous sommes d'accord sur ce point, nos deux corps eux, s'allient pour contrer cette certitude qu'il nous faut continuer d'appliquer coûte que coûte. Avec une douceur totalement à l'opposé de la fureur qui vient de le traverser dans cette salle bondée de stagiaires, ses lèvres m'appellent par à-coups réguliers sans jamais me toucher. Je sais qu'il cherche à déceler si la même impatience me tient, si le même désir insatiable me traverse. Et ma réponse ne peut être plus limpide lorsque j'écrase avidement ma bouche sur la sienne. Affamée de cette langue dont la chaleur ne m'a pas quittée depuis cette nuit dans la jungle, j'envoie mes deux bras entourer sa nuque pour encaisser la ferveur avec laquelle il m'emporte contre le mur de briques. Le chant de nos retrouvailles n'a pour

écho que celui des oiseaux, seuls témoins depuis la forêt adjacente de cet interdit auquel nous cédon sans aucune maîtrise.

Après quelques secondes d'égarement durant lesquelles ce brasier, que je n'ai connu que dans ses bras, reprend vie avec une puissance phénoménale, la conscience se réinvite peu à peu au cœur de notre échange langoureux pour nous ramener à la réalité. Rien, il ne devait plus rien se passer. Parce que rien n'est possible, et que quoi que nous souhaitions vraiment, rien ne subsistera.

Relâchant mes lèvres avec une appréhension que je partage, Seth prend une profonde inspiration, puis m'offre un dernier baiser avant de s'écarter et de replacer son béret impeccable sur ses quelques millimètres de cheveux.

– Je ne plaisantais pas, reprend-il. Il n'y a rien, mais s'il lève de nouveau la main sur toi, je la lui brise. File faire ta punition avec eux.

Retour du sergent Sourire, mais cette fois-ci, et du plus profond de mon ventre, c'est mon sergent Sourire... Encore pour deux petits jours.

À mon retour dans la salle, le poids des regards m'opprime mais la voix de Seth agit comme une aura protectrice autour de moi. La seule idée que mon sort puisse finalement compter à ses yeux effrite peu à peu cette impression d'être constamment seule au monde, à devoir me défendre seule contre ce que la gent masculine m'a montré jusqu'ici.

– Tout va bien ? s'inquiète Paula lorsque je rejoins mes amis.

Bruno manque à l'appel, et ça m'arrange. Son geste reste ancré en moi tel une menace encore bien présente.

– Paula, à notre retour, il faut qu'on lève le voile sur ce pourri. On ne peut plus le laisser agir comme il le fait.

– Je sais, acquiesce-t-elle timidement, c'est justement ce à quoi je réfléchissais en t'attendant. Tant pis pour cette histoire de vidéo. Je suis prête à endurer ce qu'il faut pour que ça s'arrête, de toute façon rien ne sera pire que ce qui vient de se passer. J'ai eu tellement peur...

Encore sous le choc, mon amie m'entoure de ses bras tremblants pour me serrer contre elle.

– Euh... On peut savoir de quoi vous parlez ? questionne Lucile avec incompréhension.

– On vous expliquera tout, assuré-je en récupérant mon plateau pour le débarrasser, mais pour le moment, allons faire ce qu'on attend de nous.

– Tu as raison, souligne Cédric, je ne suis pas en mesure d’exécuter la moindre pompe punitive.

– Vous m’inquiétez les filles, souffle Lucile.

C’est avec une grande application, couplée à une organisation plutôt efficace que nous procédons au nettoyage des dortoirs. Lucile et Paula s’occupent des lits et placards, Cédric de la poussière et du balayage, moi des vitres puis du passage de la serpillière. Toujours aucun signe de Bruno, j’espère de tout mon cœur que son acte l’a envoyé droit chez le capitaine Vitaiev pour une petite leçon de respect. En attendant, la bonne humeur revient enfin au sein de notre petite équipe, et en moins d’une heure, le dortoir des femmes est nickel.

– C’est parti pour l’antre des fauves ! déclare Lucile en brandissant la petite caisse de produits ménagers qu’on nous a confiée.

– Beeeuurkkk... geint Paula en inspectant le premier placard.

– Mais c’est quoi cette odeur ?! ne puis-je m’empêcher de grommeler.

Avide d’air pur, je me dirige directement vers la première fenêtre pour l’ouvrir en grand et prendre une profonde inspiration. Rouvrant les paupières, que je venais de fermer afin d’apprécier la sensation de mes poumons qui se remplissent d’oxygène après en avoir manqué, mon attention est directement happée par un groupe d’hommes en plein entraînement physique. Très vite, je reconnais nos instructeurs malgré l’absence de leur uniforme. En simple short de sport et torse nu, ils sont une bonne dizaine à enchaîner les exercices de puissance, d’intensité ou d’endurance. Il ne me faut que quelques secondes pour identifier mon légionnaire. Particulièrement athlétique, impressionnant de concentration et de volonté, je comprends mieux son exigence à notre égard lorsque j’aperçois sa propre résistance à l’effort. Une nouvelle fois, sans que je ne m’y attende, sa seule présence réveille chaque caresse offerte, chaque coup de langue conquérant, chaque frisson de plaisir vécu contre son corps robuste.

– Hey, m’appelle Cédric, tu t’es endormie ?

Surprise par ma propre faiblesse, je lâche la vitre qui me soutenait et récupère le chiffon que mon collègue me tend.

– Y a un truc que tu nous caches, suspecte-t-il dans un sourire entendu.

– Absolument rien.

– Je suis d'accord, renchérit Paula, un truc avec de gros bras et un regard à te clouer au mur...

– Oh, ça suffit tous les deux !

Leurs rires envahissent la pièce tandis que j'attrape le spray à vitres et leur tourne le dos pour commencer ma tâche.

– Vous êtes vraiment des gosses, râlé-je sans pouvoir empêcher mon regard de se diriger à nouveau dans sa direction...

CHAPITRE 17 - Seth -

– Alors, tu ne nous as pas raconté cette petite virée dans la jungle ?

La provocation à peine dissimulée dans la voix d'Aldo me place sur mes gardes. Enchaînant les pompes à un rythme effréné pour oublier ces lèvres que j'aurais voulu dévorer encore et encore, j'ignore sa question tout comme son regard insistant.

– On m'a dit que Petit Machin avait encore fait des siennes ce matin ? continue-t-il à mes côtés.

Le regard toujours fixé droit devant moi, totalement absorbé par cette scène qui m'a rendu complètement dingue, je me place sur le dos pour prolonger avec une série d'abdos. Une seule nuit. Une semaine à l'avoir dans mes pattes, une simple nuit à me repaître de ce corps qui n'a fait qu'éveiller mes instincts les plus primaires, et elle a renversé tous les fondements de mes rapports avec les femmes. Je ne sais absolument plus où j'en suis. Seule cette envie constante de posséder chaque centimètre d'elle persiste à me consumer de l'intérieur.

– Hey, Seth ! Parle-moi, mon frère.

Comme pour stopper l'engrenage incontrôlable dans lequel s'est empêtré mon esprit, la main d'Aldo se pose fermement sur mon sternum. Coupé dans mon élan, je laisse mon dos écraser lourdement le sol. Dans un souffle perdu, à l'image de mon état mental, j'accepte le contact visuel que mon compagnon d'armes m'impose.

– Elle t'a harponné dès le départ, la petite, hein ?

Un hochement négatif à peine convaincu le fait sourire.

– À d'autres, ricane-t-il. C'est bon, arrête de te prendre la tête et amuse-toi, ils repartent bientôt de toute façon.

Là se trouve bien le problème. Je devrais raisonner exactement de cette manière, comme tout légionnaire sans attache. Pourtant, cette fois-ci, le sentiment que tout est différent m'opprime comme jamais. Je ne suis pas

certain qu'il pourrait le comprendre, puisque cette sensation me semble déjà inconcevable.

– Allez, les gars, sonne le capitaine en venant à notre rencontre, c'est bon pour ce matin. Filez prendre vos douches et tenez-vous prêts pour cet après-midi. Ils vont en chier, nos petits citadins.

Les rires de mes camarades n'apaisent pas le tourment qui bouillonne en moi. Tandis que le groupe se met en marche en direction de nos appartements, mon supérieur se place devant moi pour me couper la route. Droit, impassible comme toujours, il ne me regarde pas directement.

– Le grand maigrichon a eu sa leçon de morale, murmure son accent russe. Explique-moi ce qu'il se passe avec lui.

La seule évocation de cette enflure me fait serrer les dents.

– Il s'en prend régulièrement aux femmes de son équipe, concédé-je sans la moindre hésitation.

Le capitaine Vitaiev est mon supérieur, mais aussi mon mentor, mon guide, le père que nous n'avons plus ni les uns, ni les autres. Qu'importe la sanction qui pourrait m'attendre au bout, jamais je ne lui mentirai.

– Précise.

– Harcèlement, mon Capitaine.

À la manière dont ses lèvres se tordent, je devine qu'aucun secret ne saurait lui échapper.

– Des histoires de cul, hein ? observe-t-il, perspicace.

– Affirmatif mon Capitaine. Il n'a pas pu conclure avec l'une, il fait pression sur l'autre.

Un demi-tour lent, mains jointes dans le dos. Il réfléchit bien plus vite qu'il ne bouge à cet instant, et active seulement ses capacités de discernement.

– Et toi, tu as baisé Petit Machin, conclut-il dans un sourire en coin.

Si ce langage cru, sans fioriture ni la moindre once de romantisme fait totalement partie de notre quotidien, je réalise que concernant Olivia, ce terme me chiffonne. C'était plus que ça, et c'est bien ce qui m'inquiète. Mais pour le moment, impossible de laisser paraître la moindre faiblesse à ce sujet.

– Affirmatif, confirmé-je en affichant le même amusement, comme tout soldat.

Le sourire du capitaine s'étire un peu plus tandis qu'il me considère de biais.

– Carte blanche sur ce pauvre con à l'épreuve de demain. En attendant, tiens-toi à carreaux. Tu es l'un de mes meilleurs éléments, Seth. Si tu veux repartir sur le terrain, ne te laisse pas attendrir par le petit dragon.

J'acquiesce sous la vérité de ses mots. Il n'y a aucune place dans ma vie pour une quelconque histoire, et rien ne doit me détourner de mes objectifs.

La légion reste ma patrie, ma famille.

De retour dans mon petit appartement sommaire, je file directement prendre une douche pour stopper cette réflexion incessante qui me torture l'esprit. Je ne comprends rien à ce qui m'arrive, au pouvoir que possède cette fille sur mon corps autant que sur mes intentions. Il n'y a rien, bordel. Rien du tout. Alors pourquoi ai-je vu rouge à ce point, en découvrant les mains de ce connard autour de sa gorge ? Les disputes entre recrues sont fréquentes, et nous devons les séparer. Pourtant, jamais encore je n'avais ressenti cette rage bouillir en moi, cette envie de faire endurer à l'un d'entre eux les pires sévices auxquels on nous prépare en cas de torture.

D'ailleurs, le retrouver une heure plus tard, sur le terrain d'entraînement aux côtés de celle qui ne quitte plus mes pensées, déclenche la même irritabilité au cœur de mes veines. Leurs camarades ont pris soin de se placer au centre du rang pour les séparer, mais je sens bien toute la tension qui subsiste encore entre eux. La seule idée que dans moins de deux jours, cette ordure pourra de nouveau s'en prendre à elle me tord les tripes. Silva et Dumont se tiennent déjà face à leurs groupes, et donnent les premières recommandations pour l'épreuve de cet après-midi. À mon tour, je prends place à deux mètres d'eux pour les considérer avec dureté.

– Ce qui s'est déroulé ce matin est exactement le genre de motif pour lequel on renverrait n'importe quel soldat de nos rangs, affirmé-je en balayant leurs mines épuisées.

Puis, parce que je compte bien passer les dernières heures qu'il me reste à lui faire payer, je m'attarde lourdement sur Maigrichon, qui n'ose relever les yeux.

– À la légion, on ne garde que des HOMMES, appuyé-je rien que pour lui. Pas de place pour les pauvres loques qui s'en prennent aux femmes.

Je sais bien qu'il s'en cogne, puisqu'il n'a aucune envie d'être ici, et encore moins de devenir légionnaire.

– Vous allez devoir enchaîner un circuit de développement physique, continué-je en montrant d'un bras tendu les lieux de leur prochain calvaire.

Une longue poutre à laquelle sont accrochées deux cordes à grimper et deux barres de traction, le tout devancé d'un plot placé à dix mètres.

– Vous passerez par deux, tous groupes confondus. Le départ se fait au niveau du plot. Vingt squats, course jusqu'à votre corde. On monte TOUT EN HAUT, on redescend, course jusqu'au plot, demi-tour, course jusqu'à la barre. Dix tractions, course jusqu'au plot. Chaque perdant est éliminé, chaque gagnant y retournera ensuite contre un autre gagnant. Celui que je vois flancher volontairement pour ne pas recommencer le parcours, je vous jure qu'il le fera à coups de pieds au cul.

La troupe acquiesce avec appréhension, ils ont raison. Ce parcours représente un exercice basique pour nous, pourtant, nul doute qu'il sera très compliqué pour eux. Prêts bien avant nous, les deux autres groupes commencent l'affrontement et les premiers échecs s'annoncent. Si la montée à la corde est déjà hautement éliminatoire puisque peu d'entre eux possèdent la bonne technique, les tractions finissent de sélectionner les éléments les plus endurants à la souffrance physique. Et il n'y en a pas beaucoup. Connaissant les aptitudes de mes recrues, je ne fonde pas grand espoir sur une quelconque victoire. Pourvu qu'on arrive déjà à remporter un ou deux duels grâce aux deux têtes de mules qui continuent de se toiser méchamment, ce sera un exploit.

Comme prévu, Brunette se retrouve mise en échec à mi-corde, incapable de contrôler les tremblements de ses muscles épuisés. En revanche, les prestations de Blondie et Dodu m'étonnent. Ils parviennent tous deux à franchir ce premier cap et ne faibliront que sur les tractions. Trois pour elle, quatre pour lui. Même s'ils ne sont physiquement pas capables d'aller au bout de ce défi, je reconnais leur évolution personnelle au cours de ce stage. Ces trois-là ont acquis une confiance en eux qu'ils ne possédaient pas en arrivant ici, ainsi qu'une envie de dépasser leurs propres limites, que je salue d'un mouvement de tête lorsqu'ils reviennent à mes côtés.

Puis, arrive le tour de Maigrichon.

– Il se passe quoi avec ce gars, Connor ? me questionne Silva tandis que je ne quitte pas des yeux la carcasse nonchalante de ce pauvre type en train

d'exécuter son parcours.

Face à une recrue de l'équipe de Dumont, il est déjà en retard sur le premier quart du dispositif. Une vraie sous-merde, ce mec.

– Seth ? insiste mon frère d'arme.

Les bras fermement croisés sur le torse, je ne décroche pas le regard de cette tronche que je rêve de dégommer pour de bon avant qu'il ne reparte en métropole. Je suis parfaitement conscient que mon attitude traduit à elle seule mon rapprochement avec Olivia. Mais à cette heure-ci, je m'en cogne. Après tout, seule ma pudeur de légionnaire me retient d'afficher au grand jour mon attirance pour elle. Aucune règle ne m'interdit de coucher avec une stagiaire ne faisant pas partie de notre processus de recrutement. En revanche, hors de question pour moi de laisser ces conneries altérer mon jugement en tant qu'instructeur, c'est la raison pour laquelle je garderai le silence sur le sujet.

Les yeux rivés sur cet abruti qui feint déjà la crampe de fatigue pour échapper à l'effort, je laisse un sourire étirer mes lèvres lorsque son concurrent lâche prise avant lui. Il ne vaut pas un clou mais devra retenter le parcours au prochain tour, et j'en suis ravi.

– Allez, voyons un peu ce que donne notre Petit Machin...

Le ton moqueur de Silva glisse sur moi sans m'atteindre. Non pas que je me sente indifférent au sort de la tornade aux cheveux tressés qui se place en position de départ, mais justement, parce que j'ai une totale confiance en elle pour mettre tout le monde d'accord sur ses capacités. Cette épreuve ne requiert pas réellement de capacités physiques mais bien mentales, et une chose est sûre, Olivia n'a jamais manqué de combativité.

Pour un légionnaire, tant que l'on respire, on n'est pas mort. On pourrait presque croire que ce petit bout de femme possède cette devise ancrée dans le corps.

Et c'est exactement ce qu'elle nous prouve dès que le top départ retentit. Emportée par cette soif de ne jamais abandonner, cette obligation de donner le meilleur d'elle-même, Olivia crache dans la bataille les dernières forces qui lui restent de cette semaine éprouvante. Face à une stagiaire plus grande, à l'allonge facilitée par des jambes interminables, ma petite teigne ne lâche rien. La satisfaction qui emplis mes veines en la voyant ainsi tenir tête à l'adversité me déstabilise une nouvelle fois. Pourquoi mon corps

réagit-il ainsi à sa seule présence, qu'elle me rende fier ou bien qu'elle m'horripile atrocement ?

– Bordel, réagit Dumont en approchant les mains jointes dans le dos, c'est qu'elle en a dans le ventre, ta tigresse !

Je comprends rapidement que malgré mon silence, l'attirance qui me lie à Olivia n'est plus un secret pour personne.

– Si elle a montré autant de rage dans tes bras, je peux comprendre que tu sois déboussolé, mon frère.

– Ferme-la.

Mon ton sans appel me surprend autant que lui, l'instinct protecteur que provoque Olivia percute violemment mon esprit. Nos rapports avec les femmes n'ont jamais vraiment de secrets les uns pour les autres, et tout le régiment a pour habitude de plaisanter sur les exploits de chacun. C'est comme ça, parce qu'aucun de nous ne se sent prêt à s'attacher à qui que ce soit. Notre seule famille, c'est la légion. Notre seule patrie, la seule entité pour laquelle nous donnerions nos vies sans hésiter. Et jusqu'ici, rien ni personne ne s'est jamais posé entre nous.

Le regard suspicieux de mon frère d'arme ne fait que confirmer mes doutes alors que j'observe Olivia s'écrouler sur l'herbe après son passage. Fidèle à sa hargne habituelle, Petit Machin têtu vient de remporter son duel, au prix de ses muscles qui tremblent maintenant sous l'effet de cette soudaine et brutale montée d'adrénaline.

– Elle va repartir, Seth.

– Tu ne m'apprends rien.

Mon ton est sec, ma mâchoire serrée, mon torse bombé par l'appréhension de voir ce car l'emporter vers sa vie métropolitaine.

– Ne t'attache pas à elle. On sera bientôt appelés.

Alors qu'il y a quelques jours, ma prochaine mission était mon seul objectif, je me surprends à éprouver, pour la toute première fois de ma vie, la douloureuse menace d'un regret. Nos différences me sautent à la gorge, m'obligeant à concéder l'impossibilité pure et simple de la moindre éventualité de poursuivre une histoire avec Olivia.

CHAPITRE 18 - Olivia -

– TOUT LE MONDE DEBOUT !

Les rugissements du sergent Silva résonnent dans le dortoir tandis qu'en écho, ceux de Seth envahissent la chambrée des hommes. À grandes tapes dans leurs mains, les instructeurs tirent du sommeil ceux qui s'y attardent encore, ce qui est loin d'être mon cas. La nuit a été aussi difficile que ce réveil m'est nostalgique. Alors que je ne rêvais que de ça, ce dernier jour de stage me plonge dans une mélancolie à laquelle je ne m'attendais pas. Et, lorsqu'une fois habillés, nous rejoignons le rang formé dans le couloir, mon humeur maussade s'amplifie à l'instant même où mon regard croise furtivement celui de mon légionnaire. L'orage pulsant au fond de ses pupilles me déstabilise, parce que je ne sais s'il signifie un retour simple et formel à ses fonctions d'instructeur parfaitement intransigeant, ou bien la même morosité que moi à l'idée des dernières heures qu'il nous reste.

Son attitude détachée lors de l'épreuve d'hier m'a particulièrement fait douter, tellement à l'opposé de sa réaction face à l'agression de Bruno juste avant. Je n'ai aucune idée de ce qu'il pense, s'il attend quelque chose ou bien s'il ne veut qu'oublier cette nuit d'égarement qui, de toute façon, ne pouvait nous mener nulle part.

– Allez, dernière ligne droite, souffle Cédric en prenant place à notre table, son plateau chargé de tout ce qu'il a pu trouver au buffet du petit déjeuner.

– Comme il me tarde de retrouver mon lit, mon canapé et ma baignoire ! s'extasie Lucile.

– Moi j'ai bien aimé ce stage, avoue Paula sans craindre l'air médusé que lui envoient les autres.

– Tu déconnes ? gémit la voix incrédule de Cédric.

– Non, je trouve que ces quelques jours nous ont fait grandir, mûrir. J'ai beaucoup appris sur moi-même, et je suis certaine que vous aussi.

Haussements d'épaules, torsions de lèvres et silence éloquent. Il est évident qu'aucun de nous n'est plus le même, et que nous rentrerons tous changés. Tous, sauf peut-être cette espèce d'abruti qui ne se remettra jamais en question. Du coin de l'œil, je l'observe s'installer à une table, seul face à lui-même. Ce type n'a aucun ami, personne qui ne soit en mesure de lui accorder sa confiance, pourtant, à aucun moment il ne se remet en question. S'il n'avait pas fait autant de mal à Paula, je pourrais presque éprouver de la peine pour lui. Au lieu de cela, je n'attends qu'une seule chose : le dénoncer à notre direction dès notre retour.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette, remarque Lucile tandis que je triture mes céréales du bout de ma cuillère.

Surprise dans mes pensées, je feins l'indifférence et me redresse sur ma chaise.

– Non, juste un peu fatiguée. Moi aussi, j'ai hâte de retrouver mon chez moi.

La grimace appuyée de Paula met en doute chacun de mes mots.

– Tu parles, glousse-t-elle, je crois plutôt que tu t'es fait surprendre par le charme du sergent Connor...

– Oh, arrête un peu tes bêtises...

– Je te connais par cœur.

– Tu ne sais rien du tout.

L'entrée des instructeurs coupe cet échange particulièrement infructueux. Devancés par le capitaine Vitaiev, leurs carrures emplissant au centimètre près leurs uniformes parfaitement taillés, les soldats toisent l'assemblée comme chaque matin.

– Recrues, commence le slave avec son autorité habituelle, vous entamez la dernière journée de votre stage. Heureusement pour nous, vous ne serez jamais des légionnaires. Mais aujourd'hui, vous allez quand-même nous montrer vos aptitudes au combat rapproché. Ce matin, vous apprendrez quelques techniques de base. Cet après-midi, vous devrez vous mesurer à nos soldats. On n'attend pas de vous un exploit, on sait que vous êtes bien trop nuls pour ça. Ce qu'on veut voir, c'est du mordant ! De l'intelligence, du courage, du mental ! Tout ce que vous devriez avoir appris ici !

Une chose de sûre, l'agressivité de cet accent russe ne me manquera pas. Et leurs épreuves à la con non plus d'ailleurs.

– Ce soir, c’est relâche pour nos soldats, il en sera de même pour vous. Mais je vous préviens, le premier qui cherche des noises à l’un de mes hommes devra se démerder avec, je n’interviendrai pas.

Je me demande si ce petit avertissement est destiné à Bruno, puisque je sais qu’il a été convoqué hier après notre altercation. Le simple fait qu’il ait trouvé ici plus fort que lui, et surtout qu’il n’ait su déceler aucune faille pour se tirer d’affaire rend finalement cette parenthèse guyanaise plutôt positive, dans le fond.

– Vous avez quinze minutes pour retourner à vos chambrées et vous préparer !

Alors que les chaises crissent sur le carrelage, et que mes amis eux-mêmes se précipitent pour débarrasser leurs plateaux, je prends le temps de terminer mon jus de fruits.

– Un peu de bagarre sur la digestion, génial... grommelé-je en claquant mon verre avant de me lever.

Sous un soleil de plomb, mes camarades et moi attendons patiemment l’arrivée des gradés sur l’aire enherbée que l’on nous a indiquée. Resté silencieux depuis notre dernière altercation, Bruno entame un petit jeu de regard visant à me faire comprendre que bientôt, le retour à la vie civile lui permettra de reprendre les choses là où il les a laissées.

S’il savait...

Alors que nous nous préparions pour cette dernière journée, Paula a décidé de mettre les membres de notre équipe au courant de cette histoire de vidéo, et de lever le voile sur les agissements de cette pourriture. Bien évidemment, Cédric et Lucile nous ont affirmé leur soutien indéfectible, et leur avis abondant dans mon sens a encouragé Paula à révéler l’affaire dès notre retour. Elle, comme moi, pensions nous protéger l’une l’autre de la perversion de cet homme, mais finalement, notre silence lui a donné toute puissance. Maintenant, sagement alignés dans l’attente de notre instructeur, chacun sait à quoi s’en tenir concernant celui qui continue de me fixer sans retenue. Alors que je m’apprête à lui intimer l’ordre de poser ses yeux ailleurs, Cédric opère courageusement un pas en avant pour se placer dans son champ de vision et l’empêcher de m’atteindre. Ce simple geste me confirme que les choses ont changé, que Paula et moi ne sommes plus seules à gérer ce harcèlement incessant. Même s’ils n’ont jamais été dupes

et voyaient bien le manège moyennement acceptable de Bruno, le fait de posséder aujourd'hui tous les éléments leur permet de se positionner clairement.

Quelques secondes plus tard, l'arrivée d'une troupe de soldats menée par les trois sergents ramène tout le monde à la réalité du moment. La démarche assurée, plus de veste de treillis mais un simple tee-shirt kaki recouvrant leurs silhouettes affûtées, ces hommes s'apprêtent à nous donner une leçon de testostérone. Cédric se replace correctement afin d'éviter un sermon, et nous nous mettons tous au garde-à-vous.

– Repos.

La voix de Seth pénètre ma gorge jusqu'au fond de ma poitrine. Consciente que cette journée sera la dernière, et que je ne croiserai plus jamais ce regard intense après mon départ, une boule acide se forme au creux de mon ventre serré.

– Ces soldats sont ici pour vous montrer les techniques basiques que nous utilisons au combat à mains nues, annonce-t-il en nous présentant deux des militaires arrivés avec lui. Ce matin, nous allons apprendre à esquiver un coup, à se défaire d'une emprise et à porter une attaque efficace. Cet après-midi, vous devrez nous montrer vos acquis en traversant une zone dans laquelle vous serez attaqués de tous bords.

La poitrine oppressée, j'écoute tant bien que mal les quelques consignes de sécurité, puis observe d'un œil détaché la démonstration des soldats. Leur technique parfaitement maîtrisée est remarquable, et même si mon esprit se trouve ailleurs, je ne peux que reconnaître l'efficacité de ce qu'ils ont à nous apprendre. À mes côtés, Paula semble d'ailleurs particulièrement intéressée et ne perd pas une miette de leurs échanges.

– Mettez-vous par deux, reprend Seth avec autorité.

Bien évidemment, Bruno se retrouve seul, et c'est avec une satisfaction tout juste dissimulée que mon légionnaire vient lui faire face.

– On dirait bien que tu vas être mon cobaye, Maigrichon, souffle son timbre rauque tandis qu'il se frotte les mains avec provocation.

Dans un haussement d'épaules dédaigneux, Bruno tente de simuler une aisance qui vient pourtant de le quitter brutalement. Personne ici n'est dupe, et tout le monde sait qu'il va en baver. Tant mieux.

– Avant d'apprendre à combattre, reprend notre instructeur, on va voir si vous savez tomber. L'abruti, dos à moi.

Alors que son binôme du jour s'apprête à rétorquer, les deux pognes assurées du sergent le saisissent par les épaules pour lui faire opérer un demi-tour net. Puis, dans un mouvement parfaitement calculé, il le pousse en avant tout en crochétant sa cheville d'un coup de Rangers subtilement placé. Immédiatement, Bruno trébuche et se retrouve ventre à terre.

– Mais ça va pas ?! s'offusque-t-il en se relevant.

– Ta gueule. Fais-moi la même chose.

Après quelques secondes d'hésitation légitime, l'homme finit par estimer qu'il tient là sa seule chance de, peut-être, pouvoir reprendre un peu d'ascendant sur sa virilité profondément écorchée. Imitant les gestes du soldat, il tente de l'envoyer au sol à son tour. Mais au lieu d'embrasser l'herbe, ce dernier exécute une roulade avant souple et rapide, se retrouve sur ses pieds en un éclair, puis se replace face à son adversaire dans une impulsion tout aussi agile, en garde et prêt à lui décocher n'importe quel coup.

Hébété, Bruno sursaute, craignant probablement qu'une semelle de Rangers ne l'atteigne plus vite que prévu. Sa vulnérabilité m'arrache un sourire de satisfaction, tandis que le reste du groupe cherche plutôt à comprendre comment réitérer la cascade du sergent Connor.

– Quelle que soit la manière dont vous êtes projeté au sol, reprend celui-ci, vous devez y passer le moins de temps possible. Savoir tomber, et donc, vous relever, peut vous sauver la vie dans un combat rapproché.

Maigrichon, pousse-moi en arrière.

Avec bien moins d'hésitation puisqu'il sait maintenant qu'il en a l'exceptionnelle autorisation, Bruno percute son torse de ses deux mains.

– Quoi, c'est tout ? ricane Seth à peine destabilisé.

Piqué dans son orgueil, l'homme renouvelle sa tentative, sans plus de succès. La carrure solide du légionnaire se montre tout juste secouée par sa bousculade, terminant d'amoindrir cette puissance que Bruno était pourtant persuadé de posséder avant d'arriver ici, et qui s'effrite jour après jour.

– Allez, dégage-moi pour de vrai ! Putain, me dis pas que t'as que ça dans le ventre !

Posant enfin sa lâcheté dans un coin, notre collègue cède dans un rugissement pathétique et percute la poitrine de l'instructeur avec plus de conviction. Bien que chacun de nous concède qu'il en faudrait bien plus pour le mettre en difficulté, celui-ci se laisse envoyer en arrière, et une

nouvelle fois, dans une roulade parfaitement maîtrisée, se retrouve sur ses pieds en un claquement de doigts, prêt au combat.

– Je veux savoir faire ça... murmure Cédric, hypnotisé.

– Eh ben c'est le moment, Dodu. Placez-vous en ligne et montrez-moi vos plus belles roulades avant.

Comme des gosses ravis de leur cours de gym, mes amis et moi prenons position côte à côte. Nos premiers essais montrent vite à quel point nous manquons tous cruellement de souplesse, le résultat est catastrophique. Affalés au sol, de fous rires en fous rires, nos tentatives se succèdent mais personne ne parvient à trouver la bonne technique.

– Bon, intervient notre instructeur après quelques longues minutes de patience, arrêtez le massacre.

Puis, une fois notre attention récupérée, il se place face à nous.

– Votre problème, comme pour à peu près tout le reste, c'est votre tête.

Allez, encore un petit compliment rien que pour nous.

– Vous ne pensez qu'à la poser pour partir sur votre colonne vertébrale, alors que c'est justement ce que vous devriez chercher à préserver au maximum. Regardez, je ne décomposerai qu'une seule fois.

En garde, bien posé sur ses deux pieds, il fléchit les genoux.

– Je me rapproche le plus possible du sol pour limiter la percussion, et c'est mon avant-bras que je vais poser en premier, ce qui me permet d'envoyer mon épaule. Dans le même temps, je pousse sur mes jambes. Voilà ce qui me donnera l'impulsion nécessaire afin de me relever à la fin du mouvement. Me remettre sur mes pieds le plus vite possible, ça signifie éviter de me retrouver à portée de n'importe quel coup au visage. En gros, ce qui touche le sol, c'est seulement l'avant-bras, l'épaule puis la fesse opposée, et hop, debout.

Appuyant ses dires par une démonstration, il exécute un mouvement parfait, dont nous percevons un peu mieux les quelques subtilités.

– Compris ? À vous.

Motivés par ces explications, tout le monde se repositionne afin de les mettre en application. Si la gestuelle semble à peu près comprise, la reproduire n'est pas aussi simple mais surtout, cette histoire d'impulsion pose des problèmes à quelques-uns d'entre nous. Pourtant, après plusieurs essais consécutifs, chacun parvient au moins une fois à se retrouver sur ses deux pieds et savoure sa réussite comme s'il s'agissait de l'épreuve la plus

difficile au monde. Qu'importe le ridicule, nous sommes heureux de dépasser nos blocages et d'atteindre chaque objectif l'un après l'autre.

– Bien, maintenant, faites-moi cette roulade sur une vraie chute. Mettez-vous par deux, l'un se débrouille pour faire tomber son adversaire en avant, l'autre se sert de ce qu'il vient d'apprendre pour se repositionner aussitôt en attitude de combat.

Nous passons ainsi la matinée à apprendre comment rejoindre puis quitter le sol, mais aussi esquiver un coup, bloquer une attaque. Particulièrement concentré sur sa tâche, notre instructeur s'applique à nous enseigner que le plus important pour un combattant, avant d'arriver à porter un coup, c'est de parvenir à ne pas recevoir ceux de son adversaire. « Une fois mort, tu ne toucheras plus personne », nous répète-t-il sans cesse. Le cours se termine sur quelques notions de points vitaux à cibler en priorité, et les manières les plus efficaces pour réussir à neutraliser un individu. L'étendue de ses connaissances en matière de coups meurtriers me serre la poitrine, et une nouvelle fois, je réalise que sa vie est rythmée par la mort. Chaque jour lorsqu'il se trouve en mission, Seth ne doit penser qu'à l'éviter, et parfois même, à la donner.

– Au moins, on sait maintenant comment se défendre dans la rue, note Lucile en remplissant son plateau.

Visiblement, la leçon lui a donné faim, et elle compte bien dévorer tout ce que la cantine propose aujourd'hui.

– Je ne sais pas si on saurait mettre ça en application dans la panique, relève Cédric juste derrière-moi.

Il n'a pas tort, et très franchement, j'espère ne jamais devoir vérifier mes acquis en situation réelle.

– Tu crois que l'épreuve sera difficile ? me questionne Paula alors que mon esprit erre je ne sais où.

– Sûrement, sourcillé-je, tu as l'impression qu'ils nous ont épargnés, jusqu'ici ?

– C'était leur rôle. N'as-tu pas l'impression d'avoir changé grâce à ce stage ? Au moins un peu ?

Les mots de mon amie résonnent dans ma tête comme un aveu. Bien sûr, que j'ai changé. Tout a changé. Ces quelques jours ont vu mon plus lourd secret se révéler, mon fardeau s'alléger en me permettant de le partager

avec celle qui en a récolté les conséquences. Mieux encore, Paula et moi sommes aujourd'hui d'accord sur le fait de ne plus laisser la moindre chance à Bruno. Dès notre retour, cette ordure devra répondre de ses actes, quel que soit le prix à payer pour nous.

– À quel moment vas-tu m'avouer qu'il s'est passé quelque chose avec notre beau sergent Connor ? reprend cette voix espiègle rien que pour nous deux tandis que nous traversons la salle, plateaux en mains.

Son insistance ne m'étonne absolument pas, sa clairvoyance non plus. Lasse de vouloir préserver le secret sur un rapprochement qui, de toute façon, n'a aucun avenir, je ne réponds que d'un haussement d'épaules. Le sourire qui élargit alors son visage me ramène immédiatement à notre vie cassidaine, lorsqu'elle cherchait inlassablement à me trouver quelqu'un. C'était sans compter sur mon caractère de merde et ma vision particulièrement étriquée de la gent masculine. Les choses n'ont pas vraiment changé à ce jour, seul Seth me semble différent de tous ces hommes sans saveur. Si sa condition de soldat l'a placé dès notre rencontre dans le lot des types assoiffés de puissance et de domination, je sais maintenant qu'il en est loin. Et en y songeant à cet instant même, je réalise que le légionnaire a en réalité ouvert une nouvelle case dans mon rangement particulier. Celle des hommes droits et intègres, capables de mettre leur vie en jeu pour préserver celle des autres. Plus sélective encore, celle des hommes prêts à refouler un désir puissant au lieu d'y céder, afin de me permettre d'y renoncer. Jamais encore, on ne s'était comporté ainsi avec moi. Insouciante et peu portée sur les relations sérieuses, je n'ai croisé la route que de types tout aussi peu impliqués que moi.

– J'ai raison ! pouffe Paula en choisissant notre table.

– C'est bon, marmonné-je sans entrain, de toute façon il n'y a pas grand-chose à en dire.

– Comment ça ? C'était pas bien ?

Le souvenir de ses gestes experts me revient aussitôt en mémoire. La chaleur de sa langue sur ma peau, l'enveloppement de ses muscles contre mes chairs vulnérables, le son exquis de nos râles de plaisir... C'était tellement plus que bien.

– Si, c'était exquis, divin.

– Ah, tu m'as fait peur. J'aurais été étonnée qu'un type comme lui ne sache pas se servir de son corps.

- Crois-moi, il sait.
- Eh ben alors ?
- Alors quoi ?
- Pourquoi n’y aurait-il pas grand-chose à en dire ? Je crois au contraire que tu as plein de trucs à me raconter, une nuit c’est long.
- Paula...
- Vous vous êtes parlé depuis ?
- Un peu.
- Attends, c’est pour ça qu’il a pété un plomb contre Bruno ? Olivia, vous avez juste couché ensemble, ou bien ça va plus loin que ça ?
- Il n’y a rien, Paula. C’était un moment d’égarement, on est bien d’accord là-dessus lui et moi.
- Son regard en coin lui donne un air particulièrement suspicieux.
- Ouais, c’est ça. Eh ben laisse-moi te dire que votre attitude à tous les deux vient de s’éclaircir dans mon cerveau, et là, je pense tout le contraire.
- Arrête de raconter des bêtises. On repart dans moins de vingt-quatre heures. Je ne le reverrai jamais, que veux-tu qu’on puisse envisager ?
- Ça on s’en fout, ma chérie. Quand l’amour est là, rien ne...
- L’amour ? manqué-je de m’étrangler, mais de quoi tu parles ? Paula, on a seulement vécu une partie de jambes en l’air en pleine jungle, point. Ne va pas t’imaginer des choses.
- Moui, bien sûr... Donc, tu n’auras aucun mal à le quitter demain.
- Je déglutis lourdement.
- Aucun.

CHAPITRE 19 - Olivia -

– Nous voici à la dernière épreuve, petits citadins ! ricane l’accent slave du capitaine. Après ça, vous serez loin d’avoir effectué le parcours complet de notre sélection, mais vous en aurez eu une petite idée. J’espère que vous saurez relativiser à propos de vos problèmes de privilégiés centrés sur eux-mêmes. Si ce n’est pas le cas, tant pis pour vous !

Concernée par ses dires, je laisse mon regard arpenter l’ensemble de mes collègues. Les corps sont fatigués, mais les regards ne trompent pas. En ce qui concerne la plupart d’entre nous, ce stage a eu un impact positif. Pour tout le monde d’ailleurs, sauf un pauvre type. Un seul abruti encore accroché à son arrogance, et dont l’attitude se détache du reste du groupe. Plus le temps passe, et plus je pense que Bruno n’a de toute façon aucun avenir parmi nous. Personne ne lui fait confiance, personne ne daigne le soutenir, personne ne cautionne son comportement. Il est déjà seul, et je suppose que lorsque Paula et moi révélerons au grand jour ce qu’il nous a fait subir en toute impunité, sa carrière à nos côtés prendra fin.

Le défi du jour consiste donc, si je saisis bien les explications aux tonalités russes, à rejoindre la zone matérialisée par des plots tout en évitant les attaques qui seront perpétrées par quelques soldats aguerris. Seth nous a préparés toute la matinée, je suppose que nous possédons maintenant les notions les plus élémentaires pour réussir cette épreuve. Pourtant, une montée d’adrénaline me mord les abdominaux lorsque le capitaine donne l’ordre aux premiers de se mettre en place, et que les militaires censés nous mettre en difficulté nous rejoignent. Plus ou moins grands, mais tous bien solides, les hommes approchent dans une démarche assurée, équipements antichocs recouvrant presque intégralement leurs uniformes, et cagoules camouflant leurs visages.

– Euh... Je suis déjà morte de trouille, souffle Lucile sans parvenir à décrocher ses yeux de la horde conquérante.

Je n'en mène pas large non plus, mais bizarrement, la seule idée que Bruno puisse se faire massacrer par ces types me réjouit bien plus que mon propre sort ne m'inquiète.

Prêts avant nous, le groupe du sergent Dumont passe le premier. Mes camarades et moi observons attentivement ce qui nous attend, et je prends soin de noter dans ma tête chaque attaque afin de m'y préparer mentalement. Je trouve les soldats plutôt sympas, et j'ai l'impression que pour une fois, ils s'adaptent aux capacités des stagiaires. Quelques coups d'épaule, un soupçon de tacles précis, une ou deux prises au corps. Rien de bien méchant après une matinée à passer l'ensemble de ces éventualités en revue, mais je suppose qu'avec la panique de l'instant, il me faudra bien toutes mes capacités cognitives pour me souvenir de ce que j'ai appris et surtout, les mettre en application.

Lorsque vient le tour de notre groupe, Cédric se porte courageusement volontaire pour passer le premier. Son évolution me fait tellement plaisir, il nous confirme que ces quelques jours l'ont profondément transformé. Aujourd'hui bien plus sûr de lui, mon ami s'élance avec une bravoure héroïque. Prêt à affronter chaque embûche, il court comme si rien ne pouvait l'arrêter, et pour la toute première fois sous nos yeux, c'est le cas. Son coude placé en protection, il percute sans hésiter le soldat venu lui barrer la route, puis saute par-dessus la glissade de l'assaillant suivant. Sa réception est un peu bancale, mais il ne lâche rien et ne se laisse pas non plus déstabiliser par la bousculade de son troisième offenseur. Bien que la force de celui-ci lui fasse faire une volte-face un peu brouillonne, Cédric reste debout et continue de courir. À bout de souffle, le visage rouge et les gestes lourds, il atteint les plots sous nos cris victorieux.

– Bravo, Dodu ! lance le sergent Connor en l'applaudissant, un demi-sourire atrocement sexy étirant tout juste ses lèvres.

– Allez, j'y vais, déclare Paula, encouragée par ce passage triomphal.

– Tu vas y arriver ! lui assuré-je en déposant un baiser sur son front.

– Oui ! Je vais y arriver ! Donnez-moi le top départ !

Complètement emportée par l'euphorie, elle s'élance dès que le coup de sifflet retentit et nous offre un passage merveilleusement hilarant. Même le capitaine ne peut contenir un discret rictus lorsque mon amie déclenche son

hurlement de protection tout en évitant chacun des soldats au lieu de les affronter. Décontenancés, ceux-ci tentent bien de se mettre sur son passage pour lui opposer une résistance, mais de demi-tours en virages abrupts, sans jamais s'arrêter ni de courir, ni de crier, Paula finit par rejoindre les plots sans avoir eu besoin d'utiliser la moindre technique de défense.

– C'est une option, admet Seth d'un air aussi dépité qu'amusé.

De l'autre côté, Cédric accueille notre championne avec bonheur, tandis que les soldats, eux, se font remonter les bretelles par Vitaiev.

– Sans déconner les gars ! aboie-t-il pour résister à l'envie de rire qui lui ronge le visage, vous vous êtes fait endormir en beauté !

– Merci pour le compliment, capitaine ! clame Paula dans un élan de hardiesse que je ne lui connaissais pas.

Surpris lui aussi, mais étonnamment conciliant, ce dernier se contente d'un regard appuyé pour toute remontrance.

Non mais attendez, il se passe quoi aujourd'hui ? Ils ont tous respiré un gaz toxique ou quoi ?

– Bon, pour éviter une deuxième dérobade, les instructeurs vont venir prêter main forte aux défenseurs, annonce le russe sans défaillir. Tant pis pour les suivants, ils vont en chier.

Super, merci Paula !

– Oh là là, mais comment je vais faire ? s'inquiète Lucile en portant les deux mains à ses joues rosies par la panique.

– Ne t'inquiète pas, tenté-je de la rassurer, on a appris tout ce qu'il fallait ce matin. Tu as réussi chaque manœuvre, tu vas y arriver. Concentre-toi, garde confiance en toi.

– Oui, tu as raison. Allez, il faut que je me lance, si j'attends encore je vais me faire pipi dessus...

– Au suivant ! hurle justement la voix du capitaine.

Portée par cet élan soudain, Lucile se place sur la ligne de départ. Disséminés un peu partout sur l'aire enherbée, les militaires l'attendent, amusés. Nul doute que ce genre d'exercice n'est pour eux qu'une simple récréation, et que la petite silhouette frêle de Lucile n'est pas vraiment représentative du genre d'opposants qu'ils peuvent rencontrer en mission.

En attendant, Paula vous a baladés, les gars...

Le coup de sifflet retentit, et sans plus réfléchir, ma collègue commence sa traversée. Très vite, le premier soldat posté sur sa route amorce un coup

circulaire, qu'elle esquivait avec une roulade avant parfaitement exécutée.

– Bravo ma Lucile ! crié-je pour l'encourager.

Reprenant sa course, elle évite cette fois un tacle arrivé sur le côté droit en sautant par-dessus. Mais alors que l'arrivée du sergent Dumont depuis sa gauche ne lui pose aucun souci, la pauvre n'a pas le temps d'analyser l'approche d'un autre homme en cagoule, dont l'épaule vient épouser sa hanche pour la soulever avec une aisance déconcertante. Juchée sur cette montagne de muscles qui fait mine de l'emporter ailleurs, Lucile panique.

– Lâchez-moi ! s'emporte-t-elle avec rage, on n'a pas révisé ça !

Puis, se redressant au-dessus de ce buste anonyme, elle saisit sans hésiter le visage de ses deux mains pour malmener les yeux de son ravisseur. Le rugissement de ce dernier ne laisse aucun doute sur la douleur qui lui est infligée. Rapidement délivrée, Lucile repart à vive allure, et lorsque le soldat suivant l'aborde de biais, elle tend un doigt menaçant dans sa direction sans cesser de courir.

– Je vous préviens, le prochain, je le mords !

Stoppé net par cet aplomb venu de nulle part, l'homme lui cède le passage. Visiblement, il préfère écoper d'une série de pompes ce soir plutôt que se faire crever les yeux ou trouser la peau par notre petite furie, dont la fierté explose lorsqu'elle rejoint enfin la zone d'arrivée. Bon sang, ce séjour a véritablement transformé mes amis !

– Petit Machin, me hèle le capitaine, c'est ton tour !

Génial...

Je ne sais pas pourquoi, mais à la manière dont ces types se remettent en place avec concentration, quelque chose me dit que je n'aurai pas droit à la même clémence.

– Celle-ci, aucun cadeau, confirme leur supérieur.

Eh ben super, allons-y gaiement !

Fléchissant sur mes jambes pour me préparer à l'impulsion dont j'aurai besoin, je laisse mon regard balayer la horde de testostérone qui me fait face. Ils sont sûrement très sympas autour d'une bière, mais dans l'immédiat, entre eux et moi, c'est la guerre. Au milieu du lot, les yeux noirs de Seth accrochent les miens comme si nous étions seuls au monde. Son corps athlétique placé en position pour l'action, la puissance qu'il dégage se fraye un chemin jusqu'à mon bas-ventre. Seigneur, que ce mec est beau ! Il m'en faudrait peu pour qu'au lieu de l'éviter, j'aille directement

me blottir dans ses bras afin de les sentir de nouveau se refermer autour de moi, savourer son odeur autant que la fermeté de ses muscles ciselés sous mes doigts.

Le coup de sifflet du capitaine m'extirpe brusquement de mes rêveries, et j'entre dans l'arène. Sans attendre, un premier attaquant tente de me déstabiliser d'un croche-pied, mais comme Lucile, je m'en tire à l'aide d'une roulade avant plutôt réussie. À peine remise sur mes pieds, un bras large passe au-dessus de ma tête, évité grâce à une flexion dictée par je ne sais quel réflexe, puis je reprends ma course en veillant à respirer régulièrement, comme Seth nous l'a conseillé ce matin.

– C'est bien Olivia, continue ! hurlent mes camarades depuis la zone d'arrivée.

Les yeux absorbés par ce nombre impressionnant de silhouettes masculines autour de moi, je tente d'analyser lequel m'atteindra le premier, et décide de devancer sa charge. Surpris, le militaire me regarde approcher et déclenche un direct que je contre en suivant exactement les directives apprises à l'entraînement. Coopératif, puisque le but de l'épreuve consiste à nous permettre de mettre en application ces quelques techniques, l'homme se laisse retourner le bras sans résistance même si je suis parfaitement consciente qu'en réalité, jamais je n'en serais venue à bout aussi facilement. Les acclamations de mes amis m'encouragent, et c'est maintenant Seth qui me fait face. Ce qui change considérablement la donne, puisque si le but est précisément de fuir le contact, mon corps me hurle exactement le contraire. Mais mon esprit de compétition reste le plus fort, et notre rapprochement me donne un atout : je n'ai pas peur de lui. Forte de cette attirance que je sais réciproque, je redresse les épaules et accélère le rythme de mes foulées, prête pour l'affrontement. Concentrée sur lui, je ne vois pas son collègue se jeter au sol dans le but de me faucher les jambes en ciseaux, et ne suis alertée que par le cri strident de Paula. Surprise, je saute en avant pour éviter cette prise inattendue, et dans mon élan, me retrouve propulsée contre ce torse qui m'accueille en me faisant virevolter dos à lui. Prise au piège de son bras fermement arrimé à mon buste, j'hésite entre m'extirper de cette emprise ou bien la savourer. Le contact de nos deux corps m'enivre, tout comme le parfum singulier de sa peau qui vient chatouiller mes sens. L'espace de quelques secondes, cette étreinte m'oblige à fermer les yeux pour en ressentir chaque effet. Puis, consciente que le temps ne s'est pas

arrêté et que nous nous trouvons en plein milieu d'un exercice de combat, je reprends le contrôle de mes muscles.

– Ne perds pas d'énergie à te débattre, murmure Seth contre ma tempe, pense à ce qu'on a travaillé. Quels points peux-tu viser, quels nerfs sont à ta portée ?

Sa voix rauque s'immisce jusque dans mes veines, faisant pulser un feu de désir au creux de mes reins tandis qu'il continue de me maintenir contre lui. Dévorée par cet incendie incontrôlable qui me ravage de l'intérieur, j'essaie de rassembler mes esprits pour me souvenir de ses conseils avisés. Puis, mes neurones enfin rebranchés à la réalité de l'instant, je me focalise sur ce bras puissant calé sous ma poitrine. Forte de l'opportunité qu'il me donne probablement en toute conscience, je glisse ma main autour de son poignet et tâtonne rapidement pour placer mes doigts au bon endroit avant de serrer de toutes mes forces. Puis, la douloureuse compression des vaisseaux sanguins l'obligeant à fléchir, je m'empresse d'atteindre son nerf cubital, juste au-dessous de son coude rendu vulnérable par la manœuvre précédente. Un léger grognement me confirme la justesse de mon geste, et aussitôt, mon légionnaire coopératif me libère.

– Bravo. Maintenant, cours et ne t'arrête pas, murmure son timbre grave.

Partagée entre l'envie de clore ce contact pour gagner mon épreuve, et celle de prendre encore quelques secondes à savourer ce que le destin ne m'offrira plus jamais, j'hésite un instant. Mais, appelée à gorges déployées par mes camarades, et encouragée par le discret sourire que Seth m'accorde en poussant légèrement ma hanche, je finis par m'élancer.

– Allez ! Allez Olivia, fonce ! hurlent mes trois supporters depuis leur zone.

J'ai tout juste le temps de faire quelques mètres à bonne allure, que le sergent Silva apparaît à son tour dans mon champ de vision. Prêt à entamer un corps à corps, il se place en position tandis que j'analyse mes chances. Très clairement, si je continue d'avancer frontalement, je n'en ai aucune. Repassant en revue les hypothèses abordées lors du cours de ce matin, seule l'une d'entre elles me paraît réalisable dans l'immédiat. Bien décidée à réussir cette épreuve, je me jette au sol dans une roulade qui surprend le militaire, et lors du contact de mes mains avec le sol, m'applique à récupérer deux poignées de cette terre sableuse dans laquelle l'herbe peine à pousser correctement. À l'instant même où je me retrouve sur mes deux

pieds, je vise avec précision et envoie mon butin en direction de son visage. Surpris et occupé à se protéger, l'homme ne prête plus attention à ma position et me laisse filer sur le côté. Accueillie par les hourras euphoriques de mes amis, je sens la satisfaction me gagner lorsque mon regard croise celui de Seth, satisfait.

– Tu as été géniale ! s'écrie Cédric en me soulevant contre lui.

– Oh oui, bien meilleure que moi ! approuve Paula dans un gloussement communicatif.

– Maigrichon, c'est à toi ! nous coupe le capitaine avec autorité.

Tous impatients d'assister au passage de Bruno au milieu de ceux qui auront l'occasion de lui donner une bonne leçon, nous revenons immédiatement au calme et l'observons se placer sur la ligne de départ.

CHAPITRE 20 - Seth -

Fidèle à elle-même, Olivia vient de nous offrir un passage talentueux. Comme depuis le début de ce stage, Petit Machin a retenu chaque conseil pouvant lui être utile, et su faire preuve d'autant de courage que d'obstination. Elle a trouvé une solution à chaque problème posé, et même si pour cette fois, chacun de nous lui a épargné les contre-attaques employées sur une vraie situation d'exercice de combat, sa capacité d'analyse et sa vitesse de réaction sont excellentes.

– Voyons si tu seras aussi téméraire que ta collègue, lance le capitaine à l'attention de l'abruti qui se prépare à tenter sa chance.

Peu importe qu'il le soit ou non, les gars et moi l'attendons de pied ferme. Et pour lui, en revanche, aucun cadeau. Tout le monde ici sait maintenant à quoi il s'amuse, et si les légionnaires sont connus pour jouer avec les femmes, il subsiste une règle avec laquelle on ne plaisante pas : si elle n'est pas consentante, tu ne la touches pas. Alors, lorsque le coup de sifflet retentit, c'est avec un entrain non dissimulé que mes camarades commencent à chahuter cette pauvre loque. Slatonov entame la mélodie avec un plaquage au sol qui pourra probablement figurer au tableau de ses meilleures performances, puis Traore enchaîne avec un corps à corps prouvant à qui en doutait encore que ce type n'a aucun fond, aucun courage, aucune volonté. Gémissant comme un gosse effrayé, il se protège la tête sans jamais oser remiser le moindre coup. Ce connard subit, dépourvu de toute persévérance. À côté de lui, Dodu a été un vrai champion.

–Allez ! Réveille-toi, connard ! hurle Silva dans ses oreilles en lui administrant une gifle derrière le crâne sur son passage.

La tête vissée entre les épaules pour se protéger de la prochaine attaque, ce naze trotte avec une trouille qui lui ligote les jambes. Pathétique.

Encadrant sa fausse course, les gars le dirigent droit sur moi tel une escorte bien ficelée. Il est déjà essoufflé, et son regard vissé au sol montre

une combativité totalement inexistante. Me voilà déçu, lui coller une trempe ne sera même pas drôle.

– Alors, Maigrichon ? soufflé-je en agrippant sa nuque d’une main ferme pour le placer à mes côtés, c’est là tout ce que tu as appris ?

– Je... Je sais ce que vous essayez de faire, bégaye-t-il sans oser lever les yeux.

– Ah oui ? Tu crois ?

– Oui... Vous essayez de prouver à Olivia votre supériorité. C’est facile comme ça...

Stop pant la marche pour le ramener face à moi, je colle son front au mien avec autorité. Nos têtes s’entrechoquent, mais contrairement à lui, je ne sens rien.

– Pauvre débile, sifflé-je entre mes dents serrées, tu penses sérieusement que j’ai besoin de prouver ma supériorité à qui que ce soit ? Regarde-toi.

– Je...

– Ta gueule. Tu crois que j’ai besoin du couvert d’une épreuve et de la présence de mes frères pour remodeler ta face de rat ?

– Vous me faites mal !

– Ouais, et c’est juste les préliminaires.

Sans attendre sa prochaine provocation, je crochète ses chevilles d’un coup de semelle parfaitement opéré et l’envoie s’étaler au sol sans ménagement. Aussi gracieux qu’un rhinocéros dans un virage trop serré, il broute l’herbe en grognant quelques menaces étouffées par le sable.

– Debout ! ordonné-je tandis qu’il trébuche après s’être laborieusement relevé.

– Vous allez regretter ça, râle-t-il en s’essuyant la bouche d’un revers de manche.

– Je ne crois pas, non.

Agacé par son arrogance, je le saisis par le col avec virulence.

– Montre-moi plutôt l’homme que tu es ! Allez, Maigrichon, défoule-toi sur moi comme tu as su t’en prendre à ta collègue !

La voilà enfin, la petite lueur de terreur tapie au fond de ce regard dédaigneux. Ça y est, monsieur vient de comprendre qu’il est l’heure de payer l’addition.

– Je... Nos histoires ne vous regardent pas ! tente-t-il pitoyablement.

Sa lâcheté fait naître un sourire moqueur au coin de mes lèvres pincées.

– C’est donc comme ça que tu t’en tires à chaque fois, hein ? Tu bottes en touche, et tu penses que personne ne s’en mêlera ?

J’approche son visage du mien pour l’empêcher de se soustraire à mon regard inquisiteur.

– Tu es tombé sur le mauvais gars, murmuré-je avec gravité avant de le repousser brutalement en arrière.

Déséquilibré par l’élan conséquent que lui donne mon geste, il s’étale sur le dos sans même chercher à rouler en arrière comme nous l’avons appris ce matin. Rien, ce mec ne vaut rien.

– Vous êtes jaloux, c’est ça ? couine sa voix fragilisée par la peur qui l’envahit devant ma détermination.

Consterné par sa naïveté, j’éclate de rire. Puis, bien décidé à faire taire définitivement ses moindres pulsions envers Olivia, je fonds sur lui pour un corps à corps au sol dont il se souviendra.

– Pauvre type, soufflé-je en saisissant son bras dans une prise qui l’oblige à rouler sur le ventre, si tu savais combien de longueurs d’avance j’ai sur toi...

Son hurlement de douleur s’arrête net lorsqu’il comprend.

– Je le savais, grogne-t-il, quelle salope...

Ma main libre agrippe aussitôt ses cheveux pour tirer violemment son crâne vide en arrière. J’ignore ses supplications comme sa difficulté à respirer.

– Écoute-moi bien, grondé-je dans un murmure audible seulement pour nous deux, tu ne connaîtras jamais ni l’odeur ni le goût de son plaisir, tu n’entendras jamais le chant de son orgasme, tu n’iras jamais explorer cette douce chaleur entre ses cuisses. Et je vais te dire une bonne chose. Quelle que soit la distance qui nous séparera, si tu poses ne serait-ce qu’un doigt sur sa peau sans sa permission, tu me trouveras sur ta route. J’ai tout ce qu’il faut ici pour te déterrer où que tu sois, et crois-moi, tu n’en as aucune envie.

À quelques mètres derrière nous, les stagiaires tentent de comprendre ce qu’il se passe. Leurs silhouettes hésitantes s’invitent dans le coin de mon champ de vision, mais, tenus à l’intérieur de leur zone par quelques-uns de mes camarades, ils restent à distance tandis que je relâche ma prise pour laisser cette merde se remettre sur ses jambes. Tout juste y parvient-il, que

mon pied fauche de nouveau ses chevilles pour le renvoyer au sol. Ce mec n'a aucun réflexe, c'est dingue.

– Ça suffit ! tente-t-il de m'impressionner, vous n'avez pas le droit de faire ça !

– J'ai tous les droits, Ducon, on te l'a déjà dit.

– Je ne suis pas là pour...

– Tu es là pour faire preuve de courage ! Tes collègues ont tous réussi cette épreuve !

– Vous ne leur avez pas infligé cet acharnement !

– Affirmatif, confirmé-je en venant m'accroupir près de lui. Eux, n'ont pas eu besoin qu'on aille chercher la combativité au fond de leur froc.

Écrasé par la honte qu'il s'inflige tout seul, bien que je l'y aide un peu, il relève un regard dédaigneux jusqu'à moi.

– On part demain, persifle-t-il, quoi que vous fassiez de moi aujourd'hui...

Ce connard est donc persuadé de pouvoir encore sauver ses miches et continuer à importuner qui il veut, quand il veut. Convaincu qu'une fois Olivia loin de moi, le champ sera de nouveau libre pour ses manigances perverses. Putain, je crois bien que je pourrais, à cet instant, quitter la légion rien que pour le faire mentir. Ou bien serait-ce parce que je refuse de savoir *mon* Petit Machin aux prises avec ce connard tordu... Cette seule éventualité me fait dégoupiller sec. D'une main ferme, j'attrape sa gorge et la serre entre mes doigts. Puis, me projetant en arrière d'une impulsion ferme sur mes jambes, je l'emporte au sol avec moi. Comme une marionnette sans vie ni âme, je maîtrise chacun de ses gestes pour le caler dos à mon torse, totalement vulnérable. Un coude glissé sous son menton, le poignet verrouillé par mon autre main et les deux jambes autour de son buste, le voilà totalement soumis. Sa vie se trouve désormais suspendue à ma seule volonté.

– On va faire autre chose... fulminé-je à voix basse contre sa tempe frissonnante. Il se trouve, Maigrichon, que ton petit cœur était faible, bien trop faible pour supporter toutes ces épreuves.

Un soubresaut entre mes genoux me confirme qu'il prend la mesure de ma menace.

– Tu vois, continué-je en resserrant légèrement mon coude autour de sa gorge, j'ai même le choix, finalement. Tu pourrais tout à fait te noyer au

cours d'une dernière épreuve de nage au beau milieu du fleuve, ou alors être victime d'une très mauvaise chute sur l'un de nos parcours. Tu sais, un crâne de citadin ne fait pas le poids contre nos rondins, il suffit d'un choc...

Sa respiration s'accélère, ses yeux se révulsent. Enfin, il prend la mesure de l'endroit où il a mis les pieds.

– Nous, on s'en fout, ajouté-je afin d'achever le moindre de ses doutes, vous avez signé une décharge avant votre départ.

Voilà, ça y est. L'auréole qui s'élargit autour de sa braguette me confirme que j'ai cette fois-ci appuyé sur le bon bouton.

– Alors, tu sais ce qu'on va faire ?

Sa position l'empêche de hocher la tête, mais je sais maintenant qu'il est parfaitement coopératif.

– On va faire venir tes collègues, et tu vas leur dire où est-ce que tu caches ta putain de vidéo.

J'aurais cru le sentir se rebeller un minimum, mais cette loque ne m'offre qu'un léger soubresaut de stupeur. D'un signe de tête, j'envoie Silva chercher le reste de mon groupe. Les visages défaits apparaissent les uns après les autres, personne ne comprend réellement ce qui est en train de se jouer sur cette aire d'exercice.

– C'est à toi de parler, déclaré-je à ma victime en desserrant juste ce qu'il faut pour le laisser utiliser ses cordes vocales, tu vas aussi faire quelques promesses, et j'espère que je n'aurais pas à te souffler les mots.

Stupéfaite, Olivia accroche mon regard. Peu m'importe qu'elle me prenne pour un fou, la seule chose qui compte est de la libérer définitivement de cette ordure.

– Je...

– Plus fort ! grondé-je en l'encourageant d'une pression ferme qui le remue brusquement.

– D'accord, abdique-t-il, la vidéo est sur mon disque dur, le mot de passe est OCTOBRE ! Elle sera détruite dès notre retour.

– Et ?

– Et je jure de ne plus vous poser de problème, lâche-t-il enfin à l'attention des deux femmes... De toute façon, je vais partir du journal.

Si Blondie paraît soulagée par ces annonces, je vois bien qu'Olivia reste sceptique. Elle a probablement raison de se méfier, un type comme lui ne mérite aucune considération pour sa parole.

– Ne crois pas qu’on en restera là juste parce que tu l’as décidé, crache-t-elle en croisant les bras, c’est trop facile.

On ne peut pas lui donner tort. Et j’approuve sa capacité à se protéger. Je ne serai pas là quand ils se retrouveront dans leurs bureaux, alors autant que toutes les chances soient de son côté.

– Il accepte son sort, réponds-je à sa place, et surtout, il est désolé. Hein, Maigrichon, tu es DÉSOLÉ !

Une autre secousse autoritaire l’oblige à acquiescer.

– Je suis désolé ! concède-t-il dans une grimace inconfortable.

– Bien, mon grand.

Considérant que ces déclarations leur permettront au moins de lever le voile sur cet abcès douloureux, je débloque mes jambes et le fais rouler sur le ventre. Plaqué contre son dos, je maintiens néanmoins une emprise sur sa nuque.

– C’est pas des paroles en l’air, l’avertis-je contre sa tempe, si tu remets ça, je te retrouve et je te fume.

Puis, renvoyant une dernière fois son crâne de débile en direction du sol, je me relève d’une poussée et me dresse face à mon groupe. Leurs mines stupéfaites sont à la mesure de ce qu’il vient de se produire.

– Bien, l’épreuve est terminée, allez vous ranger dans la cour, le capitaine va faire son débriefing.

Aucun d’eux ne tend la main à celui qui peine à se remettre debout. Je les regarde s’éloigner lentement, tandis qu’Aldo et Silva me rejoignent.

– Tu penses que ça suffira ? s’interroge le premier.

– Aucune idée. Mais ça en valait la peine, rien que pour le voir se pisser dessus comme un gosse.

Les rires de mes frères atténuent la colère qui me tient encore.

– Quartier libre ce soir, tu viens avec nous en ville ? tente Silva d’une tape amicale sur l’épaule.

Incapable de décrocher mes yeux de cette natte désordonnée qui se balance au rythme de sa démarche cadencée, je hoche négativement la tête.

– Non.

– Quoi, tu refuses une virée nanas ? s’étonne Aldo.

Effectivement, on m’aurait proposé cette sortie quelques jours en arrière, je n’aurais pas laissé ma place à un autre. Ces quelques soirées hors de la caserne, accordées de temps à autre par le commandement, sont

généralement l'occasion pour nous d'aller tester le sex-appeal du bon légionnaire. C'est notre récréation. Mais ce soir, je n'éprouve aucune envie de me retrouver dans le pieu d'une femme facile. Petit Machin repart demain, avec son caractère de feu et ses courbes atrocement sexy, alors je n'ai pas le cœur à goûter une autre peau. Je sais déjà que personne ne possède sa saveur, qu'aucun regard ne m'a jamais transpercé de part en part comme le sien, et que je n'avais encore jamais ressenti cette tristesse de voir quelqu'un quitter mon périmètre. Elle a tout chamboulé sans s'en apercevoir, sans même le vouloir, et c'est probablement ce qui change tout.

– Tu vas rester avec les journalistes ? m'interpelle Silva.

L'idée d'un dernier moment au plus près d'elle est très tentante, mais je sais qu'elle est aussi particulièrement périlleuse.

– Non. Une petite bière et une soirée tranquille dans ma piaule, ça m'ira très bien.

– Sans déconner, qu'est-ce qui t'arrive ?

L'œil inquiet d'Aldo me confirme que quelque chose a changé. Je n'ai jamais refusé un peu d'amusement, j'étais même le plus performant de nous tous jusqu'ici. Pourtant aujourd'hui, une retenue s'empare de moi sans que je ne parvienne à la contrer. J'ai goûté à la saveur enivrante d'Olivia, et depuis, je n'imagine même plus en apprécier une autre. Comme si elle avait envoûté mon âme, l'exquise sonorité de ses gémissements ne cesse de retentir dans ma mémoire, et la folle arabesque de ses courbes accapare mon esprit. Mon corps tout entier réclame un retour au cœur de ces contrées vallonnées, pour aller faire crépiter cette peau douce, chaleureuse, enchanteresse. Comment est-ce possible ? Moi qui suis rompu aux coups d'un soir, ferme ambassadeur du non-attachement, et roi du mutisme après rapports. Comment cette fille a-t-elle réussi à percer cette barricade solide érigée autour de mes sentiments, en aussi peu de temps ?

Suivant mes camarades jusqu'à la zone de regroupement en m'abstenant de les faire profiter de ma réflexion, je tente de rassembler mes esprits. Il n'y a rien. Il ne peut rien y avoir, de toute façon. Elle part demain, et j'attends mon prochain déploiement. Aucun avenir, aucune place à une relation quelle qu'elle soit.

– Nous voici à la fin du stage, retentit l'accent slave du capitaine. Vous n'avez pas été les meilleures recrues qu'on ait vues ici, on en est même très loin. Mais vous avez été au bout. Dites-vous bien que ce que vous avez vu

ici, n'est qu'une infime partie de ce que doivent endurer les hommes qui se présentent à la légion étrangère. Ceux qui s'engagent et se battent pour votre pays vivent des moments bien plus difficiles que ce qu'on vous a montré.

C'est peu de le dire. En comparaison avec les sélections et l'instruction, puis les différents stages d'aguerrissement tout au long de notre contrat, ce stage était de la rigolade. Sans compter que, contrairement à ce qu'ils pensent, nous avons été plutôt cléments avec eux.

– Vous allez avoir un peu de temps pour récupérer vos affaires, faire vos sacs et ranger vos dortoirs. Exceptionnellement ce soir, on vous laissera jusqu'à sept minutes pour la douche. Pas dix, parce qu'on n'est pas à l'hôtel, et la flotte, elle est sacrée. Vous aurez ensuite quartier libre dans la caserne. Tant que vous êtes capables de vous réveiller à l'heure demain matin, passez votre soirée comme bon vous semble, je m'en fous. J'espère que ce que vous avez appris ici vous servira, et si ce n'est pas le cas, posez-vous des questions. Bonne soirée, rompez les rangs.

Clair, net, expéditif et sans fioritures. La spécialité du capitaine. Le français, s'il le maîtrise plutôt bien, est une véritable torture pour lui. Il a donc pour habitude d'abréger ses phrases au plus simple, ce qui lui donne cette attitude froide et distante. Bon, son visage dur et peu souriant y contribue aussi, soyons honnête. Mais, au fond, cet homme est profondément humain. Un mec authentique comme je les apprécie, un chef dévoué, prêt à mouiller sa chemise pour les autres. Il faut mériter sa place dans ses rangs, mais une fois que l'on obtient sa reconnaissance, on pourrait nous aussi donner notre vie sur un simple ordre de sa part.

Je regarde les stagiaires s'éloigner en direction des chambres, conscient que le temps s'écoule à une vitesse incontrôlable. Sa natte se balance dans son dos, et alors que je m'apprête à détourner mes yeux de cette vision douloureuse, elle se retourne furtivement. Un regard bref, presque fuyant dès qu'elle réalise que je l'observe aussi, mais un instant qui me fait supposer qu'elle vit peut-être le même questionnement que moi. Cette incertitude incompréhensible, ce déchirement qui n'a pas sa place, cette impuissance devant une séparation à laquelle on ne peut rien changer. Je la devine aussi perdue que moi face à la puissance de cette simple attirance, qui nous a littéralement brûlé les ailes en seulement quelques jours. Je n'y comprends rien, et à son air perdu, je me doute qu'elle non plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21 - Olivia -

Quel bonheur de savourer enfin une vraie douche et de me retrouver dans mes vêtements civils ! Il semblerait que j'aie perdu un ou deux kilos durant ces quelques jours, si j'en juge par le léger bâillement de mon jean.

Au moins, tu n'auras pas enduré tout ça pour rien !

– Hey, les filles, mes cheveux sentent bon ! se réjouit Lucile en revenant à son tour de ses sept minutes d'eau chaude.

– Moi aussi ! la suit Paula dans ses réjouissances, et qu'est-ce que ça fait du bien !

– Bon, il me tarde de pouvoir recommencer en prenant vraiment mon temps, hein, mais zut, quel pied ! Je n'aurais jamais cru réaliser un jour qu'être propre pouvait être un luxe.

– Justement, je pense revoir à la baisse ma consommation d'eau et de produits inutiles. Tout ça m'a fait prendre conscience que nos pratiques sont parfois un peu excessives.

Lucile et moi tournons vers notre amie un regard étonné. Elle, jusqu'ici la plus coquette de nous trois, qui décide de s'orienter vers le minimalisme ? Décidément, ce stage l'a vraiment métamorphosée.

– Ben quoi ? réagit-elle à notre stupéfaction, on peut tous se remettre en question, non ?

– Tout à fait, acquiesce Lucile. Mais, de mon côté, je ne suis pas sûre de me sentir prête à lâcher prise sur ce plan-là. Peut-être sur mes déplacements, oui. J'ai compris que je pouvais me servir des muscles qui composent mon corps. Et, soyons honnête, après avoir marché durant trois jours dans la jungle, je suppose que mes trois petits kilomètres pour aller au travail, que ce soit à vélo ou même à pied, ne me paraîtront pas aussi insurmontables...

– Et toi, Olivia ?

Je relève le nez, prise au dépourvu.

– Moi, dès mon retour, je file à la boulangerie faire le plein de croissants, parce que j’ai la dalle.

Les rires de mes amies me rappellent que les instants d’insouciance se sont faits rares, cette semaine. Je ne montre que cette facette détachée, mais au fond de moi, suis-je réellement aussi hermétique au changement ?

Probablement pas. Je suppose que cette aventure guyanaise m’a fait évoluer sur bien des plans, mais je ne suis pas forcément prête à en parler, même avec elles. Certainement parce que je dois déjà comprendre ce qu’il se passe en moi actuellement, et que j’en suis franchement loin. Bien sûr, j’ai appris à me dépasser encore plus, et rien qu’à regarder mes amis se découvrir m’a apporté énormément. J’ai libéré ce poids qui me rongait depuis plus d’un an, et j’étais loin de m’imaginer en être capable. Jusque-là, je restais persuadée que me taire représentait la meilleure option, pourtant mon silence n’a fait que donner à Bruno toutes les cartes pour nuire à deux personnes au lieu d’une seule.

– Prête ? demande Paula tandis que pour la première fois depuis des jours, je laisse mes cheveux retomber librement derrière mes épaules.

– Oui, allons nous détendre un peu, s’extasie Lucile en nous emboîtant le pas.

La nuit est déjà tombée lorsque nous quittons le bâtiment pour rejoindre le réfectoire, duquel une musique animée nous parvient déjà.

– Eh ben, c’est maintenant que je réalise que ça fait une éternité qu’on n’a pas écouté de musique.

La remarque de mon amie, dont les reflets dorés sont balayés par des pots colorés à l’instant où nous passons les portes, souligne encore un peu plus la singularité du séjour que nous venons de vivre.

Le quartier libre est visiblement commun à toute la caserne, sauf quelques militaires de garde que nous avons pu croiser. Certains légionnaires sont déjà occupés à quelques franches rigolades, bière à la main et tenue décontractée, bien que toujours spécifique à leur condition de soldat. Leur bonne humeur fait plaisir à voir. Je suppose que le quotidien, s’il est tel ou même pire que ce que nous avons pu vivre ici, laisse peu de place à l’insouciance, et que lorsque ce genre de moment leur est accordé, ils en profitent au maximum. Comme je les comprends.

– Allez, les journaloux, venez ! nous invite l’un d’entre eux à nous approcher du bar.

Timidement, les filles et moi avançons dans la salle, dont les néons ont été éteints et remplacés par ces gadget imitant l'ambiance d'une boîte branchée.

– Bière pour tout le monde ? demande le soldat posté de l'autre côté du comptoir.

Un fort accent hispanique englobe chaque consonne prononcée.

– Il y a autre chose ? demande Lucile en essayant de couvrir le son de la musique.

– Du jus d'orange. Pas d'alcool fort dans la caserne, et bières limitées à trois bouteilles par personne. Ce sont les règles, Juanita.

– D'accord, bière, ça ira très bien.

Un clin d'œil offert par le légionnaire tatoué à mon amie dont les joues rosissent aussitôt, et quelques secondes plus tard, trois bouteilles sont décapsulées sous nos yeux.

– Bonne soirée les filles, lance l'homme avec un sourire radieux.

– C'est maintenant qu'ils deviennent sympas, presque charmants, s'étonne Paula alors que nous nous éloignons, nos boissons en main.

– Alors les filles, résonne la voix de Cédric dans mon dos, ça vous fait quoi d'avoir retrouvé vos fringues ?

Tout beau dans ses vêtements de ville, les cheveux soigneusement coiffés, notre collègue nous rejoint, suivi de Patrick, Sylvie et Antoine, du pôle sports. Revoir nos collègues dans leurs tenues du quotidien signe la réelle fin de ce stage hors du temps, et quelque part, cette idée me serre le cœur. Pour quelle raison ? Moi qui avais tellement hâte de quitter cet endroit pour retrouver mon appartement douillet, ma douche et mes draps au parfum de lavande...

– Une chose qui ne me manquera pas, ce sont bien les moustiques, souffle Sylvie alors que l'un de ses collègues part chercher leurs boissons.

– C'est sûr qu'ici, ils sont sacrément voraces... confirme Lucile. Je me suis fait dévorer.

Nous échangeons quelques futilités sans réel sujet de conversation, et rapidement, la nostalgie me gagne. Je n'ai pas tellement envie de faire la fête, ni d'aller me coucher. Pour la première fois depuis ce périple éreintant, j'ai peur de dormir. Je ne veux pas que demain arrive, et cette sensation m'angoisse. Les voix qui se répondent autour de moi forment un brouhaha

auquel je ne parviens pas à m'intégrer, et mon esprit finit par se faire la malle sans préavis.

Je suis ailleurs, totalement.

C'est l'arrivée bruyante d'un nouveau groupe de légionnaires qui interrompt mes pensées. Chantant un refrain dont je ne comprends absolument aucune parole, tant leurs accents de toutes nationalités se confondent et déforment chaque syllabe. Ils en sont attendrissants, ces hommes d'horizons si différents, unis dans une même langue qu'ils s'efforcent de parler malgré sa complexité. J'ai toujours entendu dire que le français était la langue la plus difficile à apprendre, et très franchement, vu les notes que je me payais à l'école dans cette matière, je ne peux que ployer le genou devant ces gaillards, projetés ici sans aucune connaissance de ce dialecte inconnu et obligés de l'acquérir sur le tas, grâce parfois à la bienveillance de leurs compagnons de chambre.

– Allez Kruchman, balance les binouzes ! ordonne l'un d'entre eux avec euphorie. Ce soir, on va aller butiner sec !

Charmant...

Alors qu'ils s'avancent, je reconnais parmi eux les sergents Silva, Dumont, et quelques pas en arrière, Seth apparaît, accompagné de celui que nous voyons souvent avec lui lorsque nous ne sommes pas en exercice. D'une allure bien plus calme que les autres, ces deux-là s'avancent d'un pas détendu. Seth écoute attentivement ce que lui raconte son collègue, sa concentration lui donne un charme fou. Merde, j'ai passé une nuit de folie avec ce mec, moi-même je n'en reviens pas. Comment est-ce possible ?

– Ils vont aller en ville, je crois, soupçonne Paula en m'affublant d'un coup d'épaule.

Surprise, je détourne immédiatement mon attention du groupe dans un sursaut qui manque de me faire lâcher ma bière.

– Prise en flag, hein ? sourit mon amie.

– N'importe quoi...

– Ça t'ennuie ?

Je hausse un sourcil, un poil sur la défensive.

– Qu'est-ce qui devrait m'ennuyer ?

– De savoir qu'il va aller *butiner* sec.

– Pfff, rien à faire, en quoi ça me concerne ?

– Oliviaaaaaa...

– Paula, je t’ai déjà dit qu’il ne se passait absolument rien entre le sergent Connor et moi. On s’est bien amusés, certes, mais ça s’arrête là. Donc je ne vois pas en vertu de quoi je pourrais me permettre de lui reprocher quoi que ce soit.

– Je n’ai pas dit que tu le lui reprochais, je te demande seulement si ça t’ennuie. Et j’ai ma réponse, tu ne pouvais pas être plus claire.

Le ton sec que je viens d’employer malgré moi me fait culpabiliser. Ce n’est pas à elle de payer pour cet égarement qui n’aurait jamais dû se produire, ni pour l’effet qu’il provoque sur mes sens.

– Excuse-moi.

– Non, je veux dire qu’il est parfaitement clair que ça t’ennuie, pouffe-t-elle.

Angoissée par son inquisition, je me contente de reprendre une goulée de bière. Bien sûr, que ça m’agace. Mais je ne comprends pas pour quelle raison, puisque tout est bien clair entre lui et moi. On n’attend rien l’un de l’autre, on ne se doit rien, et de toute façon, au-delà des quelques heures qu’il me reste à passer dans cet endroit, je n’ai aucune chance de le revoir, jamais. Alors à quoi bon se remuer les tripes avec des sentiments qui ne...

Des quoi ?!

Mon raisonnement silencieux me fait hurler intérieurement. Foutaises ! Comme si des sentiments pouvaient naître entre deux parfaits inconnus, comme ça, en un claquement de doigts, après une seule nuit d’orage au beau milieu d’une jungle hostile. Comme si on pouvait se détester, et le lendemain, prétendre aimer la même personne.

Allez, bois donc un coup Millard.

Feignant de m’intéresser à la conversation toujours en cours entre mes collègues, j’ignore royalement les regards appuyés de Paula, qui ne lâche rien de ce dont elle est persuadée. Comme si m’obliger à avouer ce que je lui refuse représentait sa dernière mission ici, elle scrute régulièrement le groupe de soldats qui a pris place sur les tabourets devant le comptoir. Je ne sais pas ce qu’ils se racontent, d’ailleurs, mais vu les éclats de rires réguliers qui envahissent la salle, leur sujet est bien plus fun que le nôtre. Déjà à fond dans le boulot qui nous attend au journal pour dégoter l’article qui sera choisi sur notre périple en Guyane, mes interlocuteurs échangent sur les sujets qu’ils choisiront de développer ou non dans leur présentation.

À côté de la plaque, je ne participe pas à la discussion, mais n'en rate pas une miette, tandis que Paula n'a toujours pas décroché de son objectif.

Au bout d'une grosse demi-heure, des crissements de chaise sur le carrelage se font entendre. Interpelée, comme les autres, je profite de ce que l'attention se dirige vers le groupe de légionnaires pour me retourner. Tous levés, ils saluent leurs collègues restants et quittent lentement les lieux, certains sans cacher leur joie. Le cœur serré, je regarde Seth s'éloigner avec eux. L'image de son dos robuste, alors qu'il s'apprête à passer la soirée, voire la nuit auprès de je ne sais quelle femme disponible, déclenche au fond de mes entrailles un puissant coup de sabre. Bien qu'il ne montre pas le même enthousiasme que les autres, je ne me fais aucune illusion. Ces hommes passent des jours, voire parfois des semaines sans jamais croiser la moindre paire de nibards. Lequel pourrait-on blâmer d'avoir envie de profiter d'une soirée de permission ?

– Olivia ? m'interpelle Cédric.

Perdue dans ce tumulte d'émotions que je ne parviens pas à contrôler, je me retourne en direction de mes amis, qui trinquent avec une nouvelle tournée de bières. Paula me tend une bouteille, dont le goulot rejoint directement mes lèvres crispées. Depuis l'autre côté du bar, le volume de la musique s'élève soudain sur un Kompa entraînant. Les piailllements de mes collègues féminines ne se font pas attendre, et aussitôt, elles s'écartent de quelques pas pour laisser leurs corps épouser ce tempo langoureux. J'adore ces rythmes exotiques, pourtant ce soir, mon envie de danser est totalement inexistante.

– Allez, viens ! tente mon amie en m'invitant d'un bras tendu.

Je réfute sa proposition et reprends une gorgée de bière. Quelque chose en moi semble avoir réellement changé ces derniers jours, et j'avoue que cela m'agace. Je n'ai pas pour habitude de m'inquiéter de ce que pourrait envisager un homme avec une autre femme après une simple nuit, si délicieuse ait-elle été. Alors pourquoi cette boule ne quitte-t-elle pas ma gorge ? Pourquoi la seule envie qui me tienne, pendant que tous les autres s'amusent, est de rejoindre mon lit pour m'enfoncer dans le sommeil et ne plus penser à rien ?

– Olivia ? résonne la voix de Paula.

Relevant les yeux, je croise les siens, empreints d'inquiétude.

– Vas-tu me dire ce qu'il se passe ?

– Rien du tout, lâché-je dans un simple haussement d'épaules.

– À d'autres. Pourquoi n'es-tu pas allée le voir ce soir ?

– Hein ?

La stupéfaction s'entend très certainement dans ma voix, si j'en juge au sourire qui étire ses lèvres.

– Si ça t'embête qu'il aille draguer en ville, pourquoi n'occupes-tu pas la place ?

– Mais tu débloques, Paula...

– Tu crois ? Je ne suis pas sûre que ce soit moi qui débloque, actuellement.

– Arrête tes bêtises.

– Olivia...

– C'est bon, ça me gonfle, tout ça. Je vais aller me coucher.

– Ah non ! intervient Cédric, tu restes avec nous !

Son enthousiasme me touche, mais cette lassitude absurde prend le pouvoir.

– Je t'assure que je ne suis pas d'humeur, et je n'ai pas envie de gâcher votre soirée. Profitez bien, on se voit demain.

Sans attendre leurs éventuels arguments destinés à me convaincre de continuer la soirée avec eux, je vide cette seconde bière, claque la bouteille sur la table et tourne les talons. Essuyant ma bouche d'un revers de main, je quitte l'ambiance colorée et bruyante du réfectoire pour la pénombre et le silence qui règnent au dehors. D'un pas décidé, l'incertitude chevillée au corps, je laisse mes semelles me guider à travers ce camp militaire dont je n'ai pu voir que ce que l'on a bien voulu nous montrer. Respirant à pleins poumons cet air frais que la nuit nous concède après des heures de soleil et de chaleur étouffante, j'arpente tranquillement les allées, alternant le bitume et les quelques espaces en herbe. Demain, cet endroit ne sera plus qu'un lointain souvenir, et dans des années, rien de tout ce périple ne restera. Je ne ressentirai plus ce poids qui martèle ma poitrine, et à cet instant, je ne sais même plus si c'est réellement ce que je veux. J'ai connu bien des amants, et comme toute femme incapable de se projeter avec qui que ce soit, jamais je n'avais éprouvé ce vide à l'idée de ne plus jamais revoir l'un d'entre eux. Serait-ce parce que celui-ci, vu sa condition de légionnaire, se trouve effectivement voué à ne plus jamais croiser ma route ? Il partira en mission dans des pays lointains, dangereux, peut-être n'en reviendra-t-il pas... Et si,

comme je l'espère du plus profond de mon cœur, il parvient à rester en vie tout au long de sa carrière, il rencontrera d'autres femmes prêtes à l'attirer dans leurs draps. En somme, rien, dans cette vie, n'est prédestiné à nous promettre le moindre avenir. Je ne sais comment font les femmes de militaire, et si jamais encore je ne m'étais penchée sur la question, aujourd'hui une chose est sûre : je les admire sincèrement.

Passant les deux mains sur mon visage pour atténuer la crispation qui l'envahit au fil de ma réflexion, je ne prête aucune attention à la direction que suivent mes pieds, totalement indépendants.

C'est avec surprise qu'apparaît sous mes yeux une petite étendue d'eau, dont j'ignorais totalement l'existence. Relevant la tête pour scruter un peu plus précisément l'endroit où je me trouve, je comprends rapidement avoir atteint une partie du camp particulièrement reculée. À en juger par les deux grands bâtiments s'élevant en angle à quelques dizaines de mètres de moi, et les lumières jaillissant d'un certain nombre de fenêtres à plusieurs étages de ceux-ci, j'en conclus qu'il s'agit d'habitations. Et vu l'aménagement de certaines de ces pièces éclairées, le confort est bien différent des dortoirs attribués aux recrues en formation. Ces logements sont très probablement réservés aux gradés, je suppose donc que ma présence dans le coin n'est pas franchement souhaitable. Réfutant l'idée d'une dernière punition avant mon départ, je décide de rebrousser chemin. Mais n'ayant aucune idée du chemin par lequel je suis arrivée ici, trop perdue dans mes pensées pour relever le moindre repère, me voilà bien embêtée.

Au feeling, Millard !

Prudente, je reprends la marche en tendant l'oreille. Si seulement la musique pouvait s'entendre jusque-là et me guider... Légèrement désorientée, je choisis une allée au hasard. Elle me mènera bien quelque part. La lune apparaît particulièrement lumineuse ce soir, et heureusement pour moi, car les éclairages se font rares dans le coin. Si nous n'étions pas dans une caserne militaire, ce genre d'excursion nocturne m'aurait paru bien plus angoissante.

– Hey ! gronde soudain une voix masculine sur ma droite.

Surprise, et peu fière de me faire remarquer auprès des bâtiments d'habitation comme une fouineuse impolie, je stoppe net. Cherchant d'où provenait cet appel, je balaie l'endroit du regard. Assis sur un muret, deux hommes semblent m'observer.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? m’interpelle cette voix que je ne connais pas. Confuse, je me demande bien quel argument saurait expliquer ma présence.

– Je prenais l’air, je n’ai pas fait attention. Désolée, je...

Sans attendre la fin de ma réponse, les deux hommes se lèvent et approchent d’un pas calme et assuré. Ce qui est loin d’être mon cas. Rarement craintive lorsque l’on m’ennuie dans la rue, ce soir je ne me sens pas vraiment apte à gérer une situation critique de ce genre, surtout face à deux légionnaires taillés dans le roc.

– Je m’en vais, je ne voulais pas déranger, tenté-je en levant mes mains pour tempérer l’affaire.

– Calme-toi... murmure le second soldat.

Ce timbre rauque...

Les derniers pas qu’ils opèrent jusqu’à moi les plaçant dans l’éclairage offert par cette lune scintillante, son visage confirme mon impression.

– Tu... Tu n’es pas avec eux ? bégayé-je, étonnée de le trouver à l’intérieur du camp.

– Avec qui ?

– Les autres, en ville...

– Qu’est-ce que j’irai faire en ville ?

Le silence s’impose, je me sens bien trop idiote pour continuer de m’enfoncer. À côté de lui, ce type au teint hâlé que j’ai quelques fois aperçu lors du stage. Ils semblent proches, et l’homme me scrute attentivement, un léger sourire étirant ses lèvres fines.

– Et toi, pourquoi n’es-tu pas avec les tiens ? demande ce dernier avec un soupçon de provocation.

– Je vous l’ai dit, j’avais besoin de prendre l’air.

L’homme tourne une moue sceptique vers celui que mon regard n’ose même plus croiser.

– Bon, reprend-t-il, j’ai quelques trucs à faire, je vous laisse tirer ça au clair.

Après une tape amicale sur l’épaule de son collègue, le soldat se retire dans la pénombre. Me voici seule avec lui, embarrassée comme jamais. Les mains dans les poches de son treillis, Seth m’observe en silence. Le poids de son jugement altère mon rythme cardiaque.

Bon sang, mais qu’est-ce que je fiche ici ?

– Je... Je ne savais pas vraiment où je marchais, tenté-je timidement, je vais retrouver mon chemin jusqu’au dortoir.

– Pourquoi n’es-tu pas avec tes amis, Olivia ?

Son timbre grave effleure ma peau comme une bise glaciale. Il semble préoccupé, peut-être même fâché.

– J’ai déjà deux bières dans le nez. Quand on me connaît, on sait que c’est largement suffisant.

Effectivement, l’alcool et moi faisons rarement bon ménage. Avec le temps, j’ai appris à gérer cette faible tolérance.

–Étonnant.

– Je t’assure que ce n’est parfois pas beau à voir. Bon, peux-tu simplement m’indiquer la bonne direction, histoire que je ne me retrouve pas nez à nez avec d’autres légionnaires ?

Son visage se redresse, et dans le rayonnement de la lune scintillante, ses traits puissants se dessinent un peu plus nettement. Un frisson me traverse lorsque ses yeux accrochent les miens.

– Donc, tu me croyais parti en ville.

Est-ce qu’une voix peut contenir autant de testostérone ?

– Je pensais, oui. Comment se fait-il que tu n’y sois pas, d’ailleurs ?

– Je n’en avais pas envie.

– D’une soirée avec tes potes et de jolies filles ?

Ma remarque semble le piquer au vif, il redresse la tête pour me considérer avec davantage de précision. Cette fois-ci, son regard se fait plus ardent. Pas sûr que mon pseudo détachement paraisse si crédible.

– Ça semble te surprendre.

Zut, loin de moi l’envie de le vexer.

– J’en sais rien, je te connais pas, mais... C’est vrai que j’étais persuadée que tu ne refuserais pas ce genre d’opportunité.

– Une opportunité pour quoi ?

Bien, c’est officiel, il est purement et simplement en train de me cuisiner habilement. En revanche, je veux bien me montrer sympa et peser mes mots, mais faudrait pas non plus me croire née de la dernière pluie. Tordant les lèvres pour afficher ma lucidité sur le sujet, je pose mes poings sur les hanches en inclinant légèrement la tête.

– Attends, tu vas me dire que tu ne profites jamais de ces soirées de permission, peut-être ? C’est pas une critique, tu sais. Je comprends tout à

fait.

– Tu comprends quoi, exactement ?

– Eh ben, qu’avec cette vie de soldat, enfermé dans une caserne des journées, que dis-je, des semaines entières seulement entre mecs, à vous donner au maximum et parfois même risquer vos vies, vous avez envie de décompresser au bras d’une femme. Mais tu as habilement contourné ma question, soldat. Est-ce que tu n’en profites jamais ?

– Si. Pour tout t’avouer, je n’avais même encore jamais refusé.

Son aveu me gifle violemment. Je n’ai pourtant absolument rien à redire, c’est sa vie, et je viens de lui assurer ma compréhension. Mais, clairement, après avoir goûté à ses performances magistrales, imaginer d’autres femmes profiter de ce plaisir me tire un certain sentiment de jalousie.

– Bien. Merci pour ta franchise. Tu me la donnes, cette direction ?

À la manière dont il lève le menton en étirant légèrement ses lèvres dans un demi-sourire, je suppose que mon ton était plutôt sec.

– Quelque chose t’ennuie, Petit Machin.

– Absolument rien. Bon, si tu ne veux pas m’aider, je trouverai toute seule. Bonne soirée.

Parfaitement puéril, Olivia.

Je m’en fous. Ma poitrine se comprime bien trop douloureusement, et l’image de son torse sublime sous les doigts d’une pimbêche est en train de me ravager le cerveau. Je dois partir, et vite. Quitter son périmètre, cette bulle dans laquelle seule son odeur musquée semble flotter, ce sentiment d’être de trop m’étrangle.

Prise d’une émotion qui menace de submerger mon corps entier, je tourne les talons pour prendre n’importe quel chemin. Peu importe où cette allée me mènera, tant qu’elle m’éloigne de ce fiasco. Une main enserre soudainement mon poignet, me coupant net dans mon élan. Il m’attire fermement contre son buste avant d’apposer son front sur le mien.

– Sais-tu qu’on nous apprend à détecter le mensonge ? murmure-t-il tandis que son bras entoure lentement ma taille.

À cet instant, la totalité de mes résolutions s’envole, je ne sais absolument plus à quoi je pensais, ni où j’allais. Seule subsiste cette mâchoire saillante caressant ma tempe, cette fragrance masculine qui se dégage de son sternum atrocement sexy dans ce tee-shirt sombre.

– J’étais justement en train de me demander pour quelle raison ce genre de sortie ne me disait plus rien, continue-t-il en dégageant une mèche de mes cheveux.

Perdue au cœur d’un tumulte de sensations bouleversantes, je ferme les yeux pour tenter de remettre en ordre tout ce qui s’entrechoque dans ma tête. Je ne comprends pas ce qu’il se passe, là, tout de suite. La seule chose dont je suis sûre, c’est que le contact de ses bras autour de moi m’apaise autant que celui de ses muscles contre ma poitrine affolée.

– Seth...

– J’avais décidé de ne surtout pas te croiser ce soir, Petit Machin tête.

– Pourquoi ?

– Parce que tu me rends dingue...

Ses lèvres capturent sauvagement les miennes. Le désir qui nous consume l’un l’autre est presque douloureux, et ce baiser en est l’expression bestiale, empressée, rebelle. Marchant sur moi comme s’il venait de céder à une barrière trop longtemps érigée, mon légionnaire m’empêche de tomber d’un bras solide, tandis que son autre main vient s’emparer de mon visage. Plus rien n’existe autour de nous, qu’importe que l’on puisse nous voir ou pas. L’ardeur qu’il met dans cette étreinte m’arrache un gémissement d’excitation. Bordel, ce que cet homme est envoûtant !

– Olivia... murmure-t-il contre moi lorsque mes mains glissent sous la couture de son tee-shirt.

– Ne me dis pas que tu regrettes, grogné-je encore sur ses lèvres, c’est toi qui as commencé.

Son sourire met un terme à ce baiser embrasé, mais il ne me repousse pas. Son regard surplombe le mien tandis que sa main passe tendrement dans mes cheveux.

– Ça te va bien aussi, note-t-il.

– C’est pour me dire ça que tu as retiré ta langue de ma bouche ?

Un rire franc et sincère s’échappe de cette carrure puissante. Je ne crois pas l’avoir déjà vu aussi détendu, et cela n’aide pas vraiment ma libido à se calmer.

– Non. J’avais plutôt dans l’idée de te proposer de monter chez moi.

– Chez toi ?

L’idée de me retrouver dans une piaule partagée par d’autres légionnaires ne m’appelle pas vraiment, mais je suppose que s’il le suggère...

– Ça dépend, c’est comment, chez toi ? Enfin je veux dire, vous êtes combien ?

– Quoi, tu penses sérieusement que j’irais te partager avec d’autres ? s’offusque-t-il avec ironie.

– Franchement, j’ai pas l’habitude de suivre un légionnaire, alors je ne sais pas.

– Les gradés habitant sur place ont la chance de pouvoir occuper des chambres individuelles, me rassure-t-il en caressant ma joue.

– Quoi, pendant qu’on se tape les dortoirs humides ? C’est déloyal.

– Je vis ici pendant que tu te prélasses dans un appartement douillet, je ne trouve pas ça si déloyal.

– Hum. Un point pour toi.

– Alors, on continue à compter ou bien je te kidnappe pour la nuit ?

– Pour la nuit ?

– Il ne nous reste que quelques heures, Petit Machin. Et puisque tu es venue me provoquer, j’ai bien l’intention d’en profiter.

– Attends, c’est pas vrai, je ne t’ai pas...

Sans me laisser terminer ma phrase, Seth plonge en avant tout en saisissant mon bras. En un éclair, je me retrouve juchée sur son épaule, en route pour l’autre mystérieux de mon légionnaire.

CHAPITRE 22 - Seth -

Une main sur son fessier rebondi, la seconde ouvrant ma porte d'entrée, je lui accorde l'accès à mon refuge, dont aucune femme n'avait encore franchi le seuil. Que ce soit ici ou ailleurs, dans cette caserne ou une autre, personne, en dehors de mes frères d'armes, n'a jamais été autorisé à entrer chez moi.

Durant nos années de formation, de toute façon, aucun logement individuel ne nous est attribué. Mais après mon premier contrat de cinq ans, j'ai eu, comme d'autres, le choix entre trouver un appartement à l'extérieur du camp et venir bosser comme monsieur tout le monde, ou bien bénéficier des quelques piaules disponibles. Selon les endroits, j'ai parfois vécu en colocation avec un ou deux autres légionnaires, mais à mon arrivée ici, j'ai eu la chance de pouvoir jouer mon attribution à l'ancienneté. Onze ans de légion, là où la plupart des gars ne dépassent pas les huit ans, on peut dire que ça m'a servi.

Une fois la porte refermée, je laisse glisser ses formes voluptueuses contre mon torse, sans oublier de goûter à nouveau ses lèvres dès qu'elles croisent le chemin des miennes. J'étais persuadé de ne plus jamais sentir leur chair pulpeuse affoler mes sens. Pourtant, dès qu'elle est apparue dans ce halo de lune, j'ai su qu'il me serait impossible de la laisser retourner avec les autres. Aldo l'a compris immédiatement, lui aussi. Puis s'est ajouté ce petit soupçon de jalousie, que j'ai pu ressentir dans ses mots ou le ton qu'elle employait. Habituellement, je déteste qu'une femme cherche à m'attirer dans une relation exclusive. C'est probablement pour ça que je ne couche jamais deux fois avec la même, néanmoins, certaines n'ont pas besoin de plus pour espérer transformer le légionnaire en mari casanier.

Cette fois-ci, bizarrement, j'ai été touché par ces signes de contrariété qu'elle a cherché à dissimuler. Olivia est consciente que mon quotidien est

différent de celui des hommes qu'elle rencontre habituellement, et je vois bien qu'elle le respecte.

– Sympa chez toi, note-t-elle tandis que je tire les rideaux.

– Ça n'a certainement rien à voir avec ton appartement parisien, mais je n'ai pas besoin de plus.

– Dites donc, va falloir que vous arrêtiez, messieurs, de vous obstiner à nous prendre pour des gens de la capitale. J'habite à Cassis !

Son ton autoritaire me fait sourire. J'adore la mettre en rogne, et ce depuis le départ. Même si je me suis persuadé du contraire, c'est justement cette combativité hors norme, ce cran à toute épreuve, qui a fini par m'intriguer.

– Tu sais, pour nous... ça revient un peu au même.

– J'ai bien compris. Mais pour nous, absolument pas. Donc, c'est ici que tu passes ton temps libre ?

– Pas du tout.

Son air interrogateur attise le désir qui m'opprime. Habituellement, je refuse de m'étendre en conversations inutiles. Mais avec elle, les choses me semblent tellement différentes. Sa curiosité ne me dérange pas, et j'aurais même presque tendance à la trouver nécessaire. Pour une fois, je ressens cette envie de me dévoiler un peu plus. Je ne sais pourquoi, laisser Olivia comprendre où elle met exactement les pieds m'apparaît important.

Je suis conscient que nous ne nous reverrons jamais, pourtant, avec elle, rien n'a la même saveur qu'avec les autres. Et, sans en connaître les raisons exactes, j'ai envie que ces différences persistent. Je suis homme à écouter son instinct. C'est d'ailleurs de cette manière que j'ai intégré la légion. Aujourd'hui, ce même instinct me hurle la singularité de cette femme, et m'ordonne de la considérer comme une chance qui ne me sera pas redonnée de sitôt.

– Mon temps libre, expliqué-je en retirant mes Rangers, je le passe avec mes frères, à faire de l'exercice, à astiquer mes armes, à entretenir tout ce qui me permet d'être un bon légionnaire.

Son regard noisette me fixe avec perplexité.

– Quoi, avec tous ces efforts physiques, tu ne te reposes jamais ? s'étonne-t-elle.

– Le repos, c'est une notion inconnue ici. On apprend à se contenter de peu. Quelques heures par nuit, rien de plus.

– Tu n’es jamais fatigué ? Tu n’as jamais envie de passer une heure sur ton lit, à lire un bon bouquin ?

– Est-ce que c’est ce qui m’aidera à rester en vie ?

Mes mots la percutent avec force. Nos deux mondes s’affrontent, tellement différents l’un de l’autre. Cependant, une nouvelle fois, je vois Olivia intégrer les informations qui lui sont données sans les juger. Elle est surprise, oui, mais ne remet rien en question. C’est ce qui me plaît en elle. Aussi têtue soit-elle, cette femme ne cherche jamais à imposer son propre point de vue. Nous pensons et vivons de deux manières totalement opposées, elle respecte cela sans réserve.

– D’accord. Donc en fait, tu es rarement dans cette chambre, c’est ça ?

– Je n’y viens que pour dormir et me changer.

– Et ramener des filles sur ton épaule.

Sa spontanéité m’arrache un sourire.

– Négatif. Les civils n’entrent pas dans la caserne. Seules les épouses peuvent obtenir cette autorisation, sur des temps définis comme une journée portes ouvertes, par exemple.

Nouvel étonnement sur son visage attentif.

– Serais-je une pionnière, soldat ?

Amusé, je m’avance lentement dans sa direction. Comment s’y prend-elle pour aimer ainsi chaque portion de mon corps ? Comment parvient-elle à happer mon âme de cette manière ?

– Je ne sais pas qui tu es, Petit Machin, murmuré-je en saisissant sa taille d’un bras possessif. Tout ce dont je suis sûr, c’est que le sommeil ne viendra pas cette nuit.

Emporté par le désir qui me consume, je plonge dans son cou pour dévorer cette peau envoûtante. Son odeur envahit mon système olfactif comme à chaque fois qu’elle se trouve dans les parages. Ce parfum fruité contraste tellement avec celui de la terre, de la transpiration, de la poudre ou du sang... Olivia m’ensorcelle de tout ce qu’elle est, depuis le départ. J’en suis parfaitement conscient à cet instant, tandis que mes poumons s’emplissent de cet air chargé d’une tentation irrésistible, ou que ma langue se repaît de sa gorge irrésistiblement tendue en arrière. Nous ne disposons que de quelques heures, et cette fois-ci, j’ai bien l’intention de les savourer sans retenue. Elle partira demain, sans aucune perspective de nous recroiser un jour. Plus jamais je n’aurai l’occasion d’honorer ce corps qui me rend

fou, qui m'obsède depuis que j'ai cédé au désir cette nuit-là. Tel un poison altérant toutes mes facultés de détachement, elle a fait naître en moi ce besoin d'elle. Son chant de sirène a eu raison de mon abnégation, et le pire, c'est qu'elle n'en est absolument pas consciente.

Impatient d'entrer en elle comme s'il s'agissait de ma propre demeure, je retire son haut d'un geste franc, puis descends les bretelles de son soutien-gorge pour me délecter des chairs voluptueuses de cette poitrine, parfaitement taillée pour mes paumes envahissantes. Ses gémissements ne font que décupler ce désir qui me brûle de l'intérieur, et rapidement, j'attrape ses cuisses pour la soulever contre moi. Elle ne pèse rien, mais je le savais déjà. Tout, dans cette étreinte, me confirme que nos corps se complètent à la perfection. Je crains déjà mes prochaines soirées de permission avec les gars, car il n'y a à cet instant aucun doute, je risque d'avoir du mal à trouver une femme capable d'égaler l'effet qu'elle provoque en moi.

Ses petites mains parcourent mon torse à la recherche d'une prise sur mon tee-shirt, je la repose et l'aide en le retirant moi-même. Le sourire qui éclaire son visage à la vue de ma peau nue me gonfle le cœur.

Bordel, mais qu'est-ce qui t'arrive, Connor ?

Un duel s'engage entre elle et moi, un contact visuel captivant dont je sais déjà que je ne sortirai pas indemne. Elle investit mon âme avec une force incroyable, elle pulvérise sans effort ces règles censées me préserver, auxquelles je me suis conformé durant toutes ces années. Elle partira demain, et je prends conscience que pour la première fois, laisser une femme m'échapper me contrarie.

Bien décidé à rassasier cette faim immense, je saisis son visage à deux mains et fonds de nouveau sur ses lèvres. Elles sont chaudes, charnues, délicieuses. Ma langue brave leur barrière pour aller retrouver la sienne, et, comme si ces deux-là se connaissaient par cœur, un ballet impudique s'engage entre elles. Alors que je pousse légèrement Olivia pour la diriger vers mon lit, elle trébuche et n'a d'autre choix que se rattraper à mon cou. Ce sentiment d'être sa seule solution fait encore grandir l'émotion qui vibre au cœur de ma poitrine. Comme dans son histoire avec l'autre connard, j'aime être son sauveur.

Pourquoi ? Aucune idée. Ce rôle me satisfait, point. En serait-il de même auprès d'une autre femme ? Non.

Pourquoi ? Aucune idée. C'est bon, parce que c'est elle, voilà tout.

Remontant ses genoux autour de ma taille, je la conduis directement sur ces draps qui n'avaient encore jamais vu la moindre de mes conquêtes d'un soir.

Sauf qu'Olivia devient l'unique conquête de DEUX soirs...

Dès qu'elle touche le matelas, ses paupières se ferment langoureusement. Ému par l'exclusivité que je me sens prêt à lui offrir, j'observe son corps se tordre de désir au beau milieu de mon refuge. Aucun regret ne se manifeste, bien au contraire. Elle est ici parce que je le veux plus que tout, malgré le fait que nous ne nous connaissions que très peu.

– Dis-moi que tu as ce qu'il faut, parce que je n'ai rien prévu...gémit-elle en rouvrant les yeux.

Sa franchise me tire un nouveau sourire.

– J'ai ce qu'il faut, Petit Machin... murmuré-je avec assurance.

– Tu vas m'appeler comme ça jusqu'à la fin de ma vie ?

Cette évocation d'un futur m'interpelle. Les deux poings de chaque côté de sa tête, bras tendus, je la surplombe et investis son regard pour sonder la signification de ses mots. Pense-t-elle trouver une place dans ma vie ? Sait-elle au moins à quoi ressemble le quotidien des femmes qui ont franchi ce pas ? Je suppose que la perplexité peut se lire sur mon visage, puisque ses sourcils se lèvent dans une expression confuse.

– Enfin, je ne voulais pas dire que...

Envahi par la peur de blesser ses attentes, je me laisse tomber sur le côté et fixe le plafond du regard.

– Seth ? s'inquiète-t-elle en revenant contre moi, appuyée sur un son coude replié.

Mais je ne peux lui accorder que mon silence. Merde, pourquoi ai-je été aussi loin ?

– Hey... souffle sa voix fragilisée par la crainte d'avoir dit quelque chose de mal.

D'une main prudente, elle vient chercher mon visage pour le ramener face au sien. Je ne résiste pas, mais elle n'y trouvera que le néant. Parce que je suis incapable de démêler le tourbillon de sentiments contraires qui fait rage au fond de moi, et parce que nous, légionnaires, demeurons des as pour ne jamais laisser transparaître le fond de nos pensées. On nous l'apprend

avec suffisamment d'implication pour que ça devienne un réflexe. Aucune intention ou émotion ne doit jamais se deviner dans notre attitude.

– Je n'attends rien de toi, assure-t-elle les yeux abaissés sur mon torse. Il n'y a rien, on se l'est dit dès le départ. Et je suis d'accord avec ça. De toute façon, je n'ai pas vraiment plus à offrir que toi, tu sais...

Son aveu me peine. Comment peut-elle penser ça ?

– Tu as beaucoup à offrir, rectifié-je en récupérant à mon tour son fin menton.

Comme si ma remarque la touchait particulièrement, Olivia relève le regard dans le mien. L'étincelle que j'y trouve vient pulvériser toutes mes convictions, et une nouvelle fois, je me sens perdu.

Je ne trouve plus aucun mot à prononcer, elle non plus. Seule sa main glisse entre mes pectoraux pour atteindre mon sternum, puis son doigt s'aventure sur ma lèvre inférieure comme pour sonder mes intentions. Vais-je la refouler, ou bien céder ? Là où ma raison devrait l'emporter, clore cette interrogation qui s'enroule autour de mes certitudes telle une liane vicieuse et infinie, c'est mon inconscient qui prend le dessus. Submergé par ce désir qui ne faiblit pas, j'ouvre les dents pour capturer son index. Qu'importe la suite, ce soir, elle est à moi. J'en souffrirai pendant des mois s'il le faut, je me flagellerai aussi longtemps que mon imprudence le mérite, mais durant les dernières heures qu'il nous reste, Olivia sera mienne. Je la marquerai de mon empreinte, je la posséderai plus fort et plus loin que tous les abrutis qu'elle a pu rencontrer jusqu'ici et qui lui ont fait croire que la solitude était son seul salut.

Cette nuit, elle sera la femme la plus importante de mon monde.

Il n'y en a pas d'autre...

Cette nuit, elle sera la seule femme de mon monde.

D'un bras passé autour de ses hanches, je l'aide à grimper sur les miennes. Son soutien-gorge ne résiste pas à mes doigts experts, et rapidement, sa poitrine nue me fait saliver. Allongé sous ses cuisses, le haut du corps légèrement relevé contre la tête de lit, j'observe ses courbes se dessiner sous mon regard affamé. Contrairement à mes habitudes, je ne vois cette fois pas qu'un corps, mais un être dans son entièreté. Je ne perçois pas, chez Olivia, que ses formes appétissantes. Non, tout ce qui la compose me touche, m'appelle, m'hypnotise. Plongeant dans ses iris noisette, j'avance maintenant mes mains vers la fermeture de son jean. Elle me laisse faire,

suspendue à mes gestes comme si elle me confiait les rênes. C'est bien la première fois que je vois Petit Machin céder le contrôle, et j'en suis honoré. Elle est encore plus belle, lorsqu'elle affiche cette fragilité improbable.

Olivia se soulève légèrement au-dessus de moi, tandis que mes mains s'emparent de son pantalon pour le faire lentement glisser le long de ses cuisses. Gêné par la position, je la fais basculer sur le dos et retire le tissu d'un geste plus franc. Aucun obstacle ne saurait, ce soir, m'empêcher de la posséder. Torse nu entre ses jambes repliées, je laisse mes yeux descendre sur cette fine culotte de coton. Un frissonnement anime sa peau délicate, et lorsque je reviens dans son regard fiévreux, plus rien n'existe. Le sous-vêtement prend le même chemin que son jean, et à partir de cet instant, plus aucun rempart ne se dresse entre elle et mon désir de l'explorer. De mes doigts, de ma langue, de mon corps tout entier. Quittant le lit quelques secondes pour retirer à mon tour ce qu'il me restait, mon retour contre elle ressemble à une déroutante arrivée « chez moi » en rentrant d'opération. Je n'ai jamais vécu cette sensation de rejoindre un être aimé en revenant de mission, pourtant à cet instant, j'ai l'impression de le vivre avec une intensité folle. Tel un refuge apaisant, comblant chacune de mes failles, Olivia m'accueille dans une étreinte chaleureuse et réconfortante. Je sais, aujourd'hui, qu'elle ne quittera pas mes pensées aussi facilement que prévu. Mais je ne le lui dirai pas.

De ma langue insatiable, je parcours la ligne frémissante de son nombril à son menton tendu. Cette gorge délicieusement offerte me fait plonger dans un tourbillon ardent, une ivresse qui risque d'alimenter tous mes fantasmes. Lentement, mais sûrement, Olivia s'inscrit en profondeur au cœur d'une obsession grandissante. Ses mains gracieuses sillonnant les muscles de mon dos ne font qu'alimenter cette certitude. Sous le passage de ses doigts, bien plus audacieux que la première fois, une douce effervescence envahit chaque centimètre de mon corps. Jamais, je n'avais encore perdu le contrôle de mes réflexes comme ce soir. Je ne maîtrise aucune réaction, et ne peux me contenter que d'en être le spectateur impuissant.

– Es-tu certaine de vouloir remettre ça ? m'assuré-je en mordillant sa mâchoire fébrile.

– Absolument, souffle-t-elle sans parvenir à prononcer plus de mots, tant son souffle se saccade au rythme de mes caresses.

– Il n'y aura rien d'autre après ça.

- Tu l’as déjà dit...
- Cette nuit sera la dernière exception.
- Tais-toi, Seth...

Ses lèvres s’écrasent sur les miennes dans un baiser autoritaire, possessif, fougueux. Allégé de cette précision nécessaire, je laisse le désir prendre les commandes. Sans interrompre le balai de nos langues indomptables, je tends une main vers ma table de nuit pour y récupérer un précieux sachet argenté. Il ne me faut que quelques secondes pour en déchirer l’emballage et me parer à l’aveugle, puis, rapidement, je suis prêt à nous faire basculer dans cette autre dimension qui n’attend que nous.

Le gémissement qu’elle laisse échapper lorsque j’entre en elle se mêle à cette chaleur divine que je retrouve avec extase. Je rêvais d’y revenir sans me l’avouer, et ce n’est que maintenant que je réalise qu’elle agit sur moi comme une drogue redoutable. La première fois, au beau milieu de cette jungle, nous avons simplement assouvi un besoin primaire, bestial, sans aucune attente derrière. Ce soir, même si mon envie d’elle est toujours aussi sauvage, je ne me sens plus aussi détaché. Il ne s’agit plus d’une partie de jambes en l’air sans conséquences, je vois bien qu’elle ne me laisse pas indifférent. Cette fois-ci, j’ai un manque à assouvir, et il ne s’agit pas d’un manque de sexe, mais bien d’un manque d’elle.

Mes pensées fusant dans tous les coins de ma tête, je me laisse emporter par leur force, et harmonise le rythme de mes coups de reins avec cette envie de m’imprégner de chaque seconde, de mémoriser chaque centimètre de sa peau, de ses chairs. Je veux graver dans ma mémoire la sublime mélodie de ses gémissements, l’odeur enivrante de son corps, seule capable de me faire oublier celles de mon quotidien.

Comme si les mêmes émotions la traversaient, Olivia ferme les yeux et mordille ses lèvres, tandis qu’une larme perle au coin de sa paupière. J’accélère le rythme, refusant de nous laisser sombrer dans une mélancolie qui n’a pas lieu d’être.

Il n’y a rien, bordel de merde !

J’ai beau vouloir me persuader de cette indifférence, je sais pertinemment qu’il n’en est rien. Mais je n’ai pas le droit de revenir là-dessus. C’était le deal de départ, et il s’agit surtout de la meilleure façon de la protéger de ce que je suis. Désormais, mes poussées sont rythmées par cette colère qui

grandit au fond de moi, ce regret d'avoir cédé à quelque chose que je savais impossible dès le départ.

Nous devons nous détester, putain...

En appui sur un bras, j'envoie ma main libre enserrer sa gorge, et d'un doigt, je sèche cette larme de trop. Je devais lui épargner cette souffrance en restant loin d'elle, mais le destin n'a cessé de me mettre à l'épreuve. Entre son caractère provocateur, son courage débordant et son audace éprouvante, il m'était impossible de l'ignorer. Du moins, j'y parvenais, avant la vision de son corps nu dans ces douches. Dès cet instant, j'ai su que j'étais foutu. Son visage entêté me hantait déjà régulièrement, mais lorsque ses formes et sa peau lisse sont venues s'y ajouter, c'en était terminé.

Conscient que son visage abandonné à nos ébats m'aspire encore plus dans cette tornade incontrôlable, je passe mon bras sous son dos cambré, me retire brusquement, et d'un geste ferme, la retourne sur le ventre. Déjà en manque, je la réinvestis avec force, savourant le petit cri de plaisir qu'elle m'accorde. Une main empoignant sa hanche, l'autre ses cheveux, je lui offre tout. Ma puissance, mon désir, ma volonté, mon âme. Putain, même de dos, tout en elle m'appelle comme si personne d'autre ne pouvait combler mes attentes voraces. Emportée elle aussi par ce désir plus violent, plus passionné, elle recouvre ma main de la sienne sur ses formes généreuses.

Bordel, je vais défaillir.

Crispant ses doigts par-dessus les miens, Olivia m'encourage à m'incruster dans sa chair, à la prendre encore plus fort, plus vite, plus loin. Je ne me fais pas prier. La tornade m'emporte, rien d'autre n'existe que ce fessier magnifique, ce dos cambré à la perfection, ces cheveux emmêlés autour de mes doigts. Je la possède aussi fort que son absence va m'ébrécher, aussi intensément que je m'en veux d'avoir laissé cette faiblesse s'installer. Dévastée par une salve de tremblements ravageurs, Olivia hurle mon nom, et il ne m'en faut pas plus pour la rejoindre dans l'œil du cyclone. Jetant mes dernières forces dans ce combat perdu d'avance, je maintiens ses hanches contre moi lorsque mes muscles se relâchent les uns après les autres. Je voudrais rester là jusqu'à la fin des temps, au cœur de cette colline où la mort n'existe pas.

Comprenant que quelque chose se passe, Olivia reste en place et se contente de tourner la tête pour me trouver dans son champ de vision. Elle

ne prononce pas le moindre mot, et une nouvelle fois, je me sens touché en plein cœur par sa capacité à s'adapter à l'homme incompréhensible que je suis. Après quelques secondes durant lesquelles je peine à remettre mes idées en place, mes doigts concèdent à relâcher leur prise. Un vide intersidéral m'étrangle lorsque nos corps se séparent. Je retire ma protection, et quitte le lit pour m'en débarrasser. En appui sur un coude replié, Olivia m'observe, silencieuse. Sa présence m'est à la fois essentielle et insupportable. Je ne sais plus de quelle manière me comporter, et me contente de renfiler mon treillis avant d'aller me poster à la fenêtre pour observer la lune, espérant trouver des réponses qui ne viennent pas.

– Est-ce que tout va bien ? tente la sirène échouée sur mes draps froissés. Justement non. Rien ne va. Mais que lui dire ?

Mon mutisme pour seule réponse, je fourre les mains dans mes poches et continue de fixer je ne sais quel horizon. Nous n'en avons aucun. Le son d'un froissement de draps se fait entendre, suivi des quelques craquements de mon sommier qui vient de souffrir comme jamais. Enveloppée de ma parure de lit kaki, les épaules dénudées telle une déesse s'inviterait dans mes songes, elle apparaît à mes côtés.

– Dis-moi ce qu'il se passe...

Elle ne m'a pas habitué à cette douceur dans la voix, à ce ton bienveillant. Sa lucidité ne fait aucun doute, mais je suis incapable de livrer l'émotion qui me gagne. La vision de ce corps nu dans mon appartement ravive cet incendie incontrôlable, et, sans parvenir à prononcer le moindre mot pour la rassurer, je saisis sa taille d'une main, retire le drap de sa poitrine de l'autre, et m'empare de ses lèvres. À nouveau possessif, toujours aussi animal, je la soulève puis passe mes bras sous ses fesses pour la soutenir contre mon torse. Ma bouche accède à ses petits seins offerts, et en quelques secondes, le désir contrôle entièrement mon corps.

Je lui ferai l'amour toute la nuit. Elle partira demain, certes, mais durant les quelques heures qu'il me reste, je vais m'appliquer à graver mon empreinte, autant sur sa peau que dans sa mémoire. Je vais la marquer si fort qu'aucun autre ne saura effacer le souvenir de ces instants, qui m'appartiendront à tout jamais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23 - Olivia -

Jusqu'à l'aube, Seth m'a fait l'amour comme aucun autre homme ne pourrait s'en vanter. Bestialement parfois, tendrement souvent, il a comblé ce besoin qui me dévorait depuis notre premier rapprochement. Les muscles endoloris par ces sollicitations incessantes, j'ouvre les paupières lentement. Son lit n'est pas très grand, je réalise donc très vite qu'il ne s'y trouve pas et me redresse dans un sursaut. Un bref tour de la pièce du regard, et l'évidence me saute à la gorge. Je suis seule dans cette chambre.

L'enfoiré...

Déçue de cet abandon, même si je ne me sens pas le droit d'attendre mieux de la part d'un homme aussi insaisissable que lui, j'envoie d'un coup sec les draps au bout du lit avant de partir à la recherche de mes vêtements.

Les récupérer les uns après les autres me renvoie à chaque instant de cette nuit de folie. Une douleur lancinante monte au creux de ma poitrine tandis que je m'habille prestement. Je n'ai aucune idée de la manière dont je vais pouvoir quitter cet endroit sans me faire griller par tout le régiment, mais ma dignité devra se contenter de la première solution que je trouverai.

Après un dernier regard sur cette pièce, dans laquelle je viens probablement de vivre la nuit la plus orgasmique de ma vie, je prends une grande inspiration et ouvre la porte. Peu importe qui me verra, de toute façon, un car m'emportera d'ici quelques heures. Cédant à cet instant de courage, seule option valable dans cette situation critique, je m'élance dans un demi-tour assuré.

Immédiatement, mon corps se heurte à un buste dur, vêtu d'une veste de treillis surplombant un tee-shirt kaki. Juste au niveau de mes yeux, fixée par un velcro, une étiquette au nom de Connor.

– Qu'est-ce que tu fiches dans ce couloir... grogne-t-il en saisissant mes hanches pour me faire reculer prestement.

Son odeur apaise immédiatement ma déception, même si je refuse de taire ma colère.

– Tu n’étais pas là, réponds-je avec humeur, je suppose que tu n’avais pas envie de me croiser ce matin...

– Tu as mal supposé, me coupe-t-il tandis que la porte claque derrière-nous.

Je relève les yeux, interloquée. Il me considère avec dureté, pourtant, une certaine douceur émane de ses iris sombres.

Quand je pense que nous ne nous reverrons pas...

– Tu n’as cessé de me dire qu’il n’y avait rien, alors, quand j’ai vu que tu étais parti...

– On était d’accord sur ce point, non ?

Ce ton sec me gifle violemment. Ce détachement semble tellement loin de ce que nous avons vécu ces dernières heures.

– En effet, acquiescé-je douloureusement, mais j’ai ressenti des choses bien différentes cette nuit. Bref, j’ai dû me tromper.

Cette fois-ci bien décidée à fuir au plus vite, je contourne sa stature imposante pour quitter cette chambre, cet homme, ces souvenirs. Sa main enserre mon poignet à l’instant où je passe à côté de lui, et, l’espace de quelques secondes, nous sommes presque dos à dos, seulement reliés au moyen de ce contact dicté par une émotion que ni lui ni moi ne semblons contrôler.

– Qu’est-ce que tu fais, Seth...

Ma voix chevrotante laisse transparaître cette faiblesse intense, ce naufrage insupportable. Calmement, il me ramène face à lui. Son regard m’investit avec puissance, quelque chose au fond de ses yeux me rappelle mon propre déchirement intérieur.

– C’était effectivement différent, concède-t-il à voix basse.

Cet aveu déchire mon cœur, pulvérise toute ma volonté de lui tenir tête. Ce ne devait être qu’une baise sans lendemain, sans attachement, sans conséquences. Et c’est finalement tellement plus que ça, pour lui comme pour moi. Je ne m’y attendais pas. J’étais sûre de moi, de mon incapacité à m’attacher à qui que ce soit, encore moins un inconnu, encore moins un instructeur intransigeant, qui m’aura fait enrager tant de fois en quelques jours. À cet instant, je suis seulement capable de lever mes mains à la

rencontre de sa mâchoire carrée, d'en caresser les contours en me noyant dans ce regard ténébreux qui hantera mon quotidien pour longtemps.

– Que va-t-il se passer ? demandé-je timidement.

Je crains sa réponse, même si je sais qu'il n'en existe qu'une seule possible.

– Il ne peut rien se passer, confirme-t-il sans entrain. Tu es une femme libre, forte et indépendante. Je suis légionnaire, je vis et je me bats pour ma patrie, je mourrais pour elle s'il le faut.

Même si j'ai toujours été lucide sur sa condition de soldat, et que j'admire la dévotion de ces hommes, ses mots me heurtent violemment. Je ne peux l'imaginer perdre la vie, je refuse d'envisager que ce corps s'éteigne pour un monde qui ignore même son existence.

– Tu ne quitteras jamais la légion ? osé-je timidement.

Visiblement attendri par cette question presque enfantine, Seth passe une main dans mes cheveux.

– Jamais. Elle est ma seule famille.

Abattue par cette confirmation que quelques heures de plaisir ne me donnent aucune place dans son existence, j'abaisse mes mains pour les laisser retomber dans le vide.

– Je comprends, mens-je effrontément. Je vais aller faire ma valise. Fais attention à toi, soldat.

Ma voix s'étrangle dans ce dernier avertissement. Jamais je n'aurais imaginé éprouver autant de douleur à voir nos routes se séparer. Je quitte cette chambre le cœur serré, bien moins attentive à l'éventualité que quelqu'un me découvre, sortant du bâtiment des officiers alors que je n'ai rien à y faire. Là, tout de suite, je me fiche que l'on grille cette relation qui n'en est pas vraiment une. Il n'y a plus d'enjeu ou de risque, que ce soit pour lui ou pour moi. Je pars, il reste. Les choses s'arrêtent là, alors qu'importe les rumeurs qui pourraient être lancées, elles n'atteindront ni l'un, ni l'autre.

À mon retour au dortoir, les filles sont en plein bouclage de bagages. Les sourires qu'affichent leurs visages détendus n'apaisent que très légèrement la peine qui martèle ma poitrine.

– Mais enfin où étais-tu passée ? m'interpelle Paula dès qu'elle m'aperçoit.

Les regards de toute la chambrée se tournent vers moi. Lucile plie sa parka pour la coincer dans les anses de son sac de voyage, elle n'en aura pas besoin avant notre débarquement en métropole. D'un pas résigné, je m'avance vers mon lit pour vérifier à mon tour le contenu de ma valise, qui ne m'a finalement absolument pas servi.

– Olivia ? est-ce que tout va bien ?

Le ton inquiet de mon amie accentue la boule qui m'obstrue la gorge. Au bord des larmes, je m'efforce de contenir la peine qui gagne de plus en plus de terrain. Je n'ai pas le droit de flancher, tout était clair dès le début.

– Tu as passé la nuit avec lui, c'est ça ? insiste Paula en venant s'asseoir sur le bord de mon matelas.

J'acquiesce, sans aucune envie de détailler le fond de mes pensées. Je n'ai plus rien à cacher, pour autant j'estime que cela ne regarde personne. Rien que Seth et moi.

– Ma chérie...

– Tout va bien, assuré-je pour stopper cette démonstration d'affection qui ne fera qu'accentuer ce déchirement labourant mes entrailles.

En quelques minutes, mon sac est vérifié et fermé. J'aurais préféré avoir un milliard de choses à faire pour ne surtout pas penser, mais hélas, il semblerait qu'aujourd'hui, rien ne soit voué à m'aider. Mes collègues tentent de me démontrer leur présence, pourtant, rien ne parvient à apaiser l'angoisse qui continue de monter peu à peu. Une fois la pièce vidée et nettoyée, nous nous dirigeons vers la cour. Un car vient de s'y garer, rendant plus concrète que jamais la séparation qui me déchire de l'intérieur. Pourquoi ? Il m'a rendue folle, m'a fait enrager à maintes reprises. Je l'ai détesté, haï, maudit. Et je suis certaine qu'il a ressenti la même chose à mon égard. Pourquoi, alors, ce départ semble-t-il être le pire de ma vie ? D'où vient cette douleur intense, qu'est-ce qui la justifie ?

Le chauffeur descend et parle avec l'un des officiers chargés de l'intendance, tandis que nous approchons, mes amis heureux de partir, moi plus hagarde que jamais. Consciente que mon comportement n'est pas habituel, Paula appose une main compatissante dans mon dos. Une larme menace de poindre au bord de ma paupière, mon nez se charge d'un chagrin qu'il ne saurait réprimer bien longtemps. Le chauffeur et l'intendant se serrent la main, puis le premier contourne le car pour ouvrir la large trappe

sur le côté. Le capitaine et les trois sergents nous rejoignent, listes d'appel en main, mine solennelle.

Au beuglement de nos noms par le russe, nous sommes invités à mettre nos bagages dans ce coffre immense, qui les engloutit un à un. Ma valise disparaît rapidement sous cet amoncellement, exactement comme se dissiperont les souvenirs de ma fugace relation avec le sergent-chef Connor.

À mon retour dans le rang, mes yeux ne peuvent s'empêcher de bifurquer sur sa silhouette robuste. Les traits de son visage me semblent tendus, son regard est vague lorsqu'il observe le groupe, mais atrocement intense dès l'instant où il accroche le mien. Mon ventre se serre, une nuée de papillons rebelles me parcourt de bas en haut, mon épiderme se met au garde à vous. Chaque seconde de plaisir vient percuter ma mémoire, mais cette fois-ci, une douleur acérée vient remplacer le charme de ces deux nuits passées dans ses bras. Comme s'il ressentait la même souffrance, Seth ne me quitte pas des yeux, et fronce les sourcils lorsque mes collègues commencent à monter à bord du véhicule.

Il n'y a rien...

Je dois continuer, rester aussi indépendante que je l'ai toujours été, avancer coûte que coûte dans cette vie et le laisser conduire la sienne comme il l'entend.

Parce qu'il n'y a rien.

Vraiment ?

Seigneur, bien sûr que si, il y a. Il y a mon cœur qui défaille, ma respiration qui s'emballa, un vertige qui menace de m'éteindre si mon corps ne touche pas le sien immédiatement. Envahie par un tumulte d'émotions bien trop fortes pour que je les entrave, je tais ma raison et laisse la passion me guider jusqu'à lui. Qu'importe le capitaine, leurs règles à la con et les remontrances que l'on pourra me faire par la suite. Qu'importe même que lui m'en veuille, à cette seconde il me devient vital de respirer le même air que lui. Je n'ai jamais voulu croire au coup de foudre, à ces relations établies en un claquement de doigt, et pourtant. Me voilà prise dans un tourbillon de je ne sais quoi, une salve de sentiments contre lesquels je ne parviens plus à lutter.

Perplexes, les autres légionnaires me regardent le rejoindre sans intervenir. Je ne m'arrête qu'à un pas de lui, car le peu de lucidité qu'il me reste m'oblige à prendre en compte la possibilité qu'il refuse ce contact.

Bien au contraire, Seth saisit ma main pour m'attirer contre son torse et écrase ses lèvres sur les miennes. Aussitôt, la tempête au fond de moi se mue en un incendie passionnel. Des frissons se déclenchent dans tout mon corps, au rythme de ses coups de langues impudiques. Comme moi, Seth se moque de tous ces regards braqués sur nous et savoure cet ultime instant de presque intimité. Je voudrais ces secondes éternelles, je voudrais avoir le pouvoir de faire disparaître tous ces gens, ces milliers de kilomètres entre nous, la légion et sa possessivité...

Merde, je crois bien que je suis bel et bien tombée amoureuse de mon instructeur Sourire...

– Je n'ai pas envie de ne plus jamais te revoir... soufflé-je en me blottissant contre son épaule.

– Je voudrais aussi que tout soit différent, avoue-t-il rien que pour nous deux.

Cette révélation fait exploser le volcan d'incertitude qui pesait sur mon cœur. Je sais maintenant que je ne suis pas seule à ressentir ces choses encore inconnues, et même si rien ne peut changer le cours des choses, cela apaise légèrement ma douleur.

– Tu dois y aller, reprend-il dans un dernier baiser. Prends soin de toi, Petit Machin.

Pour la première fois depuis notre rencontre, ce surnom résonne en moi comme un privilège.

– Reste en vie... prononcé-je à mon tour dans un soupir éprouvant.

Puis, après avoir accueilli un dernier regard protecteur de sa part, je tourne les talons et fixe mon objectif des yeux pour ne pas flancher.

Monte dans ce bus sans te retourner.

Obéissant à ma conscience, aussi douloureux ce départ soit-il, je rejoins le car et me jette à l'intérieur. Paula m'attend, inquiète et soulagée à la fois. Je prends place à ses côtés sans un mot, luttant contre l'envie de tourner les yeux dans la direction de celui qui ne sera bientôt plus qu'un fantôme dans mon existence, comme moi dans la sienne. Nous n'avons ni photo, ni adresse, ni aucune coordonnée. Rien ne restera de cette courte histoire, comme nous l'avions décidé dès le départ.

C'est probablement mieux comme ça.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24 - Olivia -

Voilà quinze jours que nous sommes rentrés dans le sud-est, et que j'ai retrouvé le confort de mon petit appartement cassidain. Ce trajet retour a été extrêmement difficile, et pour le moment, je peine encore à apprécier ma réintégration dans ce monde normal. Celui où nous nous soucions de tout, celui où mon travail au journal me paraît bien fade, celui où Seth n'existe plus. Chaque nuit, la chaleur de ses bras me hante, son timbre grave résonne dans mon esprit, son odeur se rappelle à ma mémoire olfactive. Un matin après l'autre, l'évidence me frappe de plein fouet : je suis tombée raide dingue de cet homme.

En une seule courte semaine, et sans chercher quoi que ce soit, le légionnaire froid et distant a renversé ma vision de la gent masculine. En seulement quelques jours, il a percé l'armure que j'avais soigneusement enfilée pour me protéger de ce que toutes les ordures comme Bruno ou les multiples conquêtes de ma mère m'avaient prouvé jusque-là. Avant ce stage, aucun homme ne méritait ma confiance, pas un seul n'avait réellement suscité mon intérêt, ni su accéder à la véritable Olivia, finalement pas si forte que ça. Seth a tout changé.

Pourtant, de nouveau, je ne me sens prête à rencontrer personne. Si Paula m'encourage à reprendre une vie sociale, je n'ai aucune envie de balayer d'un revers de main ce qui s'est passé en Guyane. De toute façon, je ne vois vraiment pas qui pourrait rivaliser avec mon légionnaire. Aucun autre ne possède son charisme, son charme discret, son aura envoûtante. Aucun ne saurait me faire frissonner comme lui, rien qu'avec des mots ou seulement en frôlant mon épaule.

Depuis deux longues semaines, j'erre dans ma vie telle une âme perdue, seulement obnubilée par cet article sur lequel je travaille jour et nuit. Je veux absolument décrocher cette opportunité de rendre à la légion ce qu'elle m'a offert, et prolonger le souvenir de ce qu'elle m'a repris.

Aujourd'hui, nous saurons enfin qui remporte la publication de son billet dans notre prochain numéro spécial, consacré aux vocations atypiques.

Chaï Latte en main, sac sur l'épaule et dossiers sous le bras, j'avance à bonne allure jusqu'à mon bureau. Dans notre vaste open space, quelques-uns de mes collègues sont encore plus matinaux que moi. Il est clair que ces temps-ci, ma peine est devenue un véritable moteur de productivité. Je dors peu, pense beaucoup, bosse énormément.

– Salut beauté ! clame la voix de Cédric par-dessus la cloison qui sépare nos espaces de travail.

– Hey bellâtre, tu es tombé du lit ? plaisanté-je pour essayer de contrer ce cafard qui ne me quitte pas.

– Dit celle qui bâche jour et nuit sur son article depuis deux semaines.

– Ça m'empêche de cogiter.

– Menteuse.

Je me tords les lèvres. Personne ici n'est dupe, et comme quasiment tout le monde a assisté à ces adieux passionnés, je ne peux pas vraiment nier la réalité.

– Je veux cet article, affirmé-je en déposant mes affaires à côté de mon ordinateur.

– Comme les autres, sourit Cédric.

– Non, toi tu t'en fiches.

– C'est vrai. Je préfère me concentrer sur un billet évoquant l'acceptation de soi, et puis je sais que ce sujet est important pour toi, Petit Machin.

Ce surnom persiste à me suivre, puisque mes collègues ont décidé de perpétrer son utilisation. Il paraît qu'il me sied particulièrement, je ne sais pas comment je dois le prendre. Pour le moment en tout cas, ça me fait plutôt rire, et je crois même que cette manière de prolonger encore un peu les habitudes prises durant ce stage me permet de mieux supporter le manque qui me creuse les entrailles.

– Coucou la compagnie ! chantonne joyeusement Paula en rejoignant son box face au mien, déjà au boulot ? On ne vous arrête plus, tous les deux !

– Ce n'est pas plutôt toi qui serais en retard ? suspecté-je pour minimiser mon acharnement sur cet article.

– Certainement pas, tu sais très bien que Ponctualité est mon deuxième prénom. D'ailleurs, la réunion commence dans cinq minutes, j'espère que tu es prête ?

J'acquiesce avant d'avaler une gorgée de ma boisson chaude, puis attrape le bloc note qui m'attend sur le coin de mon bureau.

– Ton article est terminé ? s'enquiert mon amie en récupérant ce qu'il lui faut dans son sac.

– Oui, je l'ai bouclé avant-hier, juste avant le délai limite. Il y aura peut-être quelques retouches à apporter sur des détails, notamment certaines images que je n'ai pas encore trouvées, mais il nous reste deux mois avant la parution. Ça me laissera le temps de peaufiner si c'est moi qui suis choisie.

– Je suis quasiment certaine que ce sera toi. Ton article est ultra complet, et je trouve que tu as parfaitement su retranscrire les différentes émotions qu'on a vécues. Tu n'as pas caché ton amertume du départ, je suis sûre que ça peut faire la différence.

Comme toujours, sa grande empathie me touche. Paula est une personne pleine de bienveillance, quelle que soit la situation ou l'enjeu. Je lui adresse un sourire reconnaissant tandis que nous arrivons à la porte de notre salle de réunion.

À l'intérieur, le reste de notre équipe s'installe tranquillement, dans les salutations matinales habituelles. Jean-Marc, notre rédacteur en chef, nous accueille comme chaque vendredi pour le débriefing de fin de semaine, avec café et viennoiseries. Après quelques minutes de ces conversations éclairs entre les uns et les autres, la voix de notre responsable nous indique l'imminence de ce que nous attendons tous.

– Chers collaborateurs, vous pouvez prendre place, nous allons commencer.

Chacun s'installe avec discipline. Il y a bien des sujets à aborder ce matin, mais un seul me préoccupe réellement. Je veux être choisie pour cet article. Si Jean-Marc m'offrait cette chance, alors l'infime espoir que quelque part dans le monde, peut-être, Seth tombe dessus, me réchaufferait le cœur. J'aurais presque l'impression de m'adresser à lui directement, de partager avec lui ce manque qui me dévore, cette peine qui ne passe pas, cet amour qui continue de grandir malgré ma conscience de ne jamais le revoir.

– J'ai lu attentivement chacune de vos propositions, et d'ores et déjà, je souhaiterais tous vous féliciter pour votre travail. Le délai pour vous remettre de ce stage éprouvant et rédiger un tel reportage, même si vous

pourrez y apporter quelques modifications durant les prochaines semaines, n'était pas évident. Mais vous avez tous relevé le défi, bravo.

Si j'apprécie particulièrement les encouragements que notre supérieur met un point d'honneur à nous offrir au cours de chaque réunion, aujourd'hui, j'aimerais vraiment qu'il abrège ce suspense insoutenable.

– Néanmoins, continue-t-il avant de s'accorder une rapide gorgée de café, parmi cet ensemble de très bon niveau, l'un de vous s'est distingué par une sincérité particulièrement touchante.

Les battements de mon cœur redoublent d'intensité, alors que Paula saisit discrètement ma main sous la table. Elle sait combien c'est important pour moi.

– Olivia, félicitations à vous.

L'envie de hurler de joie m'étrangle en un éclair. Soulagée, mais toujours sur la réserve, je contiens ma satisfaction du mieux que je le peux. Serrant la main de mon amie posée sur ma cuisse, je me contente de sourire humblement.

– J'ai été vraiment touché par l'évolution de votre vision d'ensemble, reprend Jean-Marc. Vous ne cachez rien de vos réticences vis-à-vis de l'institution dans laquelle nous vous avons envoyée, et nous faites vivre à vos côtés chaque épreuve, chaque révélation que cette aventure vous a apportée. J'ai d'ailleurs été ravi de constater à quel point ce stage a été bénéfique pour la majorité d'entre vous.

La *majorité* exclut bien évidemment ce cher Bruno, qui n'a pas attendu notre intervention auprès de la direction du journal pour donner sa démission. Paula et moi avons tout de même fait remonter ce dont nous avons été victimes de sa part, et une réponse a été immédiatement apportée puisque notre persécuteur a changé de service pour le temps de son préavis. Bien qu'il ait juré de ne plus jamais nous approcher, nous avons également déposé une main courante la semaine dernière, par sécurité.

– Je... Merci beaucoup, bégayé-je en saluant mon responsable d'un hochement de tête.

– Il n'y a pas de quoi, c'est mérité. Vous avez donc deux mois pour finaliser définitivement votre travail, qui paraîtra dans notre numéro spécial sur les vocations professionnelles atypiques.

– Je serai prête, affirmé-je.

– Je n'en doute pas. Bien, passons à la suite de cette réunion.

– À ta victoire !

Les voix de mes amis, couplées au tintement de nos verres, couvrent à peine la musique. Ils ont réussi à me traîner dans ce bar, officiellement pour fêter mon objectif atteint, mais au fond, je sais parfaitement qu’il s’agit d’une habile tentative pour m’obliger à sortir de ma grotte. Pour une fois, l’idée de m’aérer l’esprit m’a paru plaisante. Deux semaines que cet article me prend tout mon temps, alors ces quelques heures de répit ne peuvent pas me faire de mal.

– Je t’avais bien dit que c’était pour toi ! souligne Paula en me gratifiant d’un large sourire.

– C’est vrai. Mais on ne peut jamais être sûr de rien, tu le sais.

– Olivia... Tu avais une longueur d’avance sur nous tous au niveau du ressenti, tu ne pouvais que remporter ce défi.

– Je ne suis pas la seule à avoir appris sur moi-même durant ce stage. Vous en êtes tous ressortis grandis.

– Et maintenant ? nous coupe Lucile, tu vas prendre un peu de temps pour toi ?

– Comment ça ?

– Ben, ça fait quinze jours et autant de nuits que tu ne vis que pour la rédaction de ton billet. Je t’avoue qu’on s’inquiète un peu pour toi...

Elle ne m’apprend rien, mais le fait que le sujet soit abordé de vive voix ce soir me force à prendre conscience de l’image que je renvoie ces temps-ci.

– Écoutez, je vais bien, d’accord ?

Les moues dubitatives qui me font face valent n’importe quelle réponse négative.

– Olivia... Il faut que tu passes à autre chose, tente prudemment Paula.
Impossible.

– Je sais. Tout est très clair dans ma tête, ne vous tracassez pas pour moi.
Mensonge.

– Bien, me prend Lucile au mot, alors tu viens danser ?

Déjà debout, elle tend une main dans ma direction.

– Non, je... Je vais plutôt rentrer. Tu l’as dit, j’ai bossé jour et nuit, je suis claquée.

– Olivia...

– Arrêtez de vous inquiéter pour moi. Vous êtes adorables, mais c’est inutile. Je vais m’en remettre, j’ai seulement besoin d’un peu de temps, d’accord ? Après tout, on n’a pas non plus passé dix ans ensemble, je devrais y arriver, non ?

L’assurance que je m’efforce de montrer est aussi friable à l’intérieur que solide en surface. En réalité, je ne supporte pas que l’on me conseille d’oublier, de passer à autre chose, de me comporter comme si tout ça ne comptait pas. Car aujourd’hui, il n’y a rien qui n’ait autant compté dans ma vie que cette courte histoire. Je ne m’étais jamais attachée à personne, aucun homme n’avait encore creusé ce trou béant dans mon cœur par cette absence et ce silence imposés.

Je salue mes collègues et quitte le bar, l’esprit embrumé par cette façade que je m’applique à afficher. Seth me manque, son regard sombre comme ses bras solides et rassurants, nos petits affrontements incessants également. Je ne suis pas certaine d’être capable de passer à autre chose avant un long, long moment...

Six semaines plus tard

Mon fidèle Chaï Latte coincé entre mes gants, le pas rythmé par le claquement de mes talons sur le bitume, j’aperçois avec bonheur la devanture de cette annexe du journal, où l’on m’a envoyée pour la matinée. Je n’ai mis les pieds ici qu’une seule fois pour signer mon contrat, et j’avais oublié comme il était compliqué de se garer dans les environs. J’ai dû laisser ma voiture à plusieurs rues de ce grand immeuble vitré, au cœur duquel se prennent les grandes décisions.

Jean-Marc m’a envoyée ici pour un rendez-vous de validation de mon article sur la légion, si j’ai bien compris. Le haut commandement a demandé à ce que l’un de leurs représentants puisse lire mon travail, afin d’y apporter les précisions nécessaires et surtout vérifier que je n’y révèle rien de confidentiel. Connaissant les enjeux de ce corps d’armée, qui assure tout de même une identité secrète à des centaines, voire des milliers de

soldats de toutes origines, je suppose qu'une certaine exigence est de mise en toute circonstance.

Une fois calée dans l'ascenseur qui me conduit jusqu'au huitième étage, je retire mes gants d'un coup de dents et les fourre dans mon sac, avant de vider mon mug en carton. Celui-ci trouve le chemin de la poubelle dès ma sortie de la cabine, tandis que je respire profondément pour me donner du courage. Je déteste ce genre d'entrevue solennelle, surtout si elle se tient en vue de décortiquer le travail acharné sur lequel je m'épuise depuis des semaines. Soucieuse de n'oublier aucun détail, j'ai remodelé mon article un paquet de fois, fouillé le Net jour et nuit pour dénicher des images officielles, demandé des autorisations pour les utiliser, recueilli des témoignages sur les forums spécifiques, visionné des reportages... Ce travail m'a littéralement consumée, mais je ressentais cette impression d'explorer plus intimement le parcours de Seth, d'en apprendre un peu plus sur lui, de comprendre sa manière de raisonner, de se comporter.

Arpentant les couloirs à la recherche de la salle de réunion qui m'a été indiquée, je consulte rapidement l'heure sur mon téléphone. Je suis largement en avance, tant mieux. J'ai appris mieux que n'importe qui d'autre que pour un légionnaire, ne pas être ponctuel fait mal aux cuisses. Après de longues minutes d'errance dans ces longs corridors, aux murs d'un blanc immaculé à filer mal au crâne, je trouve enfin le bon numéro de salle. La porte est vitrée, je jette un coup d'œil à l'intérieur. Malgré mon avance, il semblerait que je sois la dernière arrivée, puisqu'un homme discute avec un légionnaire en uniforme. Le soldat se tenant de dos, je ne distingue que sa carrure qui m'en rappelle une autre, et ce tissu aux motifs de camouflage qui déclenche une série d'images de celui que j'aurais rêvé de trouver à sa place. La poitrine oppressée par ces souvenirs en cascade, je toque à la porte avant de l'ouvrir timidement.

– Bonjour, je suis Olivia Millard, j'ai rendez-vous à neuf heures...

– Oui, Mademoiselle Millard, acquiesce l'homme en civil, entrez. Nous attendons l'adjudant, il a dû prendre un appel urgent. Voici le sergent Niklas, qui l'accompagne.

Le militaire me salue, j'en fais de même, sans pouvoir réellement contrer la mélancolie qui s'empare de moi à cet instant.

Je n'ai toujours pas réussi à surmonter ce manque, et ne peux m'empêcher de comparer chaque homme croisant ma route à celui qui

occupe l'intégralité de mes pensées. Aucun ne peut prétendre lui arriver à la cheville. La moindre rencontre me paraît tellement fade, insipide, sans aucun intérêt.

Il avait tout.

La prestance nécessaire pour intriguer mon esprit rebelle, la patience et la fermeté indispensables pour contrer mon caractère indocile, et ce petit quelque chose faisant de lui un être tellement unique.

– Nous avons lu attentivement votre travail, déclare le sergent pour meubler le silence qui vient de s'installer.

Je lui accorde un sourire incertain.

– J'espère avoir été dans le juste.

– C'est le cas. Les précisions que nous avons à apporter sont minimales.

Soulagée, je laisse mon corps se détendre légèrement. Au moins, on ne me demandera pas de tout recommencer. Des bruits de pas résonnent dans le couloir tandis que je sors mon dossier pour en étaler les différents éléments sur la grande table blanche.

– Bienvenue, Adjudant, s'incline respectueusement l'homme qui m'a accueillie, mademoiselle Millard vient d'arriver.

Je m'attends à entendre une réponse, mais un silence profond s'installe dans la pièce. Mes documents en place, je me retourne et lève le nez pour détailler le gradé qui vient d'entrer, que j'imagine déjà vieux, probablement aussi aigri que Vitaiev.

À la vue de cet uniforme, de cette carrure solide, mais surtout de ce regard sombre qui m'investit totalement, une puissante salve de frissons me parcourt de bas en haut.

Impossible.

Je ne sais pas ce qu'il y avait dans mon mug, mais il s'agit forcément d'une hallucination.

– Olivia, me salue-t-il d'un signe de tête.

Ce timbre grave investit chacune de mes veines, réchauffant cet afflux sanguin qui menace de faire exploser mon cœur.

– Seth ?

Ma voix éraillée traduit l'incompréhension que je ne parviens pas à taire. Que fait-il ici ?

– Tu... Adjudant ? bégayé-je sans savoir comment me tirer de ce pétrin émotionnel.

Un sourire étire lentement les traits de ce visage que je n'ai pas été foutue d'oublier.

– On m'a offert une possibilité d'évolution de carrière, affirme-t-il en s'approchant de mon travail étalé sur la table.

Tout s'embrouille dans ma tête, le son de sa voix comme son odeur familière qui vient narguer ma mémoire olfactive, ou encore la vision de ses doigts rugueux caressant le papier. Je les revois parcourir ma peau, ressens la chaleur et les frissons qu'ils ont su me procurer. Je suis marquée au fer rouge par cet homme dont le regard énigmatique balaie l'article que j'ai mis des semaines à écrire.

– Tu ne devais pas repartir en mission ?

Ma question semble fendre l'air avec autant de poids que de maladresse. Les yeux de Seth se relèvent lentement dans les miens, tandis que sa main reste en appui sur mes papiers.

– J'en avais la ferme intention.

L'insistance que ses iris noirs m'imposent se fait ressentir jusqu'au fond de ma gorge. Je ne sais si ses mots devraient m'atteindre, mais c'est le cas.

– Et ? tenté-je de comprendre.

Il se redresse calmement, déroulant sa silhouette imposante sous l'uniforme qui se tend au contact de cette musculature massive.

– Et, un petit machin têtue a débarqué dans mes pattes un beau matin.

Mes pulsations cardiaques s'arrêtent net. Est-il en train de m'avouer ce que je crois ? Lui, légionnaire impitoyable, taillé pour aller livrer bataille dans toutes les guerres du monde, souffrirait du même manque que moi depuis notre séparation ? Je déglutis lourdement, n'osant espérer que cette hypothèse ne se vérifie.

– Laissez-nous, lâche-t-il sur un ton autoritaire.

Sans demander leur reste, mon confrère et le sien quittent la pièce. Mes muscles s'éteignent les uns après les autres lorsque Seth contourne à pas comptés la table qui nous sépare. Ma respiration s'accélère, mes suppositions s'entremêlent dans un joyeux bazar, sans laisser aucune place à une quelconque lucidité. Mon cerveau ne reçoit plus la moindre information, si ce n'est ce désir fulgurant que m'envoie l'aura envoûtante de mon légionnaire.

Il est là, face à moi. Lui, qui ne devait jamais recroiser ma route et n'avait plus pour place que celle de l'idéal inatteignable, se tient maintenant

à moins d'un mètre de ma poitrine affolée.

– Que fais-tu ici ? articulé-je difficilement, pour tenter de contrer le trouble qui me ligote peu à peu.

– Je saisis ma chance, murmure-t-il.

Mes jambes flageolent dangereusement.

– Ta chance ? gémis-je, incrédule.

– J'ai obtenu une affectation pour Aubagne.

– Aubagne ? Tu veux dire, à quinze minutes de chez moi ?

– Il semblerait.

– Pourquoi ? Tu voulais être déployé, tu ne jurais que par ton devoir...

– C'est toujours le cas, affirme-t-il. Je serai chargé de la sélection des aspirants à l'engagement.

Aussitôt, quelques souvenirs de nos échanges houleux me reviennent en mémoire et étirent mes lèvres dans un sourire ému.

– Attends, serais-tu en train d'admettre que, finalement, notre petit stage t'a donné envie de ne faire plus que ça ?

Il sourit à son tour.

– Vous avez été les pires recrues qu'on ait vues.

La mélancolie que laisse entrevoir son timbre légèrement éteint me ramène à ma première question.

– Seth... Pourquoi ce changement de cap ?

Son regard plonge dans le mien avec une intensité qui me capture jusqu'au bout de mes orteils.

– Je n'en ai aucune idée. Je sais seulement que tu n'as pas quitté mes pensées depuis ton départ, et que le jour où le capitaine m'a parlé de ce poste, je n'ai plus réussi à me l'enlever de la tête.

Je suis foudroyée par ses aveux. Moi qui pensais ne rien représenter dans la vie de cet homme, que je n'aurais jamais dû rencontrer et dont j'étais à mille lieues de penser me rapprocher de quelque manière que ce soit...

– J'ai réfléchi à ce que votre foutu stage avait changé en moi, outre l'envie de te sentir à nouveau gémir sous mes mains.

Seigneur, il vient de rallumer mon brasier intérieur avec de simples mots !

– Voir tes amis se dépasser comme ils l'ont fait m'a aidé à comprendre que notre rôle de formateur était aussi important que nos missions sur le terrain. Détecter de bons combattants, c'est la base d'une armée efficace. Le

capitaine m'a encouragé à envisager sérieusement cette opportunité, et je ne nierai pas que tu as pesé dans la balance.

– Je t'interdis d'évoquer mon poids de baleine, réfuté-je d'un doigt tendu.

Cette pointe d'humour surtout destinée à contrer l'émotion que provoquent ses révélations, je savoure le sourire qui revient s'afficher sur ses lèvres atrocement séduisantes.

– Il est hors de question pour moi de m'imposer dans ta vie, Olivia, reprend-il avec sérieux. Tu as probablement avancé, depuis deux mois, peut-être même rencontré quelqu'un. Si tu ne souhaites pas reprendre les choses là où nous les avons laissées, je comprendrais et respecterais ton choix. J'avais seulement besoin de te dire que j'étais là, juste à côté, et que si par hasard, tu...

Incapable de contenir la nuée de papillons qui s'emballe au fond de mon ventre, je me jette à son cou sans attendre la fin de sa phrase. Mes lèvres s'écrasent contre les siennes comme elles en rêvent depuis des semaines, et nos langues se rejoignent immédiatement dans un balai fougueux, presque sauvage. Ses bras se referment dans mon dos, tandis qu'il me soulève contre ce torse qui ne ressemble à aucun autre.

Dieu que c'est bon...

– J'en conclus qu'il n'y a personne... grogne-t-il contre mon front lorsqu'il me laisse redescendre.

– Personne, confirmé-je.

Il s'écarte d'un pas pour retrouver ses esprits sans me quitter du regard, et prend une grande respiration.

– Bien, et ta réaction signifie que ?

– Que tu n'as pas quitté mes pensées non plus, gros nigaud.

Même s'il tend à garder son sérieux, je peux voir un éclair de satisfaction traverser ses yeux d'ébène.

– Bon à savoir, murmure sa voix grave. Je peux donc t'inviter à dîner demain soir ?

– Tu auras le droit de quitter la caserne ? m'étonné-je.

– Je dispose de jours de congés hebdomadaires moi aussi, tu sais ? ricane-t-il devant mon ignorance.

– Ah, d'accord. Je ne sais pas trop comment ça marche, mais de toute façon, c'est toi qui feras des pompes si tu arrives en retard, ce coup-ci, pas moi.

Son bras récupère ma taille, qu'il ramène à lui d'un geste franc.

– Je ferai toutes les pompes qu'il faudra, grogne-t-il avant de reprendre mes lèvres avec avidité.

Un nouveau baiser empli de cette furieuse envie de rattraper le temps perdu. Si nous nous trouvions ailleurs, nul doute que Seth serait déjà en moi, et que je savourerais son emprise divine sur ce désir qui me dévore de l'intérieur.

Une frappe timide à la porte réduit à néant cette délicieuse perspective, et notre contact s'interrompt avec une sagesse qui nous coûte autant à l'un qu'à l'autre.

– Entrez, accorde mon légionnaire en lissant furtivement son uniforme.

Immédiatement, la vision de ses avant-bras puissants, révélés par les manches de sa veste retroussées à mi-parcours, accentuent le vide qui se creuse au fond de mes entrailles.

Demain, c'est tellement loin...

CHAPITRE 25 - Olivia -

– Maman, il va falloir que je te laisse, je te rappellerai en début de semaine.

Mon téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, je peine à trouver la clé de mon appartement dans les méandres de ce sac à main bien trop chargé. Je vais vraiment devoir faire du vide un de ces jours. À force d'y fourrer tout ce qui m'encombre durant la journée, je me retrouve au bout du compte avec un bric-à-brac phénoménal sans aucune utilité réelle. Franchement, qui se trimballe muni d'un adaptateur allume-cigare, un tube de crème pour les pieds secs ou un tire-bouchon ? Oui, bon, j'avoue que ce dernier s'est trouvé particulièrement bienvenu lors de notre dernier apéro bureau, mais n'empêche. Si un jour, je devais me faire contrôler pour une raison quelconque, j'aurais l'air maline.

Mon trousseau enfin en main, j'ouvre la porte et jette mon sac au pied du meuble à chaussures. Le grand tri attendra.

– Olivia ? résonne la voix inquiète de ma mère dans le combiné.

– Oui, maman... Bon, tu n'annules pas ton rendez-vous, et tu fais cette putain de mammo !

– Tu crois vraiment que c'est nécessaire ? Ils n'ont rien trouvé, la dernière fois.

– La dernière fois, c'était il y a plus d'un an. Tu es déjà à la bourre.

Son comportement désinvolte me met régulièrement hors de moi. C'est fou, elle n'a finalement jamais su prendre une décision sans que je la pousse à le faire, m'obligeant ainsi à prendre part à une gestion de sa vie qui ne me concernait pas. Comme celles qui l'ont amenée à s'émanciper de tous ces hommes fourbes et infidèles, lesquels n'ont croisé sa route que pour lui prendre le peu qu'elle possédait. Son argent, sa dignité, sa raison.

– C'est tellement désagréable, marmonne-t-elle.

– Crois-moi, ça l'est bien moins qu'une chimio.

Prononcé sans fioriture, mon argument fait taire ses contestations. Je l'entends bougonner un acquiescement forcé, puis c'est son tour de prétexter une raison de clore la conversation. Je suis bien plus têtue qu'elle, et la perspective d'un débat perdu d'avance ne l'a jamais emballée. Nous nous souhaitons un bon week-end, et une fois raccroché, mon téléphone rejoint le plaid qui trône paresseusement sur mon canapé.

Il me reste très peu de temps avant de me rendre à Aubagne, et vu le temps de gueux qu'on a eu toute la journée, je n'ai qu'une seule idée en tête : me réchauffer sous une douche brûlante. L'humidité constante m'a frigorifiée tout l'après-midi, j'ai horreur de ça. Évidemment, ce n'est rien comparé à un parcours dans la mangrove guyanaise, et j'ai appris à y songer avant de me plaindre de mon quotidien, mais tout de même. On ne va pas cracher sur un peu de confort, surtout lorsque, comme moi aujourd'hui, on vient de passer des heures avec les chaussettes mouillées parce qu'on n'est pas foutue d'enjamber une flaque.

Une fois propre, sèche et surtout réchauffée, j'enfile à la hâte ma petite robe noire, choisie hier soir après des heures d'hésitation sur la tenue adéquate pour un rendez-vous aussi attendu que celui-ci. Dans la vie d'une fille comme moi, accro aux jeans confortables en toutes occasions, c'est une première. Je ne me souviens d'ailleurs même plus d'où vient cette fringue, aux antipodes de ce que je porte habituellement. Pas de collant, parce que je déteste cette sensation de me faire cisailer le ventre, et puis je dois être fichue bizarrement car le peu de fois où je me suis hasardée à porter, le nylon glissait sans arrêt. Élégance merveilleuse lorsqu'il fallait remonter tout ça... Pour ce soir, Paula m'a conseillé de tenter les bas autofixants. Je n'ai encore jamais essayé ce genre de truc, mais mon amie ayant toute ma confiance, je suis allée en acheter une paire en débauchant hier soir, les ai lavés et mis à sécher cette nuit.

– C'est parti...

Concentrée, j'enfile le premier avec autant de délicatesse que j'en suis capable. N'ayant absolument pas pensé à en prendre une paire de secours, s'ils se filent, je suis foutue. Une fois les deux bien en place, je me lève et marche quelques pas dans ma chambre afin de vérifier que ce truc ne glisse pas. J'aurais bien l'air fine si en entrant ou sortant du restaurant, je me retrouvais avec les jarretières sur les chevilles. Paula m'a conseillé de

prendre de la qualité, mais n’y connaissant absolument rien, il m’est compliqué de savoir si j’ai fait le bon choix.

Pour le moment en tout cas, rien ne semble vouloir glisser malgré la démarche exagérément chaloupée que j’adopte pour traverser la pièce de long en large.

– Allez, validé.

Une légère touche de maquillage plus tard, je discipline rapidement mes cheveux, me gratifie de trois petites giclées de parfum, enfile mon cardigan ainsi que la paire d’escarpins que je ne mets jamais. Récupérant mon sac à main dans l’entrée, je quitte l’appartement aussi vite que mon retard l’impose. Tant pis pour ce foutu tri, au moins si le sommelier oubliait par mégarde de déboucher le pinard, je pourrais passer pour une fille prévoyante.

Ou tarée.

La pluie s’est enfin arrêtée, et pour un vendredi soir, la circulation en direction d’Aubagne reste plutôt fluide. Arrivée devant la grille du régiment, je stoppe ma voiture en évidence et serre le frein à main. Pas des plus à l’aise en petite robe, je préfère que Seth me rejoigne plutôt que d’avoir à sortir. Après une bonne dizaine de minutes, durant lesquelles je n’ai cessé de vérifier mon apparence dans le rétroviseur et de me demander si j’ai bien fait d’opter pour une tenue aussi suggestive, il apparaît enfin dans la lueur de mes feux de croisement.

Seigneur, que ce mec est séduisant.

Habituée à son uniforme de légionnaire porté en toute circonstance, le voir approcher en tenue civile ne fait qu’accentuer mon envie de tout lui arracher au plus vite. Un jean légèrement délavé, un tee-shirt blanc surmonté d’un blouson de cuir parfaitement taillé et son sac de voyage jeté sur l’épaule, le soldat s’avance vers ma voiture avec visiblement autant d’empressement que moi.

Il a son week-end entier, et je l’ai invité à le passer chez moi. J’aurais pu hésiter, le laisser croire que les choses ne seraient pas aussi simples, mais je refuse de perdre encore plus de temps que ces longues semaines déjà écoulées. Seth m’a horriblement manqué, et le voir débarquer ici sans avoir osé l’espérer m’a fait réaliser qu’il ne s’agissait pas seulement d’une attirance physique. Je suis tombée amoureuse de cet homme.

Follement.

Éperdument.

Alors, même si le quotidien auquel nous pouvons prétendre n'a strictement rien à voir avec une relation normale, je suis prête à prendre ce qu'il sera en mesure de me donner.

Le regard qu'il darde sur mes cuisses à demi-découvertes lorsqu'il s'installe sur le siège passager est plus qu'équivoque.

– Hum... On n'a pas parlé d'un restaurant ? s'enquiert-il en jetant son sac à l'arrière.

Sa question m'interpelle, je ne saisis pas le rapport entre ce qu'il voit et ce qu'on a prévu.

– Si, j'ai réservé pour vingt heures trente, pourquoi ?

À son retour dans le bon sens, sa main gauche s'égare sous mes cheveux pour saisir tendrement ma nuque, tandis que la droite désigne le reste de mon corps d'un geste lascif.

– Parce que ça, c'est la garantie de ne pas être à l'heure, Petit Machin sexy...

Oh merde...

Cette voix grave vibrant contre ma tempe, associée aux senteurs irrésistibles de son parfum boisé, le tout ajouté au manque cruel de ce que lui seul a su me faire vivre, tous les ingrédients d'une implosion sensorielle sont réunis, et ça ne loupe pas. Un brasier prend naissance entre mes cuisses, que je tente de calmer en me tortillant discrètement sur mon siège.

– Tu vois, note Seth dans un sourire équivoque, qu'est-ce que je disais...

Gênée de ne pas être foutue de dissimuler mes ardeurs d'adolescente, je me renfroge et démarre la voiture.

– Non, ça c'est parfaitement déloyal, mon Adjudant, grogné-je en amorçant mon demi-tour.

Il ricane, me laisse m'engager dans l'allée bordée de haies et d'arbres, mais dans le dernier virage avant de rejoindre la route, sa main saisit fermement le volant.

– Seth ! paniqué-je sans comprendre.

Sans un mot, le légionnaire dirige ma voiture sur le bas-côté et actionne le frein à main, puis coupe le contact avant de plonger son regard dans le mien.

– Tu m'as manqué aussi, grogne-t-il en passant un bras derrière ma taille pour me hisser par-dessus les commandes centrales, tout en reculant son

siège d'un coup sec de l'autre main.

Abasourdie par sa maîtrise, emportée par ce désir brûlant qu'il fait naître en moi, je me laisse mener sans objection. En un éclair, me voilà à califourchon sur mon légionnaire, dont les mains remontent déjà sous les pans de ma robe tandis que ses dents capturent mes lèvres avec appétit.

– Oh bordel... murmure-t-il en découvrant de ses doigts la dentelle de mes bas.

Il stoppe son baiser pour descendre les yeux sur mes cuisses, dévoilées par le tissu qu'il remonte jusqu'à mes hanches.

– OK, maintenant c'est sûr, bébé. On n'y sera pas à vingt heures trente.

Ses deux mains empoignant mes fesses, il me ramène un peu plus contre lui et plonge dans mon cou pour l'embrasser, le mordre, le posséder. Je ne peux réprimer les gémissements qui s'échappent de ma gorge impuissante, je ne suis même pas capable de m'inquiéter que quelqu'un puisse nous voir. Totalement abandonnée dans les bras de mon légionnaire, je le laisse maître du jeu et me contente de savourer chacun de ses coups de langue, l'embrasement de chaque parcelle de mon corps parcourue par ses doigts experts.

– Seth... haleté-je contre ses cheveux, je croyais ne plus te revoir...

Je ne sais pourquoi, lui avouer cette vérité qui me pèse depuis deux mois m'est indispensable.

– Je suis là... souffle-t-il en venant reprendre mes lèvres entre les siennes.

– J'arrivais tout juste à respirer, sans toi...

Comme si je n'avais plus aucun contrôle sur les émotions qui m'échappent, les vannes de mes sentiments s'ouvrent d'elles-mêmes. Une larme perle au coin de ma paupière, et je sais que plus rien, à cet instant, ne pourra empêcher nos deux corps de se retrouver. Avec empressement, j'accède à l'ouverture de son jean pour le libérer, tandis qu'il s'empare de la fine dentelle qui lui barre la route pour l'écarter contre ma cuisse.

– Dans ma poche, bébé... murmure-t-il en explorant de ses doigts conquérants les territoires ainsi libérés.

Je trouve sans problème le sachet argenté qu'il avait sagement rangé à portée de main, et le pare avec application. Nos regards se percutent, s'arriment l'un à l'autre alors que nos corps s'unissent enfin....

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26 - Seth -

C'est comme un retour à la maison après une putain de mission périlleuse. Son cul parfait entre mes mains, je savoure chacune de ses ondulations contre mon bassin, imprime dans ma mémoire le moindre de ses gémissements. Voilà des semaines qu'elle hante mes nuits sans relâche et que je rêve de la posséder à nouveau. J'ai voulu me persuader que rien n'était possible entre nous, pourtant, c'est ce silence qui s'est révélé insupportable. L'imaginer reprendre le cours de sa vie, puis rencontrer d'autres types, les laisser poser leurs paluches sur ce corps que je voudrais garder pour moi seul. Cette seule idée m'a régulièrement collé d'une humeur massacrant, à tel point que même Aldo ne savait plus de quelle manière m'aborder.

Peu à peu, la perspective d'un poste à Aubagne s'est installée au beau milieu de mes plans de carrière, et lorsque le capitaine m'en a annoncé la validation, j'ai su que ma chance se trouvait ici. Le destin m'offrait une brèche, probablement la seule et unique qui puisse me permettre de croiser à nouveau la route d'Olivia. J'ai demandé à être en charge des échanges liés à cet article spécial, sans même savoir qu'elle avait été choisie pour le rédiger. Dans ma tête, c'était de toute manière la seule option pour remettre un pied dans son périmètre et savoir où elle en était.

Dès que mes yeux se sont posés sur elle, l'évidence s'est confirmée. Petit Machin a bel et bien capturé mon cœur, mon âme, ma raison. J'ai lutté de toute mes forces pour ne pas virer tout le monde et la prendre là, dans cette salle de réunion. Mon métier implique que chaque seconde soit vécue intensément, sans ne jamais rien remettre à plus tard. Demain, la vie me quittera peut-être. Seul aujourd'hui compte.

Et aujourd'hui, comme tout au long de ce week-end, j'ai la ferme intention de rattraper ces deux mois de néant. Elle a creusé mon désir à la pelle, chamboulé mes plans, mes priorités. Je ne me vois pas quitter la

légion, mais désormais, j'aspire à l'éventualité d'une vie plus calme, plus posée. Si Olivia voulait de moi dans un avenir proche ou lointain, je n'écarterais pas la possibilité d'une vie en logement civil, et de venir bosser au régiment chaque jour tout en rentrant chez moi chaque soir.

Mais pour l'heure, je suis seulement obnubilé par ces bas atrocement sexy qui ornent le haut de ses cuisses. Bordel, j'ai cru défaillir en les voyant. Est-elle seulement consciente de son pouvoir de séduction ? Le chant de ses gémissements envahit l'habitable au rythme de notre engagement physique, à tel point que je dois glisser ma main contre sa bouche entrouverte pour en réduire le volume.

– Chuuuuttt... murmuré-je sans cesser de faire aller et venir son bassin contre le mien, on est à l'abri des caméras de surveillance, mais si tu continues comme ça, les sentinelles vont donner l'alerte.

Elle glousse contre ma main, et la lueur de son œil pétillant m'achève.

– Si tes collègues me voient dans ce genre de situation, je ne m'en remettrai jamais, pouffe-t-elle.

– Si mes collègues te voient comme je te vois ce soir, je devrai les tuer un par un...

Ses deux mains se nouent derrière ma nuque.

– Serait-on possessif, mon Adjudant ?

Je parcours sa peau de ma langue vorace, depuis la base de son cou jusqu'au coin de sa paupière.

– Jamais. Mais avec toi, bébé... Rien n'est pareil.

Et pour illustrer cette dernière phrase, je la repousse doucement pour l'incliner contre le tableau de bord, puis empoigne ses hanches. L'angle est parfait, je ne pourrais être plus loin en elle qu'à cet instant. Mon besoin d'elle se fait oppressant, je la veux mienne, ici ou ailleurs, aujourd'hui comme demain et tous les jours d'après. Son visage bascule en arrière tandis qu'Olivia savoure la portée de mes coups de reins, et cette vision verrouille mes derniers doutes. Je ne pourrais tolérer qu'un autre homme puisse provoquer en elle cet abandon divin, je ne saurais consentir à ce qu'un putain d'enfoiré ne la voie aussi sulfureuse.

Tout est clair, je veux être le seul.

Très vite, l'ouragan de son plaisir menace. Les yeux clos, les deux mains agrippées à mes épaules, elle savoure sans pudeur les spasmes qui la secouent violemment. Impossible pour moi de tenir plus longtemps.

Dévasté par cette lame de fond ravageant tout sur son passage, je bascule avec elle dans l'œil du cyclone.

Bordel, que c'est bon.

Sa respiration encore erratique, Olivia revient poser son front contre le mien. Sa délicieuse odeur de vanille emplit mes poumons, le temps s'arrête.

– Je crois que je n'avais encore jamais fait ça dans une voiture... sourit-elle contre mes lèvres.

– Bien, fais-moi une liste. On va s'occuper d'élargir ton catalogue de lieux à étrenner.

Son rire de gorge emplit l'habitable.

– Fais aussi l'inventaire de tous les endroits que tu as testés, continué-je en rajustant mon futaal pendant qu'elle reprend sa place au volant.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai bien l'intention d'effacer chacun de tes souvenirs avec d'autres types que moi.

Ces mots qui ne me ressemblent pas le moins du monde m'étonnent moi-même.

– Ouais mais attends, réfute Olivia, la bataille est inégale, soldat. Je suis à peu près sûre que ton tableau de chasse est bien plus fourni que le mien !

– Bien, alors en ce qui me concerne, on a un week-end pour cocher trois cases : chiottes de bar, mur en pleine rue, meuble de cuisine. Le lit et la baignoire, c'est déjà fait.

– Comme j'aime ton romantisme, grimace-t-elle ironiquement tandis que la voiture démarre.

Le restaurant qu'elle a choisi est plutôt sympa. Une ambiance cosy, des tables suffisamment éloignées les unes des autres pour conserver une certaine intimité, des serveurs qui nous laissent le temps de manger et discuter tranquillement, sans nous opprimer dans le but de libérer la place au plus vite. Je n'ai pas une grande habitude des dîners hors caserne, encore moins dans cette configuration. Mais Olivia rend les choses tellement plus simples.

Nous passons presque deux heures à table, pris dans le récit de ces deux mois passés chacun de notre côté, persuadés de ne jamais nous revoir.

J'apprends donc qu'elle a eu autant de difficultés que moi à tourner cette page inattendue, et que, comme un écho à mes propres nuits agitées, le souvenir de nos ébats n'a eu de cesse de hanter les siennes. Ses aveux vibrent en moi aussi fort que les battements de mon cœur qui s'emballent.

D'une main levée, je fais signe au serveur de m'apporter l'addition avant de replonger au fond de ce regard noisette qui ne saurait trouver d'égal. Putain, ce qu'elle est belle. Déposant quelques billets sur la coupelle qui vient d'apparaître entre nous, je quitte ma chaise, saisis sa main et l'emporte loin de tous ces regards. La nuit est particulièrement sombre, le ciel nuageux voilant la lune cache la totalité des étoiles. L'éclairage de la ville compense efficacement, mais je détecte déjà plusieurs endroits à l'abri de ces halos lumineux. Au croisement d'une ruelle un peu plus obscure que les autres, je bifurque sans prévenir et entraîne Olivia à ma suite.

– Qu'est-ce que...

Ma bouche écrasant la sienne pour la faire taire, je marche sur elle jusqu'au premier mur qui se présente. Mes mains s'égarent déjà sous les pans fluets de sa petite robe noire, et aussitôt un gémissement approbateur s'échappe de cette gorge faite pour être embrassée, mordue, dévorée. Elle me rend dingue. Mes doigts rencontrent la dentelle de ses bas, puis celle de sa fine culotte déjà humide. Je suppose que ces deux heures en face à face au restaurant l'ont émoustillée autant que moi, et ce constat ne fait que décupler mon appétit.

– Seth... murmure-t-elle dans une plainte adorable, qu'est-ce que tu fais...

Cet étonnement de pure convenance, tandis qu'elle s'abandonne déjà sous mes caresses, me tire un large sourire satisfait.

– On va cocher la troisième case de mon tableau, bébé... grogné-je contre sa tempe.

– Oh, Seigneur...

– Adjudant, mon ange...

Son rire s'étouffe contre mes lèvres, que je malmène dans un baiser affamé. Depuis le premier jour, cette fille éprouve mon self-control. Et ce soir, c'est l'apothéose. Je veux posséder chaque parcelle de son corps, quel que soit l'instant ou l'endroit. Je veux la sentir se perdre dans mes bras, encore et encore. Je veux marquer sa peau, déguster son plaisir, savourer ses feulements d'extase. Si j'en juge à la manière dont elle baisse les armes en

s'agrippant à mon cou pour envoyer ses jambes autour de ma taille, j'ai son consentement.

Mes doigts n'attendent pas plus longtemps pour s'immiscer en elle, suivant le tempo initié par mes coups de langue dans sa bouche gémissante. Imprimant contre son entre-cuisses quelques mouvements de bassins équivoques, j'accélère avec bonheur son empressement. Pourtant, lorsque ses doigts tentent de partir à l'assaut de mon jean, je stoppe son geste de ma main libre.

– Non, bébé... Je n'avais qu'une capote sur moi, les autres sont dans ta bagnole.

– Hein ?... Oh bordel, Seth, tu vas me laisser comme ça ?

Un sourire carnassier étire mes lèvres.

– Certainement pas...

Mes doigts restés en elle reprennent leur exploration de plus belle tandis que je laisse l'une de ses jambes retomber au sol, gardant l'autre en appui contre ma hanche. J'ai bien l'intention de lui faire atteindre le summum du plaisir, ici et maintenant. Contournant de ma paume insatiable son fessier rebondi, j'en pétris furieusement le galbe, exalté par le chant de ses supplications cristallines.

– Chuuuut... soufflé-je sur ses lèvres.

– Seth... Je vais...

Oh oui, tu vas.

Renforçant encore ce va-et-vient qui déclenche déjà quelques soubresauts incontrôlables, témoins de sa chute vertigineuse, je la regarde se perdre au cœur du plaisir que je lui offre. Haletante, la tête basculée en arrière contre la brique froide, Olivia se contracte violemment autour de mes phalanges, tandis que j'étouffe son orgasme d'un baiser vorace. Je l'investis de toutes parts, porté par une possessivité presque bestiale, et me maudis de n'avoir prévu qu'un seul préservatif pour la soirée.

Les derniers spasmes passés, je l'embrasse encore et encore, puis laisse lentement retomber sa seconde jambe contre mon jean bien trop étroit. Malgré l'obscurité, je peux distinguer sans problème ses cheveux ébouriffés, ses yeux pétillants et ses joues rosies.

– Waouh, c'était...

Intense. Délicieux. Fabuleux. Inoubliable.

Gardant pour moi ces réponses qui s'enchaînent dans mon esprit, je me contente de passer mon bras autour de ses épaules et de presser mes lèvres contre son front réchauffé.

– *C'était* que le début, Petit Machin sexy. Rentrons, je n'en ai pas terminé avec toi...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27 – Olivia –

Quelle nuit ! Je ne pensais pas Seth sérieux lorsqu'il a évoqué l'idée de me faire essayer en un seul week-end tous les endroits qu'il avait déjà testés avant de passer aux miens ! Après ma voiture et la ruelle derrière le restaurant, j'ai tout juste eu le temps de poser mon sac à notre retour dans mon appartement, avant de me retrouver embarquée pour un troisième round sur le plan de travail de ma cuisine. Heureusement que cette fois-ci, les fameux préservatifs étaient à portée de main ! Mon lit n'a pas été épargné non plus, et je crains que tout le voisinage ait entendu qu'un dieu du sexe s'était invité chez moi.

La tête posée sur son épaule robuste, je laisse mes doigts survoler sensuellement les courbes de ce muscle pectoral, que j'ai vu se crispier si fort sous l'effet du plaisir. Il n'y a pas à dire, la puissance physique de Seth est un véritable atout pour une partie de jambes en l'air.

– Je te conseille d'arrêter ça si tu veux reprendre des forces avant de recommencer, murmure sa voix rauque.

Les yeux toujours fermés, mon soldat ne bouge pas d'un iota. Son flegme séduisant m'avait terriblement manqué.

– Je croyais que tu dormais...

– Tu oublies qu'un légionnaire ne dort jamais vraiment.

– Dans ce cas, où sont mes croissants ? le taquiné-je d'un baiser sur sa peau salée.

Sa main saisit fermement mes doigts qui se promenaient encore sur son torse, puis son visage impassible s'incline sur le côté pour rencontrer mon regard captivé. Bien évidemment, le petit-déjeuner au lit ne fait pas partie de son quotidien, et je suppose que les viennoiseries non plus. Voici un point que j'aimerais rectifier si nous...

Une boule prend soudain naissance au beau milieu de ma poitrine.

– Seth ?

– Hum...

D'une caresse douce et légère, j'arpente désormais les contours de sa mâchoire.

– On est quoi, maintenant ?

Il lève un sourcil interrogateur. Ses iris noirs me sondent avec une profondeur qui déclenche un puissant frisson dans le creux de mes reins.

– Quelle est ta question exacte, Petit Machin ?

Le retour de mon surnom sur ses lèvres me fait douter. Aurais-je rêvé cette lueur d’attachement qu’il m’a semblé percevoir en lui depuis nos retrouvailles ?

– Toi et moi, précisé-je avec appréhension, est-ce qu’on est simplement, toi quelque part et moi ailleurs, qui nous retrouvons le temps d’un week-end, ou bien est-on en train d’entamer quelque chose de plus... sérieux ?

Un long silence s’installe, et l’espace de quelques secondes, je crains d’avoir posé la question de trop.

– Comment vois-tu les choses ? lâche-t-il enfin.

– Tricheur, j’ai demandé la première.

Un soupir concentré s’échappe de ce torse vigoureux, que mes ongles continuent de parcourir lentement.

– La vie avec un légionnaire est loin d’être simple, souffle sa voix rauque.

Il me semble déceler une pointe de douleur dans ses mots, autant que dans sa façon de détourner le regard vers la fenêtre. Serait-il en train de chercher une manière de me faire comprendre que tout ça n’était qu’une parenthèse sympa, mais qu’il n’y a rien à en attendre de plus ?

Si c’est le cas, autant me le dire avec de vrais mots, soldat.

– Donc ? l’invité-je un peu sèchement à poursuivre.

– La légion sera toujours prioritaire, Olivia. J’ai aujourd’hui le droit d’avoir un foyer, de fonder une famille, mais je ne serai jamais un type comme les autres. Je peux me retrouver envoyé sur des missions de plusieurs mois, parfois dans des pays en guerre, sur des opérations sensibles qui ne me permettront pas de t’envoyer la moindre nouvelle.

J’avais bien une idée de tout ça, mais l’entendre évoquer ces difficultés leur donne une dimension bien plus concrète, bien plus difficile à envisager. Pourtant, la chaleur dégagée par son corps contre le mien vient immédiatement percuter cette appréhension. Prendre le risque de passer quelques mois difficiles de temps en temps, ne vaut-il pas mieux que de le laisser partir définitivement sans plus jamais sentir le contact de ses bras autour de moi, entendre sa voix ou respirer son odeur ?

– Bien, acquiescé-je, et si je préfère que ces nouvelles, tu ne les envoies pas à moi, plutôt que *pas à une autre* ?

Son visage bascule à nouveau de mon côté. Le sourire qui étire ses lèvres soulève une nuée de papillons dans ma poitrine.

– C’est bien ce que j’espérais entendre, grommelle-t-il en accrochant mon regard.

D’un baiser rempli de promesses, Seth me capture définitivement. Nos langues se cherchent puis s’apaisent, tandis que sa main dévale tendrement mon dos jusqu’à la cambrure de mes reins. Puis, son regard accroche le mien, plus intensément que jamais.

– Je suis sérieux, Olivia. Si tu te sens prête à vivre cette vie différente à mes côtés, alors je le suis aussi.

Waouh. De tous les partenaires que j’ai pu rencontrer jusqu’ici, je crois bien qu’aucun ne m’avait encore parlé d’une possibilité d’avenir. Probablement parce que cette perspective me rebutait, et que je ne leur en laissais pas la possibilité. Quel élément a bien pu tout changer ?

Lui.

Lui, qui en seulement quelques jours, a su me montrer ce qu’aucun ne m’avait apporté. Lui, dont la singularité a renversé toutes mes barrières pourtant bien érigées autour de moi. Lui, le seul ayant réussi à créer ce manque, cet attachement que je ne connaissais pas, cette envie d’encore et toujours que je voudrais ne plus jamais ignorer.

– Je suis prête, mon Adjudant...

D’un bras ferme et autoritaire, il me ramène au-dessus de lui, sa main glissant jusque dans mes cheveux pour saisir ma nuque. Avec une possessivité qui ne fait que décupler le désir qui me dévore déjà, Seth se redresse jusqu’à ma bouche, dont il s’empare furieusement. Sa langue conquérante m’investit dans un élan fougueux, passionné, tandis que je me laisse totalement fondre contre lui.

Comme si une nouvelle vie commençait, ici, au creux de ses bras, je me laisse enfin aller. Oui, j’éprouve une tonne de sentiments pour cet homme. Oui, l’impression de le connaître depuis toujours me harponne de plus en plus ardemment.

Oui, je me sens prête à lui ouvrir mon cœur et investir le sien...

OceanofPDF.com

EPILOGUE

Un an plus tard

Olivia

– Je savais bien qu’il fallait la faire retoucher...

– Cesse un peu de râler, tu es parfaite.

De ses doigts calmes et agiles, Paula termine de nouer le lacet de mon bustier. J’ai chaud. J’ai peur. Je suis persuadée d’avoir oublié quelque chose.

– Et si j’avais envie d’aller aux toilettes avant la cérémonie ?

– Calme-toi, murmure mon amie par-dessus mon épaule, cette journée va être fabuleuse.

– Est-ce qu’on a pensé à tout ? Tu as vérifié la check-list ?

– Je gère, alors respire.

– Trop tard, tu viens de cadénasser ma cage thoracique. Je suis en apnée jusqu’à ce que Seth m’arrache ce truc. Enfin, s’il ne fait pas demi-tour devant la mairie. Oh Seigneur, et s’il changeait d’avis ?

– Oliviaaaa...

Insupportable. Je suis parfaitement insupportable. Mais la pression est bien trop forte pour qu’il en soit autrement. Une frappe timide à la porte m’empêche de poser une énième question, au grand soulagement de ma demoiselle d’honneur qui replace quelques mèches de ma natte bien plus travaillée que d’habitude. À grand renfort de laque et de coups de peignes pour lui donner volume et tenue, ma coiffeuse a réalisé une véritable œuvre d’art, ponctuant ma chevelure de fines perles blanches afin d’ajouter un côté bohème auquel je suis particulièrement attachée.

Persuadée de ne jamais m’engager officiellement avec qui que ce soit, j’ai posé une seule condition à la demande de Seth lors de son retour de

mission au Liban : un mariage qui nous ressemble. Simple, rapide, sans fioritures inutiles. Il était donc hors de question pour moi de revêtir l'une de ces robes bouffantes, de me tartiner de maquillage surfait ou encore de me retrouver surmontée d'un chignon lisse et sans défaut, qui n'ait rien à voir avec mon caractère sauvageon.

Non, j'ai préféré opter pour une robe longue et fluide, une mise en beauté succincte, ainsi qu'une natte à l'allure faussement négligée. Pour le bouquet, puisque ma mère tenait absolument à ce que j'en aie un, mon choix s'est porté sur une création minimaliste, seulement composé de lys blancs et branches fines de fougères, vouées à rappeler à mon légionnaire cette toute première nuit dans la jungle...

– Tu es magnifique ! s'extasie justement maman en ouvrant la porte.

– C'est ce que je me tue à lui dire, ajoute Paula.

– Je vous préviens, la première qui me fait chialer sera de corvée de légionnaire bourré. Et faites gaffe, ils sont prêts à faire péter tous les scores.

Elles dressent à l'unisson leurs deux mains en avant, comme pour se protéger de cette image répugnante.

– Bien, maintenant qu'on est d'accord, on peut y aller, annoncé-je en leur accordant un clin d'œil presque détendu.

En réalité, je suis terrorisée. Et rien ne s'arrange lorsque la portière se referme derrière-moi.

– Bon sang, je vais faire pipi dans ma culotte, gémis-je tandis que Paula prend place au volant.

– Tout va bien, ma chérie, tente de me rassurer ma mère en récupérant ma main dans la sienne.

J'acquiesce, mais cette angoisse qui m'obstrue la gorge semble s'accentuer à mesure que nous roulons en direction de la mairie. Je ne sais même pas de quoi j'ai peur, puisque je ne pourrais être plus heureuse qu'en épousant Seth aujourd'hui. Cette union est quasiment devenue une évidence durant l'année que nous venons de passer à vivre une relation passionnée. Ses obligations auraient pu creuser un véritable fossé entre nous, pourtant, bien au contraire, elles nous ont rapprochés plus que jamais. Mon cœur bat constamment pour lui, qu'il soit à mes côtés ou à l'autre bout du monde. Les six semaines durant lesquelles il a dû repartir encadrer un stage d'aguerrissement en Guyane, puis cette mission de trois mois au Liban m'ont donné une bonne idée de ce qui m'attend. Si je peux comprendre que

certaines femmes préfèrent éviter de vivre ce quotidien particulier, et je me rangeais d'ailleurs exactement dans cette case il n'y a pas si longtemps, je me sens aujourd'hui prête à tous les sacrifices pour cet homme. Je l'aime bien trop pour refuser cette difficulté, aussi lourde soit-elle. Mon besoin de lui est tellement puissant, et sa présence, même indirecte, m'est tellement vitale...

Le bruit du frein à main me tire de mes pensées.

– Nous y voilà ! déclare fièrement Paula.

Quelques minutes plus tard, mon cœur menace de s'arrêter lorsque résonne ce magnifique morceau suggéré par Lucile, une version incroyablement émouvante de *Perfect*, d'Ed Sheeran, jouée au violoncelle. Au bras de ma mère, talonnée par ma meilleure amie, je découvre une assemblée en petit nombre, seulement composée de nos quelques amis, que nous pouvons chacun compter sur les doigts une main. Outre mes trois fidèles collègues et quelques compagnons d'arme de Seth ayant pu obtenir une permission, il n'y a que lui et moi. Quant à nos familles respectives, la sienne se limite à la légion, la mienne, à cette femme incroyablement fière qui marche à mes côtés.

Seuls au monde, nos regards s'arriment l'un à l'autre dès l'instant où mon légionnaire me voit apparaître, et ma peur s'envole aussitôt. Il est magnifique, fièrement vêtu de son uniforme blanc, ancré dans l'instant comme il l'est dans ma vie. Seth ne me quitte pas des yeux tandis que j'avance au rythme de la musique, accrochée au bras de ma mère, sans lequel je ne tiendrai probablement déjà plus sur mes jambes. Mes doigts sont tellement engourdis par l'émotion que je suis incapable de savoir s'ils menacent de lâcher mon bouquet, ou bien de le disloquer d'une compression trop forte. Le son du violoncelle caresse mon cœur, le regard enveloppant de Seth en apaise les battements violents qui menacent de m'ouvrir la poitrine.

Lorsqu'il recueille enfin ma main, un puissant frisson me traverse. Aujourd'hui, ce ne sont pas uniquement nos peaux qui s'unissent, mais bien nos âmes, nos destins, que nous étions persuadés de savoir différents. Et à cet instant précis, devant les quelques personnes qui nous sont chères, je n'ai absolument plus peur de rien. Mon angoisse s'envole, cette

appréhension venue d'on ne sait où s'éteint brusquement, ne subsiste que ce bonheur de lier le reste de ma vie à l'homme qui se tient face à moi.

L'adjoint au maire entame la lecture d'articles de loi du Code Civil, et durant ce long monologue, nos mains unies à l'instar de nos avenir, mon légionnaire et moi sommes incapable de détourner les yeux l'un de l'autre. Je ne sais plus si le temps défile à toute vitesse ou bien s'il s'est définitivement suspendu. Ma seule certitude inébranlable est de me sentir parfaitement à ma place.

Ce n'est que lorsqu'un profond silence se trouve subitement déchiré par les rires de nos proches, que je reviens à la réalité. Tournant vers le maître de cérémonie un regard perdu, je m'accroche à son sourire rassurant comme à une bouée de sauvetage.

– Olivia, c'est à vous... murmure-t-il le plus discrètement possible.

À moi ? De répéter ce que je n'ai pas écouté ? Ou bien de prononcer mes vœux, préparés depuis des jours, mais dont je ne me souviens absolument plus ? La panique me gagne tandis que les doigts de Seth caressent le dos tremblant de mes mains.

– Tout va bien, me souffle sa voix rauque.

Plongeant dans ses yeux pour m'y perdre à jamais, je prends une profonde respiration. Qu'importe ce que j'avais préparé, je n'ai qu'à me laisser porter par notre histoire peu commune.

– Bien, commencé-je avec tout de même un pincement d'appréhension, puisque pour une fois, on me donne le droit de prendre la parole face à un adjudant sans être menacée d'une série de pompes ou d'une imitation de volaille, je prends !

Les rires de l'assemblée ponctuent cette première prise de parole, me donnant surtout le temps de réfléchir à la suite.

– On ne peut pas dire que notre rencontre ait été des plus calmes, ni que la suite nous ait laissé croire une seule seconde à ce que nous vivons aujourd'hui. Mine de rien, tu as tout de même essayé de me tuer quelques fois...

Le sourire de Seth s'immisce jusque dans mes veines.

– Je t'ai détesté aussi fort que je t'aime aujourd'hui. Je t'ai haï, parce qu'il m'a fallu du temps pour comprendre à quel point tu étais finalement en train de m'aider. Un séminaire de cohésion dans la jungle au beau milieu d'une horde de légionnaires, je suppose qu'on ne pouvait pas faire pire pour

une fille comme moi, qui ne supporte pas l'autorité. Je crois bien que cette aventure cochant toutes les cases pour remporter la palme du pire souvenir de ma vie, et pourtant, il en est aujourd'hui l'un des meilleurs. Alors, après t'avoir tenu tête parfois, maudit souvent, à présent je voudrais te remercier. Merci d'avoir su déterrer cette fragilité que je me refusais, et qui me rend désormais bien plus forte. Merci de ne m'avoir jamais cédé le moindre millimètre de terrain, merci de m'avoir poussée à aller chercher au fond de moi la véritable Olivia. Grâce à toi, j'ai rencontré la personne que je suis vraiment. À tes côtés, cette personne me plaît. J'aime ce sentiment d'exister, que tu fais naître chaque matin dans mon cœur. J'aime ce sourire que tu as plaqué sur mon visage, j'aime cette nouvelle moi qui accepte de se remettre en question lorsque c'est nécessaire. Oui, Adjudant Seth Connor, j'accepte de devenir ton épouse. De lier mon destin au tien, de construire avec toi une vie qui nous ressemblera, de fonder un foyer qui vivra au rythme de ta patrie, la légion étrangère. Oui, je suis consciente que cet engagement impliquera un certain nombre de sacrifices, mais tout ça, c'est toi. Jamais je ne te demanderai d'être différent. Je sais qui tu es. Je sais aussi que tu ne pourras pas toujours me raconter tes journées, que tu devras parfois me quitter, peut-être même risquer ta vie. Je te jure de ne jamais oublier cela, et de ne jamais te reprocher ces particularités de ta vie, qui en faisaient partie bien avant moi. Je jure de t'attendre chaque fois qu'il le faudra, et que tu seras le seul à fouler nos draps. Je te jure de prendre soin de toi, quelque soit ton état, et de ne jamais reculer devant la difficulté. Oui, j'accepte de devenir ta femme, et de t'aimer jusqu'à mon dernier souffle.

Un long silence ponctue ce discours totalement improvisé. Le regard ému, Seth serre un peu plus fort ses mains autour des miennes. C'est son tour, et je dois avouer que j'appréhende, étant donné son peu d'entrain pour les longues phrases.

– Quand je suis rentré de Côte d'Ivoire, commence-t-il de son timbre rauque, je n'avais qu'une seule envie : repartir en mission. Parce que, depuis des années, mettre ma vie en jeu et mon honneur à l'épreuve constituaient le seul but de mon existence. Je n'avais plus d'autre famille que la légion. Personne à aimer, personne à rendre fier, personne qui puisse compter dans ma vie. Et puis, un beau matin, un car a largué à mes pieds un Petit Machin têtue et insolent, dont la langue bien pendue et la natte

désordonnée ont éveillé en moi autant d'envies de meurtre que de protection.

Je ne peux m'empêcher de sourire à l'évocation de cette toute première rencontre, avant qu'il ne continue.

– Tu as piqué mon cœur dès la première seconde, même si je ne l'ai pas compris tout de suite. J'ai bien essayé de te noyer, de te faire taire par tous les moyens, mais aucune de mes tentatives n'a fonctionné. Là où le commun des mortels aurait flanché, tu continuais de tenir bon et de m'impressionner. Plus les heures et les jours passaient, plus tu prenais de place et moins je parvenais à garder les idées claires. Des nuits dans la jungle, j'en ai passé un paquet. Mais une seule restera gravée à jamais dans ma mémoire.

– On ne veut pas savoir ! ricane la voix de ma mère faussement horrifiée.

– Si, on veut tout savoir ! réplique Aldo.

Les rires emplissent la pièce, puis nos regards reviennent s'arrimer l'un à l'autre. Rien ne compte plus que cet instant.

– J'ai voulu croire que je te détestais, mais désormais je sais qu'en réalité, je tombais chaque jour un peu plus amoureux de toi.

Entendre ces mots de sa bouche fait littéralement exploser mon cœur. Pire, le voir ensuite ployer un genou devant moi menace gravement ma capacité à rester debout.

– Olivia, c'est moi qui te remercie d'être cette personne incroyablement fabuleuse, et c'est moi qui jure devant témoins qu'aujourd'hui, je dépose ma vie au service de ton bonheur. Oui, la légion alourdit mon quotidien de contraintes lourdes. Mais je te fais le serment que l'homme t'aimera de tout son être pour le restant de ses jours, et que le soldat mettra tout en œuvre pour revenir de chaque mission.

Aucun mot ne saurait traduire avec suffisamment de justesse la puissance de ce que je ressens à cet instant. Seulement armée de mes émotions, je le rejoins à terre pour passer mes bras autour de son cou et déposer un baiser passionné sur ses lèvres. Peu m'importe que le programme de la cérémonie soit complètement chamboulé par cet acte spontané, puisque finalement, tout ça, c'est exactement nous. Ce nous imprévisible, sincère et entier, que rien ne saurait détruire, ce nous qui prend naissance maintenant, et pas dans cinq minutes lorsqu'une alliance ornera mon doigt. Je la porterai avec fierté, mais un engagement bien plus profond se produit là, tout de suite, entre son

regard et le mien. Quelles que soient les épreuves qui nous attendent, à cette seconde je sais à quel point nous sommes fort et indestructibles.

Seth

– Vive les mariés !

Les voix de mes frères couvrent presque intégralement les autres, tandis que leurs verres tintent dans un joyeux désordre. Au beau milieu du jardin bucolique de ma belle-mère, où un chapiteau en toile a été monté pour l'occasion, nos deux mondes font plus ample connaissance et les rires réguliers des uns ou des autres emplissent mon cœur de joie. Je n'aurais pu rêver plus belle journée que celle-ci.

Époustouflante dans sa longue robe fluide, Olivia grave dans ma mémoire, seconde après seconde, les images d'un bonheur que j'emporterai sur chaque mission, périlleuse ou non. Si la légion m'a apporté un sentiment d'utilité, qu'elle m'a permis de me forger une identité que ma triste histoire familiale avait gravement effritée, mon Petit Machin têtu et sexy donne aujourd'hui un réel sens à ma vie. À présent, je n'aspire plus seulement à servir ma patrie d'accueil, mais bel et bien à créer ma propre histoire, fonder un foyer. Les yeux rivés sur le corps sublime de cette déesse qui rit aux éclats en compagnie de ses amis, j'ose, pour la première fois de ma vie, imaginer un, ou deux, voire trois bambins courir autour de nous. Je n'ai aucune idée du genre de père que je pourrais être, mais désormais, je me sens prêt à l'envisager.

– Dis-donc soldat, mon verre est vide.

La voix espiègle d'Annie me surprend, tandis que sa coupe apparaît sous mon nez. Dès notre première rencontre, la mère d'Olivia et moi avons parfaitement accroché. Tout aussi caractérielle que sa fille, mais bien moins sérieuse, elle me tire sans cesse dans l'autodérision. Si cela a pu me surprendre au départ, j'ai rapidement apprécié ce mélange de franchise et d'insouciance, qui m'aide à détacher mes heures de vie civile de celles passées à la caserne.

– Essaie de tenir au moins jusqu'au dessert, la taquiné-je en récupérant son verre pour la resservir.

– Je viendrai même vous border, mes tourtereaux.

– Hors de question.

Satisfaite de sa plaisanterie tout comme de ma réaction immédiate, elle m’offre un large sourire.

– Je suis heureuse que ma puce puisse compter sur un gars comme toi. Notre famille n’est pas bien grande, mais je t’y souhaite quand même officiellement la bienvenue.

Conscient que ce genre de déclaration n’est absolument pas à son habitude, je la remercie d’un levé de verre et d’un clin d’œil sincère.

– Quelle bêtise a-t-elle encore trouvé à te dire ? retentit la voix d’Olivia dans mon dos.

Dès qu’elle rejoint mon torse, sa délicieuse odeur de vanille vient embaumer l’air. Mon bras passé derrière la cambrure de ses reins, je plonge le nez dans son cou pour la respirer encore plus intensément. Puis, remontant le long de sa gorge pour venir poser mon front contre le sien, je prends le temps de savourer ce que sera ma vie désormais. Elle se tient là. Dans mes bras. Ce petit bout de femme dont le caractère a chamboulé mon quotidien, mes certitudes et mes aspirations. Plus rien ne sera jamais comme avant, et c’est tant mieux.

Si j’avais déjà compris énormément de choses lorsqu’elle a quitté la Guyane, l’année qui vient de s’écouler n’a fait que confirmer l’évidence. Plus encore, ma dernière mission a scellé à jamais mon besoin viscéral de la savoir liée à moi. Il n’y était pas question d’une guerre, mais la mort et le chaos étaient bel et bien de la partie. Dans ce genre de contexte, je savoure dorénavant la possibilité de me raccrocher à l’existence d’un être sur cette Terre qui m’attende quelque part, et qui soit surtout capable d’effacer l’horreur d’un seul sourire.

Si mon nom ne signifie pas grand-chose, puisque je ne suis personne, je me sens rassuré de lui offrir la protection de l’armée, et fier de lui donner la place la plus importante de mon quotidien.

– Alors, mon Adjudant... murmure-t-elle en caressant tendrement ma mâchoire.

– Que puis-je pour vous, Madame Connor ?

Bordel, elle était faite pour porter ce nom.

– Huuummm répète-moi ça...

– Madame... Connor...

Je ponctue ma réponse d'un baiser langoureux, voué à lui prouver à quel point je lui appartiens. Elle aura tout de moi. L'exclusivité la plus totale, ma dévotion durant le reste de ma vie, mon respect sans limite, mon amour inconditionnel.

– Je ne veux plus jamais m'appeler Millard, souffle-t-elle contre mes lèvres.

– Tu ne le pourras plus. Je vais graver mon nom sur ta peau. Notre nom.

– Je t'aime, soldat.

– Je t'aime, Petit Machin.

– Ah non, j'ai plus joli comme désignation, maintenant.

La vue de son petit nez retroussé m'arrache un sourire admirateur.

Elle est si belle, si parfaite.

– Je t'aime comme un fou, Olivia Connor...

FIN

OceanofPDF.com

Remerciements

Comme toujours, un grand merci à mon équipe de bêta lecteurs pour leur implication dans cette folle aventure. Anna, Laetitia, ma maman Betty et mon papa Didier (rien de tel qu'un lecteur ayant habité et travaillé en Guyane pour débusquer les petits couacs, hihi). Vos remarques et suggestions m'aident à chaque récit !

Merci à Jeremy, graphiste chez Unyck Communication, pour son travail sur la couverture mais surtout pour supporter mes demandes de plus de ci ou moins de ça. C'est parce que je suis une véritable relou du détail que je me sens mieux en autoédition !

Merci à ma famille de comprendre ce besoin d'écrire qui me porte vers des rêves de plus en plus fous. Maintenant que j'ai un vrai bureau dans lequel je vais pouvoir tapisser les murs de post-it, tous les romans que j'ai dans la tête vont pouvoir prendre forme...

Et bien évidemment, un grand merci à toi, lecteur/lectrice, qui as osé t'aventurer à travers ces pages. Merci à tous ceux qui en parleront autour d'eux, qui laisseront une note, un commentaire, un post sur les réseaux sociaux. Rien de plus important pour faire vivre un roman que de partager ce qu'on a ressenti dans sa lecture.

Aider les auteurs à faire connaître leur travail, c'est s'assurer de continuer à lire leurs histoires en les encourageant à continuer.

Si tu as aimé cette lecture, je t'invite à me rejoindre sur mes réseaux sociaux pour ne surtout rien louper de mes prochaines actus. Tu peux également te rendre sur mon site internet, où il t'est possible de commander un exemplaire dédié du/des roman(s) de ton choix !

A très vite,

Léana

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)